

Extraterrestres : l'enquête

Stéphane Allix

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



STÉPHANE ALLIX

**EXTRA
TERRESTRES:
L'ENQUÊTE**



ALBIN MICHEL

Stéphane Allix

Extraterrestres :

L'enquête

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2006

ISBN : 978-2-226-28742-7



[Centre national du livre](#)

Table des matières

Introduction

Première partie : Au-delà du ciel

1. Deux yeux de loup
2. L'entrevue
3. La naissance de notre univers
4. Il existe d'autres Terres
5. Vie intelligente
6. Première surprise
7. « Je sais très bien ce que j'ai vu... »
8. Des lumières dans le ciel
9. « Ça nous a laissés sur place... »
10. Un comportement intelligent
11. Les enfants de Galilée
12. Solaris
13. Voir sans les yeux
14. Les images visuelles
15. Voir ne tombe pas sous le sens
16. Apprendre à voir... un ovni
17. Contacts

Deuxième partie : Intelligences non humaines

1. Enlevés ?
2. Un éminent psychiatre de Harvard
3. Rencontre avec John Mack

4. Karin
5. « Rencontres extraterrestres » à Harvard
6. Une émotion insoutenable
7. Les êtres
8. Les mêmes créatures partout dans le monde
9. La nuit sera calme
10. Randy
11. Missing time
12. Choc ontologique
13. Du cosmos à l'infiniment petit
14. Ondes et énergie : la révolution
15. L'expansion du petit poisson rouge
16. Un don d'ubiquité
17. Non-localité
18. Les mondes invisibles
19. Budd Hopkins
20. Implants
21. Le cauchemar de Danny et de Jake
22. Confirmation
23. Danny
24. Le psychiatre de l'hôpital
25. Will
26. Derrière le voile
27. Une autre histoire

Épilogue

Bibliographie

À mon frère, Thomas.

Ce que je révèle dans ce livre l'aurait fasciné.

Aujourd'hui, je suis certain qu'il en sait bien plus...

Introduction

Un monde à découvrir

Autour de nous, il se produit à chaque instant quantité d'événements que nous ne comprenons pas. Il peut s'agir d'expériences qualifiées de surnaturelles et rapportées en toute bonne foi par des témoins manifestement secoués par ce qu'ils ont vécu, de l'intrusion de phénomènes ou d'entités dans notre environnement physique, mais aussi de faits unanimement avérés et qui restent pourtant inexplicables dans le cadre de nos connaissances scientifiques actuelles, comme la communication à distance, le sixième sens ou les expériences aux frontières de la mort par exemple. L'occurrence de ces « anomalies » est aujourd'hui telle qu'il n'est plus possible d'en nier purement et simplement la réalité au seul prétexte que l'on n'en comprend pas la nature, ou que ce que l'on observe n'est pas censé être possible.

Trop de gens sont concernés, trop de témoignages indiscutables ont été collectés. Aussi, depuis plusieurs années, de très nombreux scientifiques – des physiciens, des biologistes, des neurologues, pour n'en citer que quelques-uns – se préoccupent de ces sujets, proposent des hypothèses et tentent de les expliquer.

Ancien reporter de guerre, je suis devenu journaliste au printemps 1988, à l'âge de dix-neuf ans, en rejoignant clandestinement les résistants afghans en lutte contre l'occupant soviétique^[1]. Mes premiers articles eurent pour thème la présence de réseaux de commandos moudjahidin infiltrés dans Kaboul, alors que les soldats russes s'y trouvaient encore. Après plusieurs mois éprouvants dans le maquis, ce premier reportage m'a profondément ouvert les yeux. Il m'a

enrichi comme rarement des voyages l'auront fait. Ce fut une leçon, pour moi qui sortais à peine de l'adolescence, de partager un peu l'existence inimaginable de ces hommes en lutte pour leur liberté.

Les années qui suivirent constituèrent une période exaltante et enrichissante durant laquelle je fis de nombreux voyages à travers le monde, plusieurs films, ainsi que quelques livres. Je couvris plusieurs guerres, en Somalie, au Cachemire par exemple, beaucoup en Afghanistan. Rien d'autre ne comptait plus que le terrain, l'exploration des frontières, la découverte de l'inconnu. J'ai rencontré tant d'hommes et de femmes si différents, de moi-même comme les uns des autres. Des anonymes et des plus connus.

J'ai vu la mort, devant mes yeux, palpable et si curieuse.

Je lui ai touché la main...

J'ai eu à bien des reprises le goût âcre de la peur dans la gorge. Lorsque les obus déchirent la terre autour de soi, dans la violence et la terreur. Je garde aussi le souvenir de tant d'indicibles instants de bonheur, ce vent qui fouette le visage sur les pistes afghanes, ce vertige qui me saisit dans les méandres d'un temple obscur où flottait une odeur rance de beurre de yak, au cœur du Tibet. À Los Angeles, Tachkent, Jérusalem ou Téhéran, je poursuivais inlassablement la même enquête : comment le monde fonctionne-t-il ? Qui sommes-nous donc ? Je devins passionné de géopolitique, de sociologie et un habitué des rédactions. Je découvris l'univers secret où s'exerce le pouvoir. Ce faisant, j'acquis une solide expérience de journaliste d'investigation. Mon premier livre eut pour thème les routes du trafic d'héroïne entre le Croissant d'or et l'Europe^[2]. Après deux ans d'enquête sur le terrain, je partis d'un champ de pavot de l'est de l'Afghanistan et revins en France en suivant la route qu'emprunte la drogue. Des mois de voyage et d'enquête à travers l'Asie centrale, le Caucase, la Turquie puis l'Europe de l'Est. Je voulais comprendre, vérifier chaque

information, chaque hypothèse et, surtout, essayer de saisir la logique qui animait les hommes les plus improbables qu'il m'était donné de croiser. Comprendre qui ils étaient, qu'il s'agisse de trafiquants d'héroïne en Asie centrale, de taliban en Afghanistan, de combattants sur une ligne de front, d'avocats à New York ou d'agents de renseignements... ici et là. J'essayais de ne jamais en être réduit à devoir juger, ce qui, pour le journaliste que je suis, aurait signifié la fin irrémédiable de toute objectivité.

Oui, je voulais comprendre. Tout comprendre. Les questions devinrent de plus en plus ardues, jusqu'à ce que le hasard – était-ce d'ailleurs le hasard ? – me plante devant celle-ci : sommes-nous seuls dans l'univers ? J'étais alors vraiment loin de supposer qu'en me lançant dans ce nouveau projet de documentaire sur l'existence d'autres formes de vie dans l'univers, mon existence allait à ce point être ébranlée. Tout commença de la manière suivante...

Première partie :

Au-delà du ciel

Deux yeux de loup

Dans la montagne qui s'éveille, alors que des lambeaux de nuages et de brume s'effilochent sur les crêtes noires des sapins. Nous sommes dans les premières minutes d'un matin de janvier 2000, au pied de l'Himalaya. Les corbeaux s'élancent dans l'air glacé, emplissant la vallée de leurs appels. Des singes aux visages rouges se pelotonnent les uns contre les autres, une vache mâchonne un morceau de carton, et quelques hommes réveillés par le vent se réchauffent contre un feu bien maigre. Petites flammes chaudes, tache ocre et vacillante dans la fraîche lueur d'une aube blanche. Bientôt, la clarté timide de l'aurore laisse deviner la forme imposante des montagnes, les lacets de la route, le village de Dharamsala. Le soleil n'a pas encore lancé ses éclats d'or sur un jour nouveau, il n'a pas encore fait étinceler la neige des sommets environnants, ni fait claquer les couleurs des drapeaux de prières contre les murs immaculés des temples.

Cinq jours auparavant, le monde entier célébrait le passage à l'an 2000, dans l'exaltation et la démesure. Lui bravait la glace et la mort, dans l'impossible hiver du plateau tibétain. En fuite. Un souffle humide s'engouffre sous les plis de la robe du jeune moine. Son corps est fatigué par l'échappée insolente qu'il vient d'accomplir. Ses mains sont écorchées. On le conduit en lieu sûr. Aussitôt, un serviteur est envoyé afin de prévenir le Dalaï-Lama dont la résidence est toute proche.

Les deux hommes se retrouvent un peu plus tard.

– Vous devez être fatigué ? demande le Dalaï-lama.

– Oui, je le suis ! répond le Karmapa en souriant de bonheur.

Le dernier « Bouddha vivant » encore présent sur le sol du Tibet vient de choisir l'exil. Ce jeune moine va tout déclencher...

*

Dix-sept jours après l'arrivée du Karmapa en Inde, mon avion atterrit à New Delhi. Je quitte la ville par la route pour rejoindre Dharamsala au plus vite. Il neige alors que ma voiture aborde les derniers lacets conduisant à la petite bourgade de McLeod Ganj, sorte de nid d'aigle situé au-dessus du village indien de Dharamsala. C'est à McLeod Ganj que se trouve la résidence du Dalaï-Lama, dominant une plaine infinie noyée dans la poussière. Le siège du gouvernement tibétain en exil est tout proche, un peu en contrebas. Il règne ici une agitation inhabituelle en ce mois de janvier 2000. C'est pour ça que je suis là, comme d'ailleurs un certain nombre de confrères du monde entier. En effet, tout au long de l'année et d'ordinaire dans l'indifférence complète, des milliers de Tibétains fuient leur pays occupé par la Chine depuis 1950. Parmi eux se trouvent de nombreux enfants envoyés clandestinement en Inde par leurs parents afin qu'ils puissent recevoir une éducation tibétaine. La plupart de ces gens arrivent à Dharamsala, d'où ils sont ensuite dirigés dans des centres d'accueil à travers toute l'Inde ou, pour les enfants, dans des écoles comme celles dont s'occupe Jetsun Pema, la sœur du Dalaï-Lama.

Et voilà que dans la nuit du 4 au 5 janvier 2000, au milieu de ce triste cortège de réfugiés anonymes, est arrivé discrètement ce tout jeune moine originaire de l'est du Tibet, un enfant de nomades. Malgré ses quatorze ans, c'est un adolescent de bonne taille. Trois semaines plus tôt, vers la mi-décembre, il s'est littéralement volatilisé du monastère de Tsurpou dans les environs de Lhassa, au nez et à la barbe de ses gardiens chinois.

*

Dans les jours qui suivent, la fuite du jeune garçon provoque une crise diplomatique entre l'Inde et la Chine. Ce jeune moine aux yeux de loup est le dix-septième Karmapa.

Dix-septième incarnation d'une mystérieuse lignée. Découvert dans une famille de pasteurs vivant sous la tente une partie de l'année aux environs de Chamdo, dans l'est du Tibet, Ogyen Trinley Dorje fut reconnu officiellement à l'âge de sept ans par le Dalaï-Lama. L'enfant se retrouva à la tête de la plus ancienne et la plus riche école du bouddhisme tantrique tibétain, celle des Karma Kagyu, dont le fondateur, le premier Karmapa Dusoum Khyenpa, naquit au XII^e siècle^[3].

Le monde entier découvre alors ce lama dont l'échappée rocambolesque et énigmatique fait soudain la une des journaux. Embarrassé par la présence d'un hôte inattendu et gênant, New Delhi demande aux autorités tibétaines la plus grande discrétion. Le garçon est placé sous la protection conjointe des services secrets indiens et du bureau de la sécurité du Dalaï-Lama dans le monastère de Gyuto situé à proximité de Dharamsala. Interdiction formelle de rencontrer la presse. Cette frénésie a une explication bien simple : ce jeune homme était la plus haute autorité religieuse du bouddhisme tibétain encore présente sur le sol occupé du Tibet – le Dalaï-Lama vivant en exil en Inde depuis 1959, et le jeune Panchen-Lama étant emprisonné en Chine avec sa famille depuis son enfance. Quant aux autres chefs des différentes écoles du bouddhisme tibétain, ils sont pour la plupart en exil. La fuite de l'adolescent représente un affront terrible pour Pékin.

*

Le jeune moine vient de quitter son pays en compagnie de sa sœur et d'une poignée de proches. Qui a décidé de sa fuite ? Pour quelles raisons ? Quels sont les enjeux politiques de son geste ? C'est pour répondre à ces questions, et réaliser un reportage télévisé, que je me retrouve à Dharamsala en

compagnie d'un vieil ami français, Snafu, fin connaisseur de la communauté tibétaine. Au début la chose est délicate : impossible d'avoir accès au Karmapa. Alors j'enquête dans son entourage, dans la petite communauté tibétaine de McLeod Ganj, je passe du temps avec sa sœur, Ngodup Palzom, qui lui ressemble étonnamment avec son crâne rasé – elle est nonne. Je découvre l'univers qui était le sien au Tibet. J'apprends des détails de son histoire, celle de sa découverte par les émissaires des régents. Je rencontre l'un d'eux, Situ Rimpoche, un des disciples de sa précédente incarnation. Situ Rimpoche qui me dévoile sa compréhension du processus conduisant, dans le bouddhisme tibétain, à retrouver l'« essence » d'un grand maître décédé, réincarnée dans le corps d'un jeune enfant. Je rencontre également quelques-uns de ces êtres exemplaires au destin terrifiant, comme le moine Paldén Gyatso, qui, depuis l'exil, continue de témoigner du joug qui s'est abattu sur le Tibet, une histoire de larmes et de sang qu'il vécut dans sa chair^[4]. Au fil des jours, les témoignages s'accumulent.

*

C'est le dernier jour de tournage que se produit un événement d'apparence anodine, mais qui se révélera décisif. Nous savons depuis la veille que le Karmapa doit quitter sa retraite forcée afin de rendre visite au Dalaï-Lama. Alors que nous patientons depuis le matin, la cour du monastère, d'ordinaire paisible, s'anime soudainement.

Depuis la droite du temple principal, un groupe d'hommes avance. Un agent indien armé d'une vieille mitraillette précède un jeune homme élancé, vêtu de la robe grenat des moines. Ce moine marche avec détermination, sans prêter attention aux multiples personnages qui l'entourent, gardes en arme, moines déferents et officiels tibétains en habit traditionnel. Quelle assurance ! Le jeune Karmapa descend les marches du monastère et s'engouffre à l'avant d'une voiture. Je me

rapproche, je suis à un mètre de lui. L'adolescent tourne alors la tête vers moi et plante subitement ses yeux dans les miens.

Cela dure un temps indéfini : deux yeux sans âge, scrutateurs et intenses, braqués sur moi. Dans cet échange imprévisible avec le Karmapa, j'ai le sentiment confus d'une puissance sans commune mesure. Alors que sa voiture file déjà, profondément déstabilisé, je ne réalise pas ce qui vient de se passer. Qui est ce garçon de quatorze ans pour m'avoir lancé un tel regard ?

Je dois repartir en France dès le lendemain. Le film étant bouclé, il faut rentrer au plus vite. Mais une fois à Paris, je ne tiens pas en place. Je veux repartir vers Dharamsala comme si le regard mystérieux du jeune moine avait amorcé quelque chose. Un processus encore obscur que le destin me commande de mener à terme. Quelques semaines plus tard, je suis à nouveau en Inde.

*

Dans le courant du mois de mars, la tension à Dharamsala semble avoir baissé. Le Karmapa est désormais autorisé à donner des audiences publiques au cours desquelles des centaines de personnes, tibétaines comme occidentales, viennent recevoir sa bénédiction. Mon retour coïncide avec l'arrivée d'un groupe de scientifiques participant, comme ils le font tous les deux ans, à des travaux de réflexion réunissant chercheurs et moines bouddhistes sous le patronage du Dalaï-Lama. Ces séminaires initiés en 1987 par le Mind & Life Institute américain ont pour vocation d'explorer les connaissances respectives de chacun, et de tenter d'identifier des passerelles où expérience spirituelle et recherche scientifique seraient susceptibles de se nourrir l'une l'autre. Lors de ces réunions qui se déroulent d'ordinaire sur une semaine, des sujets comme le développement du cerveau, la psychologie cognitive, l'intelligence artificielle ou la physique

quantique sont abordés^[5].

La curiosité me pousse un matin à rencontrer certains des intervenants. Le moine français Matthieu Ricard, lui-même ancien chercheur en biologie moléculaire, est présent, ainsi que l'acteur américain Richard Gere, bouddhiste convaincu, ardent soutien du Dalaï-Lama, venu en observateur attentif. C'est lors d'une discussion devant les grilles de la résidence du Dalaï-Lama que j'apprends qu'un petit groupe d'entre eux, emmenés par Sogyal Rimpoche, doit rendre visite au Karmapa le jour même. Je me joins à la délégation et, par un de ces étranges hasards que la vie nous offre parfois, je rencontre pour la première fois le Karmapa en petit comité, quelques heures plus tard. Selon la coutume tibétaine, nous lui présentons chacun à notre tour une écharpe blanche. Richard Gere s'avance. L'acteur échange quelques mots avec le Karmapa, puis c'est à moi. Je tends l'écharpe, voilà enfin l'occasion de me présenter à lui, il m'écoute avec une attention grave, puis place l'écharpe sur mes épaules. Le contact a été très court, mais il est pris ! S'ensuit une discussion essentiellement animée par Sogyal Rimpoche dont la bonne humeur et les yeux rieurs ne paraissent jamais s'éteindre. À la tombée de la nuit, nous nous retrouvons tous à l'extérieur devant la façade du monastère, et partageons nos impressions.

C'est alors qu'un moine s'avance vers moi.

– Qui êtes-vous ? me demande-t-il avec amabilité.

– Je suis journaliste, j'ai réalisé un petit film en janvier sur le Karmapa, et j'ai eu envie de poursuivre mon enquête...

Je découvre que mon interlocuteur est l'intendant du Karmapa, lama Punchok. Aussi, je lui fais part de l'intérêt que représente l'histoire du jeune lama et de mon désir d'en rendre compte de façon honnête et détaillée. Il m'écoute avec attention, puis conclut :

– Vous devriez en parler avec lui, venez demain après-midi.

Je n'en crois pas mes oreilles !

Les journalistes sont toujours censés ne pas avoir accès à lui, et pourtant, le lendemain, je rencontre le Karmapa au premier étage du monastère. Une première fois. L'entrevue est très courtoise et d'autres entretiens sont envisagés pour les semaines à venir.

Comment aurais-je pu me douter de ce qui allait suivre ? Au début du mois d'avril, alors que le printemps se déploie sur l'Himalaya indien, lama Punchok me fixe un nouveau rendez-vous en tête à tête avec le jeune moine.

L'entrevue

Le 6 avril, je pénètre dans le monastère de Gyuto à l'issue de l'audience publique. Je passe un portique de détection, un des gardes indiens me sourit. Lama Punchok n'est pas là, un autre moine vient me chercher, il se présente : lama Tenam, c'est lui qui fera office de traducteur. Le Karmapa me reçoit cette fois-ci dans une pièce située au rez-de-chaussée et dans laquelle il était occupé à lire. L'endroit est simple : un canapé, deux fauteuils qui se font face, une table basse. Il se lève, je lui tends une écharpe blanche puis nous nous serrons la main. D'un geste il m'invite à m'asseoir.

Il reprend sa place, arrangeant les plis de sa robe grenat portée sous un gilet couleur safran. Ses mains sont fines, son visage massif. Ses cheveux, qui ont repoussé, sont noirs et drus. Sa voix semble sortir de nulle part, il esquisse un sourire discret entre ses lèvres charnues, puis me dévisage avec attention. À peine entamé, notre entretien me paraît différent des précédentes rencontres où, malgré sa retenue naturelle, il avait l'air décontracté.

Aujourd'hui, tout est plus dense, même l'atmosphère de la pièce est électrique. La discussion s'engage et de façon très étrange ; à aucun moment je n'ai le sentiment de me trouver devant un adolescent. J'ai conscience de vivre un moment à part. Le regard du Karmapa plonge en moi, c'est très déconcertant. Mes yeux perçoivent un adolescent tibétain en costume de moine, et, dans le même temps une foule de sensations mal définies, une intuition confuse, le trouble qui m'habite, tout concourt à ce que se superpose à cette image

physique d'un jeune moine une sorte de force invisible. Comme quelque chose autour de lui, ou déclenché par sa présence. Un élément que je ressens, et qui participe à l'expérience que je suis en train de vivre, mais que je ne peux pas voir, analyser sereinement, ni même comprendre. Il est en train de se passer quelque chose en sa présence qui ne se produit pas lorsqu'on regarde une photo de lui. Comme si la proximité physique du Karmapa induisait une expérience particulière. Les yeux de ce garçon expriment une puissance qui manifestement dépasse sa propre personne.

Ils semblent avoir mille ans.

Il se produit alors quelque chose que je suis incapable de m'expliquer. Soudain extrêmement présent, les yeux dans les miens, le Karmapa évoque l'existence d'« êtres sensibles » vivant ailleurs que sur la Terre, d'êtres vivants originaires d'autres univers. Je sens confusément que ses phrases sont pesées, qu'il n'aborde pas le sujet par jeu, gratuitement. Il me parle de quelque chose d'aussi vrai, d'aussi réel et doué de la même existence matérielle que l'oiseau que nous entendons chanter à travers les voilages de la fenêtre entrouverte.

Mais pourquoi me parle-t-il de ça ? À moi ? Maintenant ? Pourquoi attirer mon attention sur cette question qui me dépasse prodigieusement ? Je ne peux m'empêcher de montrer un léger agacement. Il conserve cette attention soutenue, ses lèvres ne bougent pas, il me regarde, son visage dans le mien. Toujours cette égale intensité.

Des êtres sensibles vivant ailleurs que sur la Terre...

Je suis coupé dans mon élan, et tente avec peine de poursuivre le fil de notre échange. Mes mots sortent péniblement, le Karmapa répond, lama Tenam traduit, et moi je retranscris. Puis, lentement, mon stylo s'arrête. Comme si continuer cette interview aujourd'hui n'avait plus aucun sens. Un souffle d'air s'engouffre par la fenêtre, agite les rideaux et vient sécher la sueur qui perle sur ma nuque. Je me sens vide.

La pièce devient silencieuse. Ce qui est en train de se passer est incompréhensible.

Totalement décontenancé, je mets fin à l'entretien.

Au fond de moi, dans un recoin inconnu de mon être, quelque chose vient de germer. Je n'en ai pas alors conscience, il s'agit juste d'une intuition. L'intuition qu'il vient de se produire un événement auquel je dois être attentif !

Nous programmons de nous revoir quelques jours plus tard, je rassemble mes affaires et prends congé. Un dernier regard, nos mains qui se tiennent, le jeune Karmapa voit le trouble qu'il a fait naître. Qu'est-ce qui se cache derrière ces yeux de loup ? Il reste impassible, mystérieux – force indomptable. Lama Tenam me raccompagne. En traversant le hall du monastère, lui aussi paraît ému par les propos du Karmapa. Il me confirme que dans leur esprit l'existence d'autres êtres vivant sur d'autres planètes est une réalité, que leur évocation par le jeune lama n'a rien d'une parabole.

D'autres êtres, ailleurs dans l'univers !

J'ai achevé mon séjour indien quelques semaines plus tard. J'ai revu le Karmapa, ainsi que certains de ses professeurs. Je sentais confusément vibrer en moi ce que j'étais venu chercher ici, sans savoir de quoi il s'agissait. La même force qui m'avait ramené sur le sol de l'Inde, en mars, me commandait maintenant de rentrer. Je revins en France et me lançai dans de nouveaux projets. Les mois s'écoulèrent, et ce que m'avait dit le Karmapa ce jour-là s'estompa. Trois années passèrent.

*

Mais la graine qui avait germé poursuivait sa croissance. Je repensais de temps à autre à cette journée, aux « autres êtres » que le Karmapa avait évoqués de façon si intense devant moi. Rien d'obsédant, juste cette intuition un peu tenace. Parfois, des coïncidences se chargeaient de faire resurgir le sujet à mon

esprit. En réalité, je refusais d'envisager qu'il fût concevable de travailler sur une telle question ; je doutais qu'il fût même simplement possible de l'aborder avec un minimum de sérieux. « Parfois, je crois que si nous éludons la question de notre véritable identité, c'est par crainte de découvrir qu'il existe une réalité autre que celle-ci. Qu'advierait-il, à la suite de cette découverte, de notre mode de vie actuel ? Comment nos amis, nos collègues, réagiraient-ils à ce que nous savons maintenant ? Que ferions-nous de ce nouveau savoir ? Avec la connaissance vient la responsabilité. Parfois, lorsque la porte de la cellule s'ouvre, le prisonnier choisit de ne pas s'évader^[6]. »

La naissance de notre univers

Notre univers n'a pas toujours existé, il serait né voici 13,7 milliards d'années à un instant très particulier que les astrophysiciens ont baptisé « big-bang ». C'est l'hypothèse qui prévaut aujourd'hui. Comme si une sorte de « bulle » jaillissait de l'écume du vide quantique, un phénomène se produisit ; ce qui apparaît dans le temps et l'espace. Car l'espace et même le temps n'avaient jusque-là aucune existence. Ce fut la naissance de notre monde. Comment est-il né à partir de rien ? Qu'y avait-il avant le big-bang ? Mystère. Nous ne devinons que ce qui s'est produit après, dans les fractions de seconde qui ont suivi. L'instant précis du big-bang reste une insondable énigme. Il n'y avait rien, ni durée aux événements, ni événements, ni substance ; puis un point surgit, excessivement dense, et chaud au-delà de ce que l'on peut concevoir. Avec lui le temps apparaît et après une toute première seconde... l'univers – car le point, c'était lui – mesure déjà trois cent mille kilomètres ! Depuis il ne cesse de s'étendre. C'est ce que l'on appelle l'expansion de l'univers. Les galaxies entourant notre Voie lactée s'éloignent de nous, et s'éloignent les unes des autres également. L'ensemble du tissu du cosmos ne cesse de s'étirer depuis près de quatorze milliards d'années. Comme s'il se trouvait dans une phase de développement ; en quelque sorte il grandit, tel un organisme^[7].

*

Lors d'une conférence donnée à l'ambassade de France à Pékin en mars 1945, le père Teilhard de Chardin souligna que

les planètes représentent les lieux dans l'univers où se concentre l'effort d'une évolution tournée vers la fabrication de grosses molécules. Des lieux où la vie cellulaire est la plus susceptible d'apparaître. La suite de son exposé, consacré à l'avenir de l'homme, porta sur la prééminence de la Terre comme espace de développement des organismes de plus en plus complexes. Il faut préciser qu'à l'époque, les astronomes ne dénombraient alors que neuf planètes, celles qui composent notre propre système solaire.

Notons au passage la grande jeunesse de notre système solaire par rapport au reste de l'univers. En effet, il se serait formé il y a seulement 4,6 milliards d'années, des suites de l'explosion d'une supernova. Cela créa un nuage de particules de poussières que l'onde de choc aggloméra progressivement en des grains solides, qui à leur tour s'assemblèrent en des agrégats de plus en plus gros, engendrant au final les objets du système solaire : planètes, comètes, astéroïdes et lunes. Ce processus d'accrétion de corps planétaires ayant formé la Terre fut relativement rapide. La surface de notre planète, constamment bombardée d'astéroïdes, devait alors ressembler à un océan de magma radioactif bouillonnant. Néanmoins, il y a 4,55 milliards d'années, la Terre était déjà probablement très proche de notre Terre actuelle : un noyau essentiellement composé de fer en son centre, un manteau, une croûte et une atmosphère ; atmosphère toutefois empoisonnée et dénuée d'oxygène. Les roches les plus anciennes que l'on puisse rencontrer sur notre planète datent de 3,7 à 4 milliards d'années ; on les trouve notamment dans le bouclier du Groenland. « Il y a environ 3,9 milliards d'années, la surface de la Terre s'est refroidie suffisamment pour former une mince croûte reposant sur le magma en fusion. Étrangement, la vie apparaît relativement rapidement après cela. Il existe des roches sédimentaires, indiquant des dépôts possibles de bactéries, vieilles de 3,8 milliards d'années – et de véritables fossiles microbiens datant de 3,5 milliards d'années^[8]. » Oui, la

vie est apparue si vite !

*

Comme l'écrira Teilhard de Chardin, la Terre occupe une place unique dans ce système solaire. « Enveloppée de buée bleue d'oxygène qu'inhale et exhale sa vie, elle flotte exactement à la bonne distance du Soleil pour que, à sa surface, les chimismes supérieurs s'accomplissent^[9]. » La chimie de la vie s'est effectivement développée sur notre planète où l'eau était abondante. Et la Terre est une planète tellurique légère, son orbite stable est située à bonne distance du Soleil, ni trop près ni trop loin. Trop près, une chaleur considérable empêche la présence d'eau, comme sur Mercure, la planète la plus proche du Soleil, ou sur Vénus, placée juste après. En troisième position, la Terre est au bon endroit, située dans ce que les astronomes appellent la « zone d'habitabilité ». Au-delà, sur Mars, puis Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune et Pluton, le froid est extrême.

*

Pour ce qui est de Mars, nous savons cependant que l'eau s'y trouvait et s'y trouve encore. En outre, voici quelques années, des traces fossiles de bactéries primitives furent décelées au cœur d'une météorite d'origine martienne baptisée ALH84001. Cette météorite pesant près deux kilos, tombée sur terre voici environ treize mille ans, fut découverte en Antarctique.

À l'issue de deux ans de recherches conduites par l'équipe du Dr David Mc Kay, géochimiste de la Nasa, Samuel Goldin, administrateur général de l'Agence spatiale américaine, annonça officiellement début août 1996 qu'une forme de vie primitive et microscopique pouvait avoir existé sur la planète Mars voici trois milliards d'années^[10]. Les structures découvertes dans cette météorite martienne ressemblent

fortement aux bactéries terrestres, mais elles sont cent fois plus petites ! Ce qui explique la difficulté à établir leur nature exacte.

Quoi qu'il en soit, au regard des efforts que la Nasa comme l'Agence spatiale européenne investissent dans son exploration, nous pouvons supposer que la planète rouge nous réservera d'autres surprises. Le prix Nobel de médecine Christian de Duve résume la teneur du consensus qui prévaut actuellement sur le sujet : « On ne considère pas comme impossible aujourd'hui une vie martienne originaire de la Terre, ou l'inverse, ou encore une vie arrivée sur les deux planètes à partir d'un troisième site dans le système solaire^[11]. » Et pourquoi pas même au-delà ?

*

Nous savons aujourd'hui que les composants utilisés par la vie telle que nous la connaissons sur terre se trouvent partout dans l'espace interstellaire. Plus d'une centaine de sortes de molécules organiques différentes, certaines complexes, ont ainsi été observées, et ce jusqu'à des dizaines de milliers d'années-lumière de la Terre^[12]. Des acides aminés entrant dans la fabrication des protéines sont également découverts dans des météorites carbonées provenant des confins de l'univers^[13]. C'est un peu comme si la matière première était là, disponible partout, et n'attendait pour amorcer le développement de la vie que de se retrouver en concentration plus importante sur un endroit favorable. Sur une planète située dans une zone d'habitabilité, comme l'est la Terre, et comme le fut sans doute Mars dans un passé éloigné.

*

Rares sont les scientifiques à penser encore que la vie est un phénomène unique, apparue par un extraordinaire concours de circonstances sur une seule et unique planète – la nôtre. Il

semble au contraire que son émergence obéisse à un processus assez banal, pour autant qu'un certain nombre de conditions soient réunies. La première de ces conditions est l'existence d'une planète hospitalière. « Les planètes ne sont rien de moins, finalement, que les points vitaux de l'Univers^[14]. » Nous n'en connaissions donc que neuf lorsque Pierre Teilhard de Chardin prononça cette phrase tellement chargée de sens.

Or il en existe peut-être des milliards d'autres !

Il existe d'autres Terres

Le 6 octobre 1995, deux astronomes de l'observatoire de Genève, Michel Mayor et Didier Queloz, annoncèrent avoir découvert la première planète située en dehors de notre système solaire. Quelque part en orbite autour de 51 Peg, une étoile assez semblable à notre soleil et située à quarante-deux années-lumière de la Terre^[15]. Le moment fut historique car il ouvrit la voie à un espace de recherche plus que prometteur. En quelques années à peine, des dizaines d'autres planètes orbitant autour d'autres étoiles – des « exoplanètes » ou planètes extrasolaires – furent ainsi observées. De théorique, leur existence devint brusquement réelle !

Leur observation n'est que très récente car les exoplanètes étaient invisibles. Ce sont les étoiles, ces milliards de milliards d'autres Soleils emplissant l'univers que l'on peut contempler la nuit en levant les yeux vers la voûte céleste. Les planètes n'émettent pas de lumière. Tout au plus reflètent-elles celle de l'étoile autour de laquelle elles orbitent. Et cette pâle lueur, noyée dans la clarté aveuglante de leur étoile, était indétectable visuellement par nos instruments jusqu'à très récemment. C'est le développement de méthodes de détection indirecte qui permit la confirmation expérimentale de leur présence. Ainsi, Michel Mayor et Didier Queloz repérèrent cette première exoplanète autour de 51 Peg en constatant une « oscillation » dans la rotation de l'étoile. En effet, si une planète se trouve en orbite autour d'une étoile, la masse de cette planète affectera la rotation de l'étoile. Étoile et planète tournent autour d'un point situé au centre de la masse du système qu'elles forment

ensemble. Les étoiles étant considérablement plus massives que les planètes, ce point peut se trouver à l'intérieur même de l'étoile, mais pas au centre. Sa rotation n'est en conséquence pas parfaitement elliptique. Elle oscille, et cela trahit ainsi la présence d'une masse invisible à proximité : une ou plusieurs exoplanètes.

*

Depuis 1995 les méthodes de détection se perfectionnent. Le nombre des découvertes augmente en conséquence. Ainsi, des planètes plus proches du gabarit terrestre commencent à être localisées. À tel point qu'aujourd'hui l'existence de planètes semblables à la Terre, et situées dans la zone d'habitabilité de leur étoile, est considérée par la majorité des scientifiques comme hautement probable. La conséquence la plus spectaculaire de la découverte des exoplanètes est qu'en l'espace de quelques années, la possibilité que la grande majorité des étoiles présentes dans l'univers soient entourées d'une ou de plusieurs planètes est devenue parfaitement acceptable. La Nasa ainsi que son homologue européenne l'ESA préparent plusieurs missions destinées spécifiquement à rechercher des exoplanètes similaires à la Terre. Lancement de satellites d'observation dédiés à cette tâche, mise en orbite terrestre de télescopes ultrasensibles, l'ampleur des programmes témoigne de la hauteur de l'enjeu.

*

Un autre facteur plaide en faveur de l'existence quasi systématique d'exoplanètes autour de chaque étoile de l'univers. Je le découvris en m'entretenant avec l'astrophysicien américain Rudy Schild du Centre d'astrophysique de Harvard, aux États-Unis.

Lorsqu'une étoile naît, les débris qui ne sont pas absorbés

dans le processus restent en orbite. Comme ce fut le cas lors de la formation des planètes de notre système solaire, ces débris s'agglomèrent progressivement en des agrégats solides et forment progressivement un disque de matière « proto-planétaire ». De ce disque naîtra le système planétaire de l'étoile. Or, les astronomes constatent la présence d'un disque de matière proto-planétaire autour... de 85 % des jeunes étoiles en cours de formation ! On peut ainsi en déduire qu'un système planétaire se forme théoriquement autour de 85 % des étoiles que nous observons en train de naître, et que la proportion est sans doute identique pour toutes les étoiles du cosmos^[16].

La découverte d'exoplanètes situées dans la zone d'habitabilité de leur étoile n'est plus qu'une question de temps. Elles sont là, autour de nous, parsemant le cosmos par centaines de millions.

Nous allons bientôt les voir !

Vie intelligente

L'univers compte plusieurs dizaines de milliards de galaxies. Notre propre galaxie, la Voie lactée, qui s'est formée voici environ onze milliards d'années, est composée de cent cinquante milliards d'étoiles. En cela, elle ne diffère pas sensiblement des autres galaxies. Cent cinquante milliards d'autres Soleils, rien que dans notre seule galaxie ! Combien en possède un système planétaire ? Des centaines de millions ? Dans combien d'entre eux se trouve une planète jumelle de la Terre ? Des dizaines de millions ? Lorsque vous levez la tête vers le ciel, par une belle nuit claire, vous contemplez très certainement des millions d'autres mondes. Et nous serions les seuls ?

*

Rudy Schild, qui m'accueille avec la même énergie lors de chacune de mes visites à Harvard, est habité d'un enthousiasme bien compréhensible.

– D'un point de vue astronomique aujourd'hui, on peut dire que chacune des étoiles que l'on observe dans l'univers abrite très probablement une planète habitable. Ainsi, il faut une sacrée ferveur religieuse pour continuer à croire que la vie n'est pas apparue ailleurs dans l'univers. Les conditions de son émergence sont idéales et ce depuis bien longtemps^[17].

En l'espace de quelques années seulement, notre vision du cosmos a totalement changé, comme le confirme Hubert Reeves, autre astrophysicien éminent : « Un ensemble impressionnant

d'observations et d'arguments donnent à penser que la vie est vraisemblablement un phénomène universel et que le ciel foisonne de planètes habitables et habitées^[18]. » Les acides aminés, ainsi qu'un grand nombre de molécules organiques – ces « poussières de vie » – présents dans l'ensemble du cosmos, ont bénéficié d'une infinité de terrains sur lesquels amorcer le développement de processus biochimiques, à l'image de ce qui s'est produit sur la Terre. Et ce bien avant même que la Terre n'existe.

Bien avant que la Terre n'existe...

*

Le choc est vertigineux. Je pensais vivre dans un monde au-dessus duquel s'étendait un ciel vide, seulement piqué d'étoiles lointaines, et voilà qu'un consensus se dégage parmi les scientifiques pour penser qu'il déborde sans doute de vie. Une question se pose alors en toute logique : se peut-il que certains de ces innombrables foyers de vie aient évolué vers une forme développée d'intelligence ? L'apparition de bactéries primitives, d'êtres unicellulaires, conduit-elle nécessairement à l'émergence d'organismes intelligents ? Aujourd'hui il nous est offert de sortir du domaine des seules hypothèses philosophiques grâce à la science qui confère, quoi que l'on en dise, une portée plus universelle aux réponses qu'elle permet d'échafauder. Nous savons maintenant que la vie sur terre ne cesse d'évoluer vers des formes de plus en plus complexes depuis près de quatre milliards d'années. Cette complexité croissante porte tant sur les structures moléculaires que sur les interactions qui s'établissent entre organismes. Cette caractéristique est un des fondements essentiels de la vie telle que nous l'observons sur notre planète. Elle semble inhérente aux mécanismes de la vie. Comme Hubert Reeves le souligne, l'intelligence « c'est surtout un avantage adaptatif majeur et, à ce titre, elle est susceptible d'apparaître un peu partout, à un

certain niveau d'évolution^[19] ». L'intelligence est ainsi perçue de plus en plus comme une conséquence inhérente à l'évolution de toutes formes de vie. En somme, il faut lui laisser du temps pour se développer ; comme la vie sur la Terre.

*

Compte tenu de l'âge du cosmos et de l'apparition des premières étoiles – donc des premières planètes habitables – il y a plus de treize milliards d'années, la vie a potentiellement pu émerger ailleurs des milliards d'années avant même que la Terre n'existe ! Et donc que l'histoire de l'évolution de la vie sur notre planète ne débute.

Entre le moment où l'Homo erectus utilisa le feu pour la première fois et celui où l'Homo sapiens s'inscrit en deuxième année de médecine à l'université de Harvard, il s'est à peine écoulé sept cent mille ans ! La vie a probablement émergé sur un nombre incalculable de planètes des milliards d'années avant que Lucy et ses congénères australopithèques ne parcourent les savanes africaines. Et à quand remontent les débuts de notre civilisation actuelle ? Quelques milliers d'années...

*

Pour bien prendre toute la mesure de ce que nous représentons en tant que maillon dans l'évolution de la vie sur terre, il suffit de comprimer toute l'histoire de l'univers, depuis le big-bang jusqu'à aujourd'hui, soit près de quatorze milliards d'années, sur une seule année.

Cet exemple, que l'on doit à l'astronome Carl Sagan^[20], porte le nom de « calendrier cosmique ». Imaginez que l'instant précis du big-bang corresponde au 1er janvier à zéro heure, zéro minute et zéro seconde de notre calendrier cosmique, et que le 31 décembre à minuit pile figure le moment présent. Une

journée du calendrier cosmique équivaut à environ quarante millions d'années de l'âge de l'univers.

Selon ce calendrier, les premières galaxies jaillissent courant janvier, la Voie lactée le 2 mai, notre système solaire amorce sa naissance le 9 septembre et la Terre se forme le 14 du même mois. Les premiers organismes vivants apparaissent sur terre le 25 septembre, à peine neuf jours après ! Les premières cellules pourvues d'un noyau, les eucaryotes, datent du 15 novembre. L'atmosphère terrestre devient oxygénée à partir du 1er décembre, le 21 décembre les premiers animaux quittent les océans et conquièrent la surface de la Terre et, le 28, surgissent les premières fleurs. Le 30, les lobes frontaux du cerveau des primates évoluent : apparition des premiers anthropoïdes. Il faut attendre le 31 décembre à vingt-deux heures quinze pour que notre plus vieil ancêtre, Lucy, se redresse sur ses pattes arrière. Les pyramides d'Égypte sont construites à vingt-trois heures cinquante-neuf et cinquante secondes et Alexandre le Grand meurt quatre secondes et demie avant minuit, le 31 décembre ! L'espèce humaine est apparue sur terre dans les deux dernières heures de notre calendrier cosmique. La totalité de l'existence de notre civilisation porte sur une petite dizaine de secondes !

*

Imaginons maintenant que la vie ait démarré sur une autre planète un jour plus tôt que sur la Terre : le 24 septembre. À quoi ressemblerait son évolution actuelle, avec quarante millions d'années d'avance sur nous ?

*

En vertu des modèles connus à ce jour, c'est-à-dire de ce que l'on sait maintenant de l'existence des exoplanètes, de l'âge de l'univers, des mécanismes de la vie telle que nous la

connaissions sur terre, et de la profusion de constituants organiques dans le cosmos, la vie a pu émerger dès... le mois de mai. Et dans une large partie de l'univers !

Ainsi, une idée qui était parfaitement farfelue il y a de cela à peine vingt ans est aujourd'hui regardée par nombre de biologistes, d'astronomes ou d'astrophysiciens comme scientifiquement pertinente : une vie intelligente a pu se développer sur un très grand nombre de planètes, dans et hors de notre galaxie. Certaines de ces formes de vie ont pu aboutir à des civilisations élaborées des millions, voire des milliards d'années avant nous !

*

... Où sont-ils ?

Première surprise

Trois années s'écoulèrent entre ce jour où un jeune lama tibétain évoqua devant moi l'existence d'autres êtres vivant sur d'autres planètes, et celui où je me décidai enfin à entamer une recherche approfondie sur la question. Se lancer sérieusement dans un pareil travail d'investigation ne doit pas se faire à la légère. Je voulais pouvoir disposer de suffisamment de temps pour étudier l'ensemble des travaux scientifiques consacrés au sujet. Se pouvait-il vraiment qu'il existe ailleurs dans l'univers d'autres civilisations intelligentes ? Quant à savoir pourquoi le Karmapa m'en avait parlé trois ans auparavant, ne s'agissait-il pas d'une croyance ésotérique comme on en rencontre dans d'autres religions et de nombreuses cultures traditionnelles à travers le monde ? Ce fut tout d'abord l'accumulation des découvertes de planètes extrasolaires puis, de façon plus générale, l'évolution fondamentale de la cosmologie actuelle qui offrirent un point de départ concret à cette enquête. J'étais dans le solide, le prouvé, et pourtant tout semblait déjà si fantastique. Je ne me doutais pas encore combien les mois à venir allaient être bouleversants.

De nombreuses pistes s'ouvraient devant moi, toutes plus fascinantes les unes que les autres. Depuis quelques années l'hypothèse d'une vie extraterrestre était entrée de plain-pied dans le domaine de la recherche fondamentale. Quelle direction privilégier ? La recherche en exobiologie avait-elle plus de surprises à offrir que, par exemple, le programme de recherche de signaux extraterrestres SETI popularisé par le film *Contact* dans lequel Jodie Foster joue la brillante astronome Ellie

Arroway ? L'exploration de Mars allait-elle nous confirmer la présence de traces fossiles de vie passée sur la planète rouge ? Ou l'étonnement viendrait-il d'une de nos sondes d'exploration qui parcourent en ce moment même le système solaire ?

À moins que les découvertes les plus déconcertantes ne surgissent finalement des marges – comme c'est d'ailleurs souvent le cas en science. De ces domaines de recherche un peu plus controversés, comme celui... des ovnis par exemple ? Je ne voulus en effet m'interdire aucune piste, si improbable fût-elle.

Mais controversés pourquoi d'ailleurs ? Peut-on raisonnablement considérer qu'il existe des sujets indignes d'être étudiés par la science ? Quand on y réfléchit, cela n'a aucun sens. Il y a des faits, ou il n'y en a pas. Albert Einstein ne disait-il pas que « la science est la tentative de faire correspondre la diversité chaotique de l'expérience de nos sens à un système de pensée uniforme et logique [...] Nos expériences représentent des matériaux donnés. Mais la théorie qui l'interprétera est faite par l'homme. Elle est... hypothétique, jamais tout à fait parfaite, toujours sujette aux questions et aux doutes^[21] » ? Devant quelque chose d'étrange, quelque chose de jusque-là inconnu, il nous faut commencer par élaborer un questionnement nouveau. Qu'est-ce que c'est ? Comment ça marche ? Y a-t-il des éléments qui se répètent ? La science a toujours avancé comme cela. C'est précisément lorsqu'ils sont incompréhensibles que les faits observés ont le plus à nous apprendre sur notre monde. « Dans la recherche normale, l'observation prime sur la théorie, comme l'a dit avec conviction l'éminent physicien Robert Leighton, du California Institute of Technology : “Si ça arrive, c'est que ça peut arriver^[22]”. » Concentrons-nous donc sur ce qui arrive ! Quels sont les faits ?

*

Néanmoins ma surprise fut grande lorsque je découvris que

depuis le début des années cinquante, l'armée de l'air française mais aussi nombre de chercheurs s'intéressent à ce que la terminologie officielle désigne sous le terme de « phénomènes aérospatiaux non identifiés », ce que le grand public appelle « ovnis ». De quoi s'agit-il réellement ? Les rapports que je consultai parlent de formes observées dans le ciel ou au sol, de lumières, immobiles ou en mouvement, qui paraissent physiquement présentes, dont on n'explique pas l'origine et dont le comportement ne semble pas aléatoire. Un certain nombre de dépositions mentionnent en outre l'observation d'êtres, d'entités manifestement non humaines !

Compte tenu du haut degré d'étrangeté de ces témoignages, je fus stupéfait de constater que la Défense nationale, la gendarmerie ou encore le Centre national d'études spatiales prennent très au sérieux ces phénomènes, et vont même jusqu'à en préconiser l'étude. Qu'y avait-il donc à étudier ? Certes, ces choses étaient soi-disant observées par des dizaines de milliers de témoins. Mais enfin, chaque observation ne recevait-elle pas très vite une explication rationnelle ? Je m'imaginais qu'il n'y avait rien de bien solide dans le dossier, rien en tout cas qui commande l'implication active – et depuis plus de cinquante ans – des services de sécurité et de défense de mon pays, et de bien d'autres à travers le monde.

J'étais de ceux qui voyaient dans les ovnis une erreur de jugement de la part de témoins crédules, des canulars, la conséquence d'un abus d'alcool ou encore quelque illusion. En somme, un phénomène de société sans réalité propre.

Je me trompais.

« Je sais très bien ce que j'ai vu... »

Au départ de chaque histoire d'ovni, il y a un témoin. Cette personne raconte avoir vu « quelque chose de bizarre », un objet, une lumière, un phénomène qu'elle ne s'explique pas. Dans une situation de ce genre, nous avons le choix entre trois possibilités. La première est la plus simple : le témoin ment. Deuxième possibilité : la personne a vraiment vu quelque chose mais a mal interprété un phénomène connu. Et enfin, troisième hypothèse : elle a observé quelque chose d'inexplicable.

Je ne parle pas d'extraterrestre à ce stade, mais de la valeur que nous accordons à un témoignage humain.

*

Ma toute première priorité fut donc d'établir avec précision la provenance des témoignages. Or il se trouve qu'en France nous disposons de brigades de gendarmerie, réparties sur l'ensemble du territoire national, qui recueillent notamment les témoignages de ce genre depuis plusieurs décennies. Les gendarmes sont ainsi régulièrement confrontés à des personnes de toutes origines sociales affirmant avoir observé un phénomène inconnu d'elles. Il est important de noter que ces personnes font la démarche officielle de se rendre dans une gendarmerie afin de faire une déposition. Ce qui n'est pas un acte anodin.

Nous disposons donc, par le biais d'un nombre significatif de procès-verbaux officiels de gendarmerie, d'informations de première main qui, par leur forme, leur structure, présentent

une certaine homogénéité et surtout – point décisif à mes yeux – dont l'origine peut être vérifiée et contrôlée sans ambiguïté. Une analyse approfondie de ces dossiers met en évidence une proportion extrêmement réduite de canulars et de falsifications. Ceci est bien compréhensible compte tenu du statut des enquêteurs – des gendarmes – et du sérieux des enquêtes menées^[23]. Il ressort donc que dans la quasi-totalité des cas, les témoins sont sincères ! Qu'ils puissent avoir été abusés ou se soient trompés sur ce qu'ils ont vu est le cas un certain nombre de fois, comme le montrent les enquêtes menées ultérieurement, mais ils n'inventent pas.

*

Il apparaît que ces conclusions sont similaires à celles auxquelles aboutissent les différentes commissions ou études qui se sont consacrées à l'examen des témoignages se rapportant au phénomène ovni à travers le monde depuis les années cinquante. Car je découvre que les observations de phénomènes inexpliqués sont loin d'être limitées à une aire géographique ou culturelle. Les témoignages recueillis à travers le monde entier se comptent par dizaines de milliers.

On est frappé, à la lecture des comptes rendus, par la précision et la similitude de certains détails rapportés, quel que soit le pays d'où proviennent les rapports. Si nous avons affaire à des histoires issues de l'imagination des témoins, une telle similarité trouverait bien difficilement une explication. Comment expliquer en effet des détails identiques dans des témoignages provenant de la région parisienne, du fin fond du Brésil, du Zimbabwe ou de la Sibérie si nous n'avons pas affaire à un phénomène réellement observé ? Encore une fois, qu'il s'agisse ou non de méprises de la part des témoins n'est pas ce qui est examiné à ce stade, mais la sincérité des témoignages.

Pour en revenir aux rapports de gendarmerie, on constate de façon assez systématique que les témoins essayent de nous décrire ce qu'ils ont vu du mieux qu'ils peuvent, avec leurs mots et, certes, leur maladresse et leur manque de précision, mais avec sincérité.

Ce point est pour moi capital. Connaître l'origine et la motivation de ses sources est l'une des premières choses que l'on apprend en tant que journaliste d'investigation. Lorsque je travaillais sur des enquêtes géopolitiques, ou sur le trafic de drogue en Asie centrale par exemple, je ne publiais rien qui n'ait été vérifié et confirmé par au moins deux sources différentes, trois quand c'était possible. C'est une évidence mais je pense qu'il n'est pas inutile de préciser ici que face à un tel sujet, je ne serais pas allé plus loin si je n'avais pu m'assurer de façon certaine de la solidité de ces témoignages.

Tout en découvrant donc l'ampleur du travail de collecte et d'enquête accompli par la gendarmerie, mais aussi par d'autres organismes, officiels ou non, par des chercheurs d'université, des scientifiques éminents, dans le même temps je commençai à rencontrer moi-même des témoins. Je pris connaissance en outre d'une affaire qui m'impressionna beaucoup. L'histoire se déroule en France le 21 octobre 1982 et a fait d'abord l'objet d'un procès-verbal, puis d'une enquête de gendarmerie, puis enfin d'études poussées conduites par des spécialistes du Centre national d'études spatiales^[24].

Il est dix-huit heures ce jour-là, lorsqu'un homme d'une trentaine d'années pénètre dans le bureau d'une brigade de gendarmerie située dans la banlieue de Nancy. Chercheur en biologie cellulaire, employé dans un laboratoire de la région, l'homme vit non loin de là avec son épouse. Devant des

gendarmes incroyables, il déclare qu'un peu plus tôt dans la journée, alors qu'il venait de quitter son travail et se trouvait dans son jardin, il fut témoin d'un événement qu'il n'aurait jamais cru possible : un ovni s'est figé devant lui pendant vingt minutes !

Les gendarmes comprennent tout de suite qu'ils ont affaire à quelqu'un de sincère, sous le coup d'une forte émotion. Aussi prennent-ils au sérieux sa déposition et consignent-ils chaque détail dans un procès-verbal d'audition. Il débute par ces mots : « J'ai vu un engin volant que j'ai pris tout d'abord pour un avion, venant du sud-est. Je l'ai vu briller, il n'y avait pas de nuage, je n'avais pas de soleil dans les yeux et la visibilité était totale. Sa vitesse de descente n'était pas grande, je pensais que l'engin allait passer au-dessus de ma maison. À un moment donné, j'ai vu que sa trajectoire aboutissait au-dessus de moi, je me suis reculé de trois à quatre mètres, et là, j'ai vu la forme ovale de l'engin. Cet engin est resté en sustentation à un mètre environ du sol, pendant vingt minutes. Je suis affirmatif, ayant regardé l'heure^[25]. »

Un objet volant assez haut dans le ciel a soudain courbé sa trajectoire pour descendre se stabiliser à un mètre au-dessus du sol, juste devant le témoin. Puis l'objet ne bouge plus, sans émettre le moindre bruit, aucune chaleur, rien...

« J'ai observé cet engin d'abord à un mètre cinquante, puis m'approchant doucement jusqu'à cinquante centimètres. Je peux donner la description suivante : forme ovoïde, diamètre environ un mètre cinquante, épaisseur zéro mètre quatre-vingts, la moitié inférieure avait un aspect métallisé genre béryllium poli, la moitié supérieure était de couleur bleu-vert lagon dans son remplissage interne^[26]. »

Répondant aux questions précises des gendarmes, le témoin apporte d'autres détails. « Cet engin n'émettait aucun son, ne dégageait ni chaleur, ni froid, ni rayonnement, ni magnétisme, ni électromagnétisme [...] l'observation a duré vingt minutes, au

bout desquelles l'engin s'est brusquement élevé à la verticale constante, trajectoire qui a été maintenue jusqu'à perte de vue. Le départ de l'engin [...] a été très rapide, comme sous l'effet d'une forte aspiration^[27]. »

Après être resté stationnaire vingt minutes, temps durant lequel, une fois sorti de sa stupeur, le témoin a pu l'observer sous toutes les coutures – il n'ose toutefois pas le toucher –, l'objet est brusquement parti droit vers le ciel, à très grande vitesse. En un temps très court, l'objet n'est plus qu'un point, puis disparaît tout à fait de la vue du témoin.

C'est par commodité pour la rédaction du procès-verbal de gendarmerie qu'il est convenu avec le témoin de désigner le phénomène observé sous le terme d'« engin ». Le témoin, bien que de formation scientifique, est incapable de fournir la moindre explication sur ce qu'il a observé.

Il est profondément choqué par l'expérience, sa femme également, même si elle n'était pas présente au moment des faits. Elle n'en est pas moins à la fois étonnée et inquiète pour son mari. C'est après en avoir discuté ensemble dans l'après-midi que l'homme a décidé qu'il était de son devoir de citoyen de venir faire une déposition. Il aimerait comprendre ce qu'il a vu et collaborera aux enquêtes qui seront conduites ultérieurement, tant de la part de la gendarmerie que du CNES. Toutefois, il a toujours tenu à garder l'anonymat.

*

Rien à ce jour ne permet d'expliquer ce qu'était cette forme ovale semblant assez massive, ni comment elle put rester parfaitement immobile à un mètre au-dessus du sol, durant vingt minutes et dans le plus complet silence au beau milieu du petit jardin de ce couple nancéen. Son départ foudroyant à la verticale, et à une vitesse prodigieuse, reste tout autant inexplicable. Il est difficile d'imaginer que le témoin ait pu se méprendre sur ce qu'il observa, allant jusqu'à s'approcher à

cinquante centimètres de l'objet. Sa formation lui permit d'envisager bien des hypothèses rationnelles... mais aucune ne convenait pour expliquer ce qu'il avait eu sous les yeux !

*

La durée importante de l'observation ainsi que la rigueur scientifique avec laquelle le témoin nota méthodiquement les caractéristiques de l'« engin » – malgré la peur panique qui l'étreignit au début des faits – sont tout à fait exceptionnelles. Le rapport d'enquête fourmille de détails intrigants. Ainsi, pour la partie inférieure, le témoin explique : « La masse volumétrique paraissait très lourde, je l'ai même comparée à du béryllium. Le béryllium, on n'en voit pas tous les jours ! C'est en allant à une exposition de techniques de laboratoire à Nancy que j'ai vu ce matériau qui sert dans les fusées, dans l'aérospatiale... Dans cette exposition la pièce polie était gris-bleu argent^[28]... » Le témoin parle d'un objet à la surface totalement lisse, métallisée, polie, mais qui ne paraît ni en acier ni chromée. Il n'y a aucune aspérité, aucune marque, pas de rivet, pas de soudure, une absence frappante de détails habituellement révélateurs d'un usinage.

C'est sur la description de la partie supérieure que le trouble, la gêne du témoin sont les plus déroutants : « Ce n'était pas lumineux, ce n'était pas une vapeur, est-ce que c'était du Plexiglas ? ... Ça faisait comme rempli... ça faisait l'impression qu'il allait sortir quelque chose de là-dedans, ça n'était pas une boue, pas un gel, ça n'était pas un liquide... ça venait peut-être de l'extérieur ou de l'intérieur, ça paraissait venir de l'intérieur... ça faisait quelque chose de très spécial au niveau de l'œil^[29]... » Et un peu plus loin : « Il y avait une espèce de masse jolie, bleu verdâtre, couleur des mers Pacifiques... on avait l'impression qu'il y avait quelque chose qui allait sortir de là-dedans, c'est tout, et j'ai l'impression que c'était quelque chose qui n'était pas vivant mais... c'est pour moi avoir été

dedans. Je sais très bien ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti^[30]... » Parle-t-il d'un objet ? La forme qu'il dessine pourtant aux gendarmes est sans équivoque : un ovale assez massif, avec une bordure droite, mais, encore une fois malgré son expérience, le témoin semble incapable de décrire en quoi était faite cette partie supérieure. Il est le premier à en être embarrassé. Ce qui ne fait qu'accentuer le caractère toujours inexpliqué aujourd'hui de cette observation.

*

Sortant de la gendarmerie, il regagne son domicile en compagnie de son épouse. Une fois chez eux, encore sous le choc, ils regardent un moment tous les deux ce jardin où, quelques heures plus tôt, il s'est produit l'impensable. Un massif de fleurs d'amarante est planté contre le mur opposé. C'est alors qu'ils remarquent au milieu du massif, exactement au niveau où l'objet est resté stationnaire, des feuilles desséchées.

Au moment du brusque départ de l'« engin », le témoin avait observé que l'herbe située juste en dessous s'était dressée toute droite, comme si elle était aspirée en même temps que l'objet. Ce phénomène sera reproduit en laboratoire quelque temps plus tard à l'aide... de champs électriques intenses. Et voilà que les plants d'amarante qui avaient été exposés à l'objet sont complètement déshydratés, secs, alors que d'autres plus loin sont intacts.

Et le matin même, toutes les fleurs du jardin étaient en parfait état...

*

L'étude des témoignages d'observation de phénomènes aérospatiaux non identifiés a permis de mettre parfois en évidence l'existence d'éléments analysables, de marques

physiques ou électromagnétiques, venant corroborer les témoignages. Il peut s'agir, comme ici, de l'altération de la végétation à proximité de l'endroit où un phénomène inexplicable a été observé. L'examen de ces traces augmente sensiblement la probabilité que nous nous trouvions face à un phénomène matériel réel. Mais, pour établir cela, il fallait qu'une véritable structure de recherche voie le jour. Cette structure existe, elle est même française.

Des lumières dans le ciel

L'intérêt des autorités françaises pour les ovnis remonte au début des années cinquante. Il n'y a rien de secret là-dedans, même si le sujet est encore entouré d'une certaine discrétion. Confrontés à un nombre considérable de témoignages provenant de l'ensemble du territoire national, les services concernés comme l'armée ou la gendarmerie accumulèrent chacun de leur côté les rapports d'observation – sans trop savoir qu'en faire, il faut le reconnaître. Ces histoires de soucoupes étaient assez embarrassantes. Comment comprendre de quoi il retournait ? Elles semblaient défier toute logique mais, étant observées par tant de personnes au-dessus de tout soupçon, on ne pouvait raisonnablement nier qu'il se passait quelque chose dans le ciel de France... comme d'ailleurs dans la quasi-totalité du monde.

En 1958, le général Lionel Chassin, commandant en chef de la défense aérienne du territoire et responsable de la défense aérienne de l'OTAN pour la zone Centre-Europe, fut l'un des premiers à s'exprimer publiquement sur la nature matérielle du phénomène : « Le nombre de gens pondérés, intelligents, cultivés, en pleine possession de leur esprit, qui ont vu quelque chose et l'ont décrit, augmente chaque jour. [...] Récuser froidement leur témoignage devient de plus en plus téméraire. [...] On peut donc affirmer qu'il apparaît vraiment dans le ciel qui nous entoure de mystérieux objets^[31]. »

Durant près de vingt-cinq ans, les dossiers s'accumulèrent. À l'instar du général Chassin, d'autres personnalités du monde militaire, politique ou scientifique se penchèrent sur la question. À plusieurs reprises, des ministres affichèrent leur surprise devant la consistance des rapports. En 1967, intrigué par une observation qui lui avait été rapportée par un de ses proches, le général de Gaulle demanda à son ministre de la Recherche, Alain Peyrefitte, ce que l'on savait du sujet. C'est ainsi que le colonel Jean-Luc Bruneau, alors conseiller scientifique du ministre de la Recherche, fut chargé par l'état-major particulier du général de Gaulle de faire la synthèse des rapports existants. Pour reprendre les mots de Bruneau^[32], l'Élysée voulait être éclairé sur les conséquences à tirer des observations, par des personnalités dignes de foi, de certains phénomènes aérospatiaux non identifiés. Après examen des dossiers et consultation avec des scientifiques de haut niveau, Jean-Luc Bruneau présenta sa synthèse à l'Élysée. En quelques mots, il préconisait la création d'une commission chargée d'étudier à la fois les phénomènes non identifiés qui se manifestaient dans l'atmosphère terrestre, mais aussi d'étendre cette étude à la possibilité d'existence d'une vie intelligente dans notre galaxie, ainsi qu'aux formes que pourrait prendre un contact éventuel.

Jean-Luc Bruneau, aujourd'hui inspecteur général honoraire du Commissariat à l'énergie atomique, avait suggéré à l'Élysée ce que l'ensemble des personnes confrontées à ces phénomènes pensaient depuis des années, à savoir que la question des ovnis devait être confiée à une structure pluridisciplinaire de recherche scientifique qui centraliserait l'ensemble des données. C'est un peu ce qui vit le jour, dix ans plus tard, au sein du Centre national d'études spatiales, le CNES.

*

Au printemps 1977, Hubert Curien, alors président du

Centre national d'études spatiales, poussé en cela par son directeur général Yves Sillard, décida de la création d'un département chargé de la collecte et de l'étude des témoignages d'observation d'ovnis. Il fut baptisé GEPAN, Groupement d'études des phénomènes aérospatiaux non identifiés. La direction de ce département fut confiée à l'ingénieur spatial Claude Poher, docteur en astrophysique dont les travaux statistiques avaient apporté une lumière insolite sur le sujet. D'une part ses analyses révélaient une grande similitude entre les observations, qu'elles aient lieu en France ou ailleurs dans le monde, et, plus surprenant encore, elles établissaient que le phénomène observé... l'était réellement ! Il ne pouvait s'agir d'histoires inventées^[33]. Deux éléments suffisamment saisissants pour justifier de l'importance d'une étude plus poussée. Ce qui fut donc fait.

Ce département a été dirigé durant vingt-cinq ans par l'ingénieur Jean-Jacques Velasco. Il est toujours en activité aujourd'hui, sous la direction de Jacques Patenet, mais porte désormais le nom de GEIPAN – le I d'« information » a été ajouté, marquant la volonté du CNES de communiquer davantage sur le sujet. La France est l'un des très rares pays au monde à disposer d'un service officiel d'étude des ovnis. Il est particulièrement significatif que ce service soit intégré au Centre national d'études spatiales.

*

Dès l'origine, et dans un esprit de plus grande rigueur, la politique du GEPAN fut de ne s'en tenir qu'aux procès-verbaux de gendarmerie, même si, comme nous l'avons vu, l'expérience montre que l'immense majorité des témoignages sont le fait de personnes de bonne foi, ayant sincèrement observé quelque chose. Les archives actuelles totalisent près de six mille témoignages ! Que nous apprennent ces rapports de gendarmerie ? Que des gens, depuis des années et des années,

observent des phénomènes inconnus d'eux, dans l'atmosphère ou au sol, parfois à de très courtes distances. Ces témoins sont extrêmement soucieux de pouvoir obtenir une explication rationnelle à ce qu'ils ont observé. Compte tenu des moqueries que ne manquent pas de soulever ces récits, on estime qu'une observation sur dix seulement est rapportée aux autorités : forces de police, gendarmerie... Dans les cas de rencontre rapprochée, l'expérience déclenche une telle frayeur que les témoins en parlent encore plus rarement.

Cependant, comme le souligne fort justement Claude Poher, un phénomène inconnu des témoins ne l'est pas forcément des experts. C'est là où l'étude méthodique de ces cas nous éclaire sur la nature de ce qui est observé. Après examen, il apparaît qu'une moitié des témoignages enregistrés au GEIPAN reçoit une explication : le ou les témoins ont mal interprété soit un phénomène naturel – nuage, météorite, lune, planète – soit des objets de fabrication humaine comme des ballons-sondes, des hélicoptères ou encore des satellites.

À ces cas expliqués, il convient d'ajouter un gros tiers supplémentaire de cas pour lesquels il n'est pas possible de conclure sur la nature exacte de l'observation, tout simplement par manque d'éléments suffisants : procès-verbal trop succinct, manque de détails, observations très anciennes... Détail intéressant, l'abus d'alcool ou les canulars représentent moins d'un millième des cas.

Il reste donc 15 % de cas pour lesquels l'analyse scientifique ne permet pas de fournir d'explication. 15 % de cas inexpliqués ! C'est peu, diront certains, mais c'est pourtant là où réside une des énigmes les plus fascinantes de notre temps.

Car pourquoi ces 15 % sont-ils inexpliqués ? Claude Poher nous l'explique : « L'impossibilité d'identification des phénomènes observés n'est pas du tout liée à l'insuffisance d'informations fournies par les observateurs, mais aux caractéristiques originales de ces phénomènes, caractéristiques

qui sont statistiquement vérifiées sur l'ensemble des rapports d'observation de ce type. » En d'autres termes, ces cas sont inexplicables non pas par manque d'informations – au contraire ils sont très documentés –, mais parce que les comportements observés ne sont pas ceux de phénomènes connus et que leurs manœuvres semblent être celles d'objets bien réels. Ces conclusions sont établies sur la base de témoignages vérifiés et émanant parfois de pilotes militaires ou civils. Témoignages portant sur l'observation directe, parfois en pleine journée, d'objets au comportement en vol défiant les lois de la physique : procédant à des arrêts brutaux, des accélérations fulgurantes, voire disparaissant ! Il arrive que ces manœuvres soient confirmées par des observations radars ou des traces physiques découvertes au sol.

*

Me voici devant une deuxième surprise de taille. Nous avons constaté que la quasi-totalité des gens disant avoir observé un phénomène inexpliqué étaient de bonne foi. Il semblerait que pour ce qui relève de ces 15 % de cas inexplicés, nous ne nous trouvions pas face à des phénomènes naturels encore inconnus, mais devant la manifestation de quelque chose de matériel, de non aléatoire et dont les caractéristiques elles-mêmes comme la vitesse, les performances de vol, sont inexplicables. En d'autres termes, une lumière à l'origine inconnue se déplaçant dans le ciel nocturne sans faire de bruit, malgré son caractère de haute étrangeté, ne rentrera pas dans ces 15 %. En revanche, si cette lueur se déplace soudainement à des vitesses fulgurantes, change brusquement de direction, son comportement sera alors impossible à expliquer, et elle sera susceptible d'entrer dans cette catégorie des 15 %. À plus forte raison si un radar confirme la présence et le déplacement de cette lueur...

Pour les équipes de chercheurs qui se sont penchées sur ces cas inexplicés en France, aux États-Unis, mais aussi partout

où des études ont été menées avec rigueur, il ne subsiste aucun doute sur le fait que les comportements observés n'ont rien de phénomènes naturels mal interprétés. Pourquoi ? Claude Poher résume les conclusions des différentes études en ces termes :

– Nous sommes en face d'un phénomène qui a des caractéristiques intelligentes, c'est-à-dire qui fuit les témoins, c'est-à-dire qui accélère, qui a des vitesses complètement anormales. Avoir une vitesse supérieure à la vitesse du son, sans bang sonique dans l'atmosphère, ce n'est pas un phénomène naturel, c'est quelque chose d'artificiel... mais aucun avion, aucun engin fabriqué par l'homme, même des fusées, n'est capable de faire ça^[34].

« Ça nous a laissés sur place... »

Dans un vrombissement assourdissant le Mirage IIIC s'arrache à la piste de l'aéroport militaire de Creil. La nuit est claire, la voûte étoilée splendide. Le capitaine Jack Krine, trente et un ans, fait rapidement grimper son avion jusqu'à une altitude d'entraînement. Le chasseur répond avec précision à la moindre de ses commandes. Nerveux, bondissant sur les couches d'air, réactif, le fleuron de la force aérienne d'interception française oscille légèrement alors qu'il fend la nuit d'automne. Un deuxième chasseur le suit de près : son coéquipier pour l'exercice programmé. Tous deux appartiennent à l'escadron de chasse 2/10 « Seine », basé à Creil. Nous sommes le 23 septembre 1975.

– C'était une mission d'entraînement habituelle. Un exercice d'interception de nuit que l'on faisait alternativement l'un sur l'autre en utilisant le radar de bord. Quand on a décollé, il devait être entre dix heures trente et onze heures du soir^[35].

Les deux Mirage IIIC gagnent le secteur nord, un espace compris entre Cambrai, Reims et la frontière belge. Et l'exercice commence. De nuit, il est particulièrement délicat. Il consiste pour l'un des chasseurs à s'éloigner d'environ deux cents kilomètres, puis à revenir sur le deuxième appareil qui fait alors office de cible à intercepter en s'aidant du radar de bord, exactement comme sur une mission de guerre. Un contrôleur au sol suit la progression des deux avions.

– On volait dans les meilleures conditions possibles : un ciel propre, clair, et ces étoiles... C'était une magnifique nuit d'automne.

Dans son Mirage, le capitaine Krine, chef de patrouille instructeur, file vers la Belgique. C'est lui qui entame l'exercice.

Une fois à bonne distance de l'autre avion, Krine opère un large virage et se met en chasse de son coéquipier. Son radar de bord le repère assez rapidement loin devant, invisible dans la nuit. Krine met alors le cap sur lui et se prépare à la phase la plus périlleuse de l'exercice : l'approche finale pour rassemblement sur l'appareil à intercepter. Le Mirage de son coéquipier est bientôt en visuel, Krine se présente sur l'arrière...

– À la première présentation, je remarque un objet... un objet volant très lumineux, qui interfère dans la phase finale de notre rapprochement. Juste entre nous deux ! Nous étions à une période où l'on commençait à être très attentifs aux risques de collision en vol, avec des avions de ligne ou même des avions militaires. Là il y avait risque de collision dans notre manœuvre. J'appelle notre contrôleur. Il me dit qu'il n'a rien sur son scope !

Entre-temps la lumière a disparu à une vitesse folle. Les deux appareils décident de refaire la manœuvre.

– Le contrôleur nous refait une deuxième présentation et... le phénomène se reproduit ! Encore une fois dans la phase terminale, nous étions dans les quinze nautiques – vingt-huit kilomètres –, on avait un très bon visuel. J'appelle mon collègue à la radio et je lui demande : « Tu vois ? » Et il me répond : « Oui, je vois. » Je rappelle le contrôleur et je lui dis : « Dis donc ! Il y a un avion de ligne qui interfère, il y a un autre avion... est-ce que vous pouvez nous le signaler ? » « Moi j'ai rien sur mon scope ! » À ce moment-là on était très rapprochés et comme on se trouvait en phase terminale d'interception avec mon collègue, on décide de se diriger à vue vers cet objet lumineux. Ras le bol ! Un peu de post-combustion et on y va ! On va voir ce que c'est ! Mais au moment où on arrive pour l'identifier, pfit, ça fout le camp... Mais ça fout le camp rapide, hein ! Comme une étoile filante, ou une mouche qui dégage,

pouf, il est parti à la vitesse de l'éclair. On voit plus rien.

Les deux pilotes de chasse sont stupéfaits par ce dont ils viennent d'être témoins. Rien ne peut se déplacer à une telle vitesse. C'est impossible ! Pas d'accélération, une vitesse instantanée, sous leurs yeux ! Et la même manœuvre va se reproduire à... quatre reprises, durant près d'une demi-heure. Rassemblement, interférence de l'objet, suivie de sa disparition à grande vitesse.

– C'est très difficile d'apprécier la distance de nuit, mais à un moment j'ai dû me trouver assez près, même si c'est difficile à évaluer j'ai dû approcher à trois cents mètres de l'objet. C'était un objet volant. C'était un truc qui volait, qui était dans ma dimension de vol à moi. Ça avait une forme oblongue, un peu celle d'un cigare, comme un fuselage d'avion. Oui, il me paraissait du volume d'un avion de ligne de l'époque. Avec des hublots, et c'était éclairé très blanc de l'intérieur. Je voyais la forme sombre comme si c'était un objet creux avec une grande luminosité à l'intérieur.

Les deux pilotes ont le temps d'observer cet objet mystérieux. En revanche, il est toujours invisible sur le radar du contrôleur sol. Ils ont beau examiner toutes les hypothèses possibles, ils n'y comprennent rien.

– Ce qui m'a frappé, c'est surtout que ses vitesses de déplacement ne correspondaient à rien de ce que je pouvais identifier dans mon monde volant. Je sais ce que c'est qu'un avion de chasse qui vous arrive dessus à Mach 2 et qui peut, en mettant un peu de post-combustion, s'éloigner rapidement et accélérer, mais comme ça, j'en avais jamais vu ! Et j'en ai encore jamais vu d'autre.

L'année suivante, Jack Krine devient leader solo au sein de la Patrouille de France. Puis il quitte l'armée en 1978 pour l'aviation civile. Aujourd'hui colonel de réserve, il ne s'explique toujours pas ce à quoi lui et son collègue ont été confrontés ce soir d'automne 1975.

– Ni ses performances de vol ni son comportement ne sont possibles, même avec les appareils d’aujourd’hui ! J’ai jamais vu un avion de chasse dégager comme ça. Aujourd’hui on a des avions qui font Mach 2, même Mach 3 ou Mach 4, mais il y a toujours une accélération. On ne dégage pas comme ça ! Je ne connais pas de machine aujourd’hui capable d’accélération aussi extraordinaire. On est allés dessus à plusieurs reprises et à chaque fois ça nous a laissés sur place ! C’était complètement inhabituel... mais pas hostile.

Au-delà de ses performances de vol, c’est peut-être le comportement de cet objet massif de la forme d’un « cigare », donc, qui troublera le plus Jack Krine et son coéquipier.

– En fait, il faisait ce que je faisais sur l’autre avion. Quand on était dans les cinq à dix nautiques – dans les quinze kilomètres –, l’objet allait sur nous, de l’un à l’autre. Ça semblait être une chose qui nous observait, qui venait dans notre surface d’entraînement et qui nous regardait... Il rassemblait pour venir voir, avec une vue d’ensemble, observant ce que faisaient nos deux avions. La manière dont il se baladait entre les deux avions était incroyable... C’était un comportement pensé, un comportement tactique même ! On s’observait l’un l’autre avec mon collègue parce que c’était le but de notre exercice, mais le troisième nous regardait chacun en train de faire notre bazar, comme pour voir les manœuvres que nous réalisions. C’était pensé ! D’ailleurs, à chaque fois qu’on allait sur lui, son échappatoire était bien pensée aussi... Dès qu’on arrivait en phase d’approche finale, pft ! il partait à une vitesse folle. Je ne sais pas ce qu’on aurait pu faire d’ailleurs ! Parce que si ça avait été un avion classique... bon, on avait de bonnes performances à l’époque, le Mirage c’était un avion de Mach 2, donc on pouvait penser qu’en accélérant on aurait pu, sinon le rattraper, au moins le suivre un moment... Mais cet objet dépassait tout ce qu’on savait faire... C’est quelque chose qui est venu dans notre volume, avec une trajectoire, une stratégie intelligentes... Puis il a définitivement

disparu. On est rentrés se poser à Creil en patrouille serrée. On ne disait plus rien...

Les deux Mirage atterrissent l'un après l'autre sur la piste de la base militaire de Creil. Alors qu'il s'extrait de son cockpit et qu'une petite brise nocturne vient lui caresser le visage, le capitaine Jack Krine relève la tête. Ses yeux fouillent l'immensité du ciel nocturne, il n'aperçoit que le scintillement des étoiles. La nuit est si calme maintenant. Qu'est-ce qui vient de se passer ?

– En tant que pilote de chasse, j'ai vécu cette rencontre comme une troisième interception. Et, vous savez, je suis loin d'être le seul ! Quand on se retrouve à trente ou quarante anciens pilotes et que l'on commence à raconter nos expériences, il y en a toujours un ou deux pour dire qu'ils ont vu un truc... Je ne suis pas le seul à avoir fait ce genre d'observation de choses intelligentes, au comportement pensé... ayant un but. J'ai énormément de collègues d'aviation de chasse, mais aussi des pilotes de ligne qui ont vu des choses... Je n'ai jamais su ce que c'était... mais ça existe !

*

Aucune explication n'a pu être fournie à ce jour permettant de comprendre ce qu'avaient bien pu observer le jeune capitaine Krine et son coéquipier durant cette nuit de septembre 1975 dans le nord de la France. De très nombreux pilotes militaires comme civils sont encore aujourd'hui confrontés à ce type de « rencontre ».

L'état-major de la défense aérienne est sensibilisé à la question. Il l'est depuis plus de cinquante ans...

Un comportement intelligent

Tout au long de ma carrière de journaliste, lors de mes déplacements à travers le monde, j'ai rencontré des policiers, des militaires et certains agents de renseignements. Leur vie ainsi que notre propre sécurité dépendent de leurs perceptions, des informations qu'ils obtiennent et des réactions qu'ils ont face à n'importe quelle situation imprévue. Ces gens ont une approche beaucoup plus pragmatique des choses que nous. Lorsque parfois ils sont confrontés à un phénomène inexplicable, la question qu'ils se posent n'est pas de savoir si ce phénomène est possible ou non. Ça n'aurait aucun sens ! Jack Krine ne s'est pas demandé si ce qui suivait son Mirage était possible, il s'est demandé ce que ça pouvait bien être. Il s'est efforcé d'en identifier la nature et d'établir si cela constituait une menace. « C'était un truc qui volait, qui était dans ma dimension de vol à moi. » C'est la raison pour laquelle son témoignage, comme celui d'autres pilotes, est vraiment perturbant. Ils savent parfaitement identifier tout ce qui vole. Ils sont la police du ciel. Et j'ai pu constater combien ces hommes et ces femmes sont à même de garder la tête froide dans des situations très stressantes ou totalement inhabituelles, en restant pleinement opérationnels quant à leurs capacités de jugement et d'analyse...

*

Un autre témoignage de pilote me marqua profondément. Parce que si cet homme-là n'avait pas identifié ce qu'il rencontra dans le ciel de l'est de la France, ce soir du 7 mars

1977, qui pouvait le faire ? Le colonel René Giraud est un ancien pilote de chasse et bombardement. En 1977, il était stationné sur la base aérienne de Luxeuil, au sein de l'escadron de bombardement 3/94 « Arbois », et faisait partie de l'unité des forces aériennes stratégiques, c'est-à-dire qu'il comptait parmi ces pilotes triés sur le volet et formés pour transporter l'arme atomique en cas de conflit nucléaire. Un homme dont on peut préjuger qu'il sait faire face avec professionnalisme à n'importe quelle situation de crise. Aux commandes de son Mirage IV, René Giraud et son copilote, le capitaine Jean-Paul Abraham, achèvent leur mission d'entraînement de nuit. Ils font route vers Luxeuil à haute altitude. Il est autour de vingt et une heures.

– Au cours de la phase retour, vers les trente-cinq-trente-six mille pieds, à 0,9 de Mach, vertical de la ville de Chaumont, nous est apparue à mon navigateur et à moi-même une petite lueur, très brillante, sur notre droite – en langage aéronautique à trois heures. Pensant que c'était un avion qui venait nous observer, je n'ai pas averti tout de suite le radar qui nous contrôlait au sol, croyant qu'il avait peut-être oublié de m'annoncer la visite de cet intercepteur^[36].

Un contrôleur radar suit en effet le vol du Mirage IV, il s'agit du sergent-chef Michel Palissot du CDC 05/902 à Contrexéville. René Giraud pense donc tout naturellement qu'il voit le phare de reconnaissance d'un Mirage III intercepteur de la base de Dijon. Mais pourquoi le contrôleur ne le lui signale-t-il pas ?

– La lumière se rapproche et je n'ai toujours pas d'annonce radar, alors je me mets doucement à virer vers elle en demandant au sol : « Vous n'avez rien sur mon côté droit parce que je vois quelque chose qui arrive ? » Le radar me dit : « Absolument rien ! Nous n'avons rien sur vous... » Je fais confirmer par le navigateur qui voit très bien cette lueur. On vire toujours légèrement sur la droite, et alors, au lieu d'aller tout droit, la lueur prend l'intérieur du virage, et nous suit ! On accélère un petit peu, on continue à virer, on rappelle le radar,

le radar ne voit toujours rien. Un peu affolé, il nous demande de bien vérifier notre oxygène... Virant de plus en plus, la lueur devient de plus en plus grosse et continue de nous suivre en virant elle aussi de plus en plus. À une certaine distance que je ne peux pas évaluer la première fois, je vire très très fortement sur la droite, autant que la configuration du Mirage IV nous le permettait à l'époque, afin de conserver un visuel sur elle et de l'empêcher de se placer secteur arrière. Malgré ma manœuvre, la petite lueur reste un certain temps à l'intérieur du virage, puis se place derrière nous. Je renverse sur le côté gauche pour reprendre un contact visuel. On l'aperçoit alors partir à une vitesse inouïe, comme une étoile filante, laissant un genre de traînée derrière elle. Puis hop, elle disparaît sur notre gauche !

« Le radar n'a toujours rien, pas d'échos, mais mon navigateur confirme bien tout ce qu'il a vu. On reprend le cap sur Luxeuil, et là, au bout de trente secondes, quarante secondes maximum, je me sens observé et je l'annonce à mon navigateur. Je lui dis : « Attention, je crois que ça va revenir ! » Dans les secondes qui suivent, la petite lueur blanche revient, à nos trois heures, aussi brillante qu'avant ! Cette sensation d'être observé fut réellement très intense... En la voyant revenir, c'est la panique ! La première fois, on ne savait pas ce qui nous arrivait. On avait pensé à tout, un missile, un avion et ça n'était évidemment rien de tout ça ! Son retour quarante secondes plus tard nous le confirme. Je considère qu'elle représente maintenant une menace réelle, aussi je vire immédiatement vers elle. À nouveau la lueur se place... à l'intérieur du virage ! Elle réagit en fonction de l'évolution de ma manœuvre ! Elle me suit et se replace secteur arrière, malgré le virage très serré que je viens de prendre en encaissant plus de 6 g ! Je suis incapable de dégager mon appareil ! J'ai beau hurler au contrôleur sol, il n'a toujours rien sur son scope. La lueur arrive à une vitesse inouïe très près de nous, un kilomètre cinq, deux kilomètres maximum...

« J'ai alors le sentiment que derrière cette lueur il y a une

très grosse masse. Cette impression vient du fait que lorsque j'ai viré, il y avait de l'inertie. Comme s'il y avait un volume énorme derrière. C'est un peu la même impression que lorsque vous croisez une voiture ou un camion de nuit. Un phare c'est un phare, mais derrière, il y a soit une voiture soit un camion et, avant de croiser le véhicule, vous savez si c'est une petite voiture ou un gros camion. Vous avez une impression de volume. C'est cette impression que j'avais... mais ça reste une impression. J'ai eu le sentiment que le volume derrière cette lumière très très blanche était de l'ordre de celui d'un Boeing 747. C'est l'objet le plus grand que j'avais rencontré dans les airs à l'époque et c'était au moins cette grosseur-là, donc énorme !

« Ne sachant plus quoi faire parce qu'on est à 0,95 de Mach, on est en buttée de Mach à cause de la configuration avion, je renverse une nouvelle fois le virage pour tâcher de me dégager et, à nouveau, on voit cet objet très brillant disparaître à une vitesse inouïe sur notre gauche ! On ne sait pas ce qui nous arrive. On reprend le cap sur Luxeuil. On discute un peu avec le navigateur, avec le radar qui, lui, n'est pas d'un grand secours, et on se pose sans autre incident à Luxeuil.

« Les radars au sol auraient dû voir quelque chose... ils n'ont rien vu ; c'est inexplicable. Et puis ces accélérations ! Cette vitesse fulgurante... c'est en dehors de nos capacités. Ça l'était à l'époque et c'est toujours en dehors de nos capacités actuelles. Ce n'était pas un avion, aucun avion ne peut faire ce qu'il a fait. Dans la deuxième phase nous étions à 0,95 de Mach et lui nous rattrapait à une vitesse inouïe, donc il était largement supersonique. On n'a jamais eu de plainte au sol pour un bang supersonique à cette époque-là et nous étions, je le répète, vertical de la ville de Chaumont. À Chaumont il y a du monde, et à l'heure où nous sommes passés, on aurait dû avoir des échos. Il n'y a pas eu d'échos.

« Je ne sais pas ce que j'ai rencontré ce jour-là ! Par deux fois ! Ce qui est important, c'est que c'est parti, puis c'est

revenu. Il s'agissait de quelque chose qui venait vraiment nous voir, mais – et ça c'est important – ça venait nous voir sans mauvaise intention, car j'avais l'impression la deuxième fois que s'il avait voulu m'avalier, il m'aurait avalé tout cru... On est sûrs de ce qu'on a vu mon navigateur et moi-même. Ça m'a tellement marqué que je suis incapable d'oublier le moindre détail, même encore aujourd'hui.

*

C'est le général Letty qui me présenta René Giraud. Le général d'aviation Denis Letty fut l'instigateur en 1999 d'un rapport sur les ovnis intitulé « Les ovni et la Défense », rapport préfacé par le général Norlain, ancien directeur de l'Institut des hautes études de défense nationale. Ce dossier, élaboré par un comité d'études approfondies baptisé Cometa, fut transmis à Matignon ainsi qu'à l'Élysée, avant d'être rendu public^[37].

La nuit était en train de tomber. Je revenais juste de Dijon où, quelques heures plus tôt, et grâce là encore au général Letty, j'avais rencontré un troisième pilote de chasse, le capitaine Jean-Pierre Fartek, instructeur sur Mirage, également témoin d'un stupéfiant atterrissage d'ovni. Mais combien étaient-ils ? Combien de nos pilotes furent ainsi approchés par ces mystérieux objets ? Nous regardions l'obscurité descendre sur Paris depuis la terrasse du domicile du général et je me demandais si lui-même en avait une idée. Son intérêt pour les ovnis remontait au milieu des années soixante, lorsqu'il était à l'état-major de la force aérienne tactique, qui recevait alors les rapports d'enquête de gendarmerie. L'un d'eux attira particulièrement son attention, parce qu'il connaissait les témoins...

Le colonel Giraud est détendu, même si à l'évocation de cette nuit de mars 1977 je perçois sans mal l'émotion qui l'étreint. Je devine un homme à l'assurance certaine, maître de lui, et c'est justement la raison pour laquelle son témoignage me marque.

Alors que je suis de retour chez moi plus tard dans la soirée, j'essaie de digérer tout ce que je viens de vivre. C'est un instant étrange que celui-là, ce moment où les éléments accumulés n'offrent plus d'autres alternatives que de se dire que tout cela... est tangible, concret. Que ce qui a poursuivi ces pilotes était bien réel, et que l'on n'a toujours aujourd'hui pas la moindre idée de ce que c'était.

J'attrape le rapport Cometa dans ma bibliothèque, je feuillette les dernières pages, celles où se trouvent les conclusions du comité : « Le problème des ovni ne peut pas être éliminé par de simples traits d'esprit caustiques et désinvoltes. [...] le CNES mène des études sérieuses, en collaboration étroite avec la gendarmerie nationale et l'armée de l'air principalement, ainsi qu'avec d'autres organismes d'État (aviation civile, météorologie, etc.) [...] Elles démontrent la réalité physique quasi certaine d'objets volants totalement inconnus, aux performances de vol et au silence remarquables, apparemment mus par des intelligences^[38]. »

Intelligence ! Voilà un mot sur lequel nous allons longuement nous pencher par la suite. Mais avant cela, il y a tout de même un point qui me gêne...

Les enfants de Galilée

Alors même qu'il ne subsiste guère de doute sur la réalité physique d'objets volants à l'origine et aux agissements inexpliqués, le fait même que le comportement de ces phénomènes ne soit pas possible incite nombre de scientifiques à douter de la véracité des observations elles-mêmes, plutôt que de la conception qu'ils ont de la réalité des choses. Et ce malgré les observations qui se comptent par dizaines de milliers.

Refuser les faits parce qu'ils ne collent pas ! Je découvre avec un certain embarras combien cette attitude injustifiée est plus répandue qu'on ne le pense dans le monde de la recherche, même si, fort heureusement, beaucoup de ses membres la déplorent, à l'instar de l'astrophysicien américain Bernard Haisch : « Tout scientifique qui n'a pas lu quelques livres et articles sérieux présentant les indications réelles du phénomène ovni devrait avoir l'honnêteté intellectuelle de s'abstenir de faire des déclarations présentées comme scientifiques. Regarder les indices et ne pas être convaincu est une chose. Ne pas regarder les indices et ne pas être convaincu en est une autre. Ça n'est pas de la science^[39]. »

Il ne viendrait pas à l'idée d'un physicien de critiquer les découvertes novatrices d'un biologiste. De même, un astronome ne se prononcerait jamais publiquement sur telle ou telle nouvelle théorie en paléontologie. Pourquoi le font-ils sur un sujet qui leur échappe davantage, celui des phénomènes aérospatiaux non identifiés ? Pourquoi estiment-ils légitime d'intervenir sur un domaine qu'ils ne maîtrisent pas ? Tout bonnement parce qu'ils présupposent que le sujet n'est pas

sérieux ! Et comment peuvent-ils en être si sûrs sans l'avoir étudié ? C'est l'évidence même : ayant nié, au préalable, et avec la plus grande bonne foi, que les faits s'y rapportant puissent être avérés, les étudier ne rime à rien ! Cela démontre bien, pour paraphraser le chercheur français Aimé Michel, que les personnes qui persistent à croire qu'elles ont réglé, une bonne fois pour toutes, le mystère des ovnis en le définissant comme un ramassis de sornettes révèlent simplement leur ignorance du dossier.

*

Et voilà comment un a priori se répercute sur l'ensemble de la société et conduit à cette situation parfaitement paradoxale, dans laquelle nous sommes, où un sujet aussi consistant que le phénomène ovni n'est plus spontanément pris au sérieux, ni par les médias ni par une majorité du public. Comble de l'affaire, c'est précisément à cause de cela qu'apparaissent des gens qui y croient et d'autres qui n'y croient pas, alors que le débat ne se situe pas à ce niveau !

La croyance n'a rien à faire avec la présence de phénomènes aérospatiaux non identifiés dans l'atmosphère terrestre. Si les interprétations que des personnes peuvent échauffer relèvent d'une croyance car, pour une bonne part, elles ne reflètent que l'opinion de ceux qui les émettent, cela ne concerne pas le phénomène en lui-même ! Ce point capital ressort de l'analyse d'une quantité très importante de témoignages, ainsi que d'éléments physiques, comme nous avons pu nous en rendre compte dans les chapitres précédents. Aussi, « la grande question n'est pas de savoir si des ovnis existent ou non, mais pourquoi notre société a répondu de manière aussi étrange et inappropriée à leur présence^[40] ».

*

Très tôt dans mon enquête, il m'apparut qu'il y avait là matière à réflexion. Comment est né cet a priori négatif d'une partie du monde scientifique sur le sujet des ovnis ? Je me refuse à mettre en doute l'honnêteté des chercheurs, mais dans le même temps il ne m'est plus possible de douter non plus de la solidité du dossier ovni.

Alors, d'où vient le blocage ? François Parmentier, auteur d'un ouvrage remarquable sur les mécanismes de diffusion de l'information et de la désinformation autour de la question des ovnis, souligne fort à propos que « la désinformation n'est pas nécessairement une opération psychologique. Les rejets intellectuels et culturels suffisent à créer des actions de désinformation presque naturelles et spontanées^[41] ».

Il y a bien des années déjà que Peter Sturrock, professeur d'astrophysique à l'université de Stanford aux États-Unis, soulève ce problème de l'accès à des sources fiables d'information sur les ovnis. Il met le doigt sur l'un des handicaps majeurs du sujet. Dans les premières semaines de mon enquête je fus confronté à une abondante littérature, de qualité certes très inégale, mais paradoxalement à très peu de travaux purement académiques. « La plupart des scientifiques n'ont jamais eu l'occasion d'examiner les éléments relatifs au phénomène des ovnis. Pour un scientifique, la principale source d'information fiable (hormis ses propres observations) réside dans les publications scientifiques. À quelques rares exceptions près, les journaux scientifiques ne publient pas d'articles sur les observations d'ovnis. La décision de ne pas publier est prise par le rédacteur en chef sur l'avis de conseillers scientifiques. Ce processus se renforce de lui-même. L'absence apparente de données confirme l'idée que le phénomène des ovnis ne repose sur rien et cette idée entrave la présentation de données pertinentes^[42]. » On en revient au même point.

Un chercheur patient pourra néanmoins mettre la main sur ce que François Parmentier qualifie de « preuves secondaires » : des éléments non décisifs, mais suffisamment tangibles,

toutefois, pour assurer de la légitimité du sujet. Aussi il est permis d'envisager que « l'accumulation de preuves secondaires finira par atteindre le stade de la masse critique et fera entrer le phénomène dans notre représentation de la réalité^[43] ».

*

En fait, l'histoire des sciences foisonne d'exemples où des idées préconçues ont été défendues de la sorte avec ténacité, jusqu'à ce qu'un meilleur examen des faits, associé à une évolution du mode de pensée, renverse la situation. Combien de fois des phénomènes aujourd'hui avérés furent ainsi classés dans la catégorie des contes populaires ? Chacun connaît le cas des météorites qui, encore à la fin du XVIIIe siècle, ne pouvaient pas exister car c'était physiquement impossible ! Les témoins de chutes de météorites étaient qualifiés avec un certain mépris de paysans superstitieux, et les météorites rapportées devant les savants ne prouvaient... que ce que l'on souhaitait qu'elles prouvent. Ainsi, en 1768 par exemple, l'Académie des sciences pria Lavoisier de bien vouloir examiner une pierre que des paysans avaient vue tomber près de Lucé. Le savant la réduisit en poudre, réfléchit à « l'opinion qui nous paraît la plus probable, celle qui cadre le mieux avec les principes reçus en physique », pour conclure qu'« elle n'est point tombée du ciel comme on l'avait présumé^[44] ». Alors que précisément tous les témoins avaient observé la chute d'une météorite, dûment cataloguée comme telle depuis...

Les scientifiques ne sont-ils pas tout bonnement, comme nous tous, prisonniers à un degré ou à un autre de leurs propres préjugés ? Je ne peux résister au plaisir de citer cette déclaration de l'amiral William Leahy, conseiller naval du président Roosevelt pendant la Seconde Guerre mondiale, reprise par mon ami et mentor l'écrivain américain Larry Collins dans l'un de ses ouvrages : « Le projet de bombe atomique est le plus stupide dans lequel notre pays se soit jamais lancé. Elle

n'explosera jamais. Foi d'expert en explosif^[45]. »

*

Malgré les importantes avancées technologiques que nous avons pu faire dans le domaine spatial, nous ne savons toujours quasiment rien de la nature de ces ovnis. On ne sait pas de quoi il retourne, d'où ils viennent, si ça vient seulement de quelque part. Ni si ces questions ont d'ailleurs même un sens...

L'hypothèse d'une origine extraterrestre de ces objets permet d'expliquer un certain nombre de leurs comportements qui semblent aller à l'encontre de nos connaissances actuelles en physique. Mais une fois que l'on a dit cela, est-on vraiment plus avancé ? Peut-on d'ailleurs apporter une réponse à la question de l'origine de ces objets sans risquer de tomber dans l'anthropomorphisme ? Y voir ce que l'on aimerait y voir ? Peter Sturrock souligne fort justement que « le mot ovni désigne une énigme à propos de laquelle tout le monde a une opinion mais dont personne ne possède la solution^[46] ». Les ovnis constituent ce que l'on appelle en science une « anomalie ». D'un côté, l'accumulation des dossiers interdit d'en nier la réalité et, de l'autre, tous les efforts entrepris pour l'étudier échouent à fournir une explication, quelle qu'elle soit. Pourquoi ? Essentiellement parce que certaines de ses caractéristiques vont par exemple à l'encontre, justement, des lois connues de la physique.

Que sont ces lois, si des faits les contredisent ?

*

Sur ce point, les réflexions du physicien David Bohm sont éclairantes. Il démontra que nous vivions avec la certitude que la science nous offrait une connaissance absolue de la réalité, et ce depuis quelques siècles. « Quand la science remporta sa

bataille contre l'Église, conquérant la liberté d'entretenir ses propres hypothèses, elle devint à son tour le principal dépositaire de l'idée que des formes particulières de savoir puissent être des vérités absolues. Cette foi en le pouvoir ultime de la connaissance scientifique fit naître un très grand sentiment de sécurité chez bien des gens, presque comparable à celui qu'éprouvent ceux qui ont une foi inébranlable dans les vérités de la religion^[47]. »

Ainsi, nous voyons la science comme une patiente et héroïque accumulation de savoir, chaque nouvelle connaissance venant enrichir les précédentes, sans les remettre en cause. Nous vivons comme si nos connaissances étaient inébranlables, comme si l'assurance avec laquelle nous contemplons la réalité des choses et des êtres allait de soi, étant le fruit de siècles et de siècles de recherche rigoureuse et d'objectivité scientifique.

En réalité il n'existe aucune loi permanente. Ilya Prigogine, prix Nobel de chimie en 1977, le dit de façon magistrale lorsqu'il déclare que la science n'est plus à même de fournir aucune certitude, mais des propositions temporaires qui se métamorphosent aussi vite que nos certitudes d'hier.

*

En m'étant plongé dans les travaux scientifiques les plus récents, j'ai découvert la fragilité de ce qui se révèle n'être qu'un système de pensée parmi d'autres. Je ne pensais pas avoir de vision du monde particulière, or c'est le cas, et elle est bien vulnérable. « L'image de l'univers et les théories scientifiques qui s'y rapportent ont changé de nombreuses fois dans l'histoire de l'humanité^[48]. » Nous sommes en train de vivre une de ces périodes de transition. En physique, en biologie, en astronomie...

Que des phénomènes inconnus et au comportement intelligent nous incitent à en prendre conscience excite

beaucoup ma curiosité. Pas vous ?

Solaris

Ne pas rester enfermé dans une vision simpliste du phénomène ovni. Élargir le champ de mes études à ces autres disciplines qui participent à l'élaboration de notre vision du monde. Essayer de comprendre ce que nous savons de la vie, de l'univers, de la matière ; et ce que nous ignorons...

Avec les ovnis, dans un amalgame courant, nous confondons en effet deux choses distinctes : la réalité du phénomène ovni et son origine. Nous l'avons vu, nous sommes certains de la première, mais profondément incompetents sur la seconde. Un ensemble cohérent d'indices solides font de l'hypothèse extraterrestre la plus crédible, mais cela n'en demeure pas moins une hypothèse. Elle révèle l'ampleur de notre méconnaissance des mécanismes à l'œuvre dans l'univers, de ceux concernant l'origine de la vie, de la réalité existant au-delà du spectre perceptible. Comme l'écrit l'Américain Kary Mullis, prix Nobel de chimie en 1993, « l'immense majorité du monde est invisible à nos yeux, quelle que soit la clarté de notre lumière. Nous ne pouvons entendre qu'une infime partie des sons grâce à nos oreilles, et sommes incapables de sentir sous nos doigts les textures qui échappent à l'analyse. Même avec tous nos instruments, ces longs tubes sur les montagnes, et un télescope Hubble dans l'espace, nous sommes aveugles devant une myriade d'énergies complexes qui tourbillonnent, et vibrent, et s'entrechoquent avec fracas autour de nous, jour et nuit, année après année, millénaire après millénaire^[49] ».

Dans un roman écrit en 1961, l'auteur de science-fiction Stanislas Lem imagina la découverte par les hommes d'une

planète en apparence inhabitée, seulement recouverte d'un immense océan : la planète Solaris. Pour les occupants de la station de recherche en orbite autour de la planète, comme pour les hommes sur terre, l'océan de Solaris est, semble-t-il, une entité intelligente vivante. Aussi, toute l'intrigue ébauchée par l'écrivain polonais, médecin de formation et passionné de philosophie, tourne autour de la tentative d'établissement d'un contact entre les deux types d'organisme vivant que sont les occupants humains de la station orbitale et l'océan.

Mais comment communiquer avec un océan ? Communiquer a-t-il seulement un sens ? Le Dr Kris Kelvin, à l'instar des autres membres de l'équipage, ne se rend pas compte que le contact est déjà établi ! L'océan intelligent a pris l'initiative ! Pour ce faire, il matérialise les pensées des humains de la station sous la forme d'individus qu'ils ont connus dans le passé. Des répliques bien vivantes et autonomes. Le Dr Kelvin voit ainsi apparaître Harey, sa femme, décédée plusieurs années auparavant. Il n'est pas dupe. Il n'y a rien d'agressif dans ce livre, mais plutôt la description subtile de l'embarras des protagonistes, conscients de l'influence de l'océan de Solaris dans l'apparition des intrus. L'initiative de l'océan, loin de révéler ses desseins, plonge l'équipage dans des questionnements sur la nature de leur propre existence. Ce qui fait dire à l'un d'eux, à propos de la prétendue curiosité de l'homme face au cosmos : « Nous ne recherchons que l'homme. Nous n'avons pas besoin d'autres mondes, nous avons besoin de miroirs^[50]. »

Dans sa tentative d'entrer en contact, l'océan envoya le seul message que les humains pouvaient remarquer : l'image d'eux-mêmes !

*

Gardons à l'esprit que nous ne remarquons bien souvent que ce qui nous ressemble, et façonnons inconsciemment à notre

image ce qui nous dépasse, afin qu'il nous soit perceptible. Des choses évidentes se trouvent peut-être en ce moment même sous nos yeux, sans que nous les remarquions le moins du monde.

Nous avons tendance à ne rechercher que des miroirs...

Voir sans les yeux

John Hull, professeur émérite de l'université de Birmingham en Angleterre, est devenu aveugle à l'âge de quarante-cinq ans à la suite d'un décollement de rétine, et ce malgré de multiples interventions chirurgicales. Durant quelque temps, il continua à conserver une perception visuelle des choses en mouvement. « Je pouvais voir une lueur blanche là où il y avait une fenêtre et je voyais une ombre si vous passiez entre cette fenêtre et moi. Après environ trois ans, cette petite sensation de lumière s'est estompée, et depuis 1983 je vis sans plus aucune sensation de lumière[51]. » John fait face avec détermination et courage. Mais lorsqu'il revient sur ses premières années de cécité totale, il affirme que plutôt que d'être devenu aveugle, il vivait comme une personne voyante... ne pouvant plus voir. Cette réflexion préfigure la façon dont John Hull va se transformer en entrant définitivement dans la nuit. Selon lui, il nous est impossible de connaître ce que ressentent les aveugles. Si nous fermons les yeux en essayant, par exemple, de nous déplacer avec l'aide d'une canne, nous conservons néanmoins notre mémoire, notre connaissance de ce qui nous entoure, de l'espace : « Derrière vos paupières fermées, vous avez toujours un cerveau de personne voyante et votre cerveau est rempli d'images, de couleurs, de formes, de mouvements et de visages[52]. » C'était son cas lors de sa plongée dans le noir. Aujourd'hui, il a oublié jusqu'à son propre visage.

Dans son livre *Le chemin vers la nuit*[53], John Hull explore ce long processus d'entrée dans l'inconnu. D'abord il faut apprivoiser l'obscurité. Avec une volonté impressionnante, John

s'emploie à construire une vie quotidienne, familiale et professionnelle de non-voyant. Il apprend à devenir aveugle, à vivre avec ce handicap. Il va aborder progressivement un monde insoupçonné, réalisant que la cécité change également sa façon de penser, comme sa manière de faire l'expérience de son environnement. Il constate assez vite que ne plus voir a des répercussions sur sa conception du monde. « Au début, je pensais que la cécité était quelque chose qui affecte les yeux, puis le cerveau, et enfin le corps entier. J'ai alors commencé à réaliser que la cécité conduit à la création de son propre monde. Bien sûr, c'est également vrai des personnes voyantes. Les voyants aussi créent un monde, mais ils ne le savent pas. Après tout, les personnes voyantes ne savent généralement pas qu'elles le sont ; elles pensent juste que le monde est comme ça. Mais le monde n'est pas comme ça[54]. »

J'ai découvert l'existence de John Hull dans un documentaire intitulé Voir sans les yeux, réalisé par Marie Mandy. Ce film constitue un travail remarquable et bouleversant d'humanité. De clarté aussi. Une justesse d'approche qui permet de découvrir la réalité du monde des non-voyants, et aide à comprendre un peu mieux ce que peut être leur existence. John Hull, qui vient de fêter ses soixante-dix ans, m'est apparu comme le plus saisissant de tous les personnages du film. Éloquent, volubile, mais aussi précis, détaillé, trouvant des mots justes, des formules marquantes. C'est justement certaines de ses idées qui me revinrent à l'esprit alors que je commençais à me pencher sur les travaux de différents chercheurs, consacrés aux mécanismes neurologiques de perception de la réalité. De par son travail de réflexion, John Hull nous offre de très riches enseignements sur la façon dont son corps entier est devenu un outil de perception, de découverte et d'appréhension du monde. J'ai compris dans ses textes que si la cécité le privait d'une partie de la réalité – le visible, l'espace, les dimensions, l'apparence des choses et des êtres – elle lui avait en contrepartie ouvert les

portes d'un autre monde, à force de ténacité, d'apprentissage et d'exploration intérieure. Parce que sa façon de le percevoir avait brutalement changé, le monde de John Hull changea aussi. Qu'est-ce que cela signifiait vraiment ?

Lorsque vous comprenez que l'univers d'un non-voyant est ce qu'il touche et ce qu'il entend, il paraît évident que sa perception des choses soit différente de la nôtre qui sommes voyants. Mais qu'englobe ce terme « percevoir » quand John Hull nous dit que c'est son cerveau, et non plus ses yeux – outils même de perception –, qui est affecté par la cécité ? Pourquoi le cerveau ? C'est ici que son expérience intuitive se rapproche de façon surprenante de découvertes faites en science cognitive.

*

Pour un non-voyant, il n'y a plus de paysages ni de couleurs. Les visages et les images disparaissent, son propre corps disparaît. « La simple idée que les choses aient une apparence devient étrange pour vous, et, plus important pour votre propre identité, l'idée que vous ayez vous-même une apparence devient étrange et n'a plus aucun sens[55]. » Le monde de John Hull se cantonne à ce qui le touche physiquement. Ce qui est éloigné de lui, hors de portée de sa peau, et qui ne fait aucun bruit, n'existe tout simplement pas. Des milliers de choses, de détails auxquels nous, les voyants, faisons à peine attention, n'existent plus dans l'univers de John Hull ! En conséquence pour John, parler de certains éléments du monde des voyants, comme d'un paysage par exemple, n'a plus aucun sens. Il ne vit plus avec le souvenir de quelque chose de perdu, mais à l'inverse, il est totalement immergé dans une autre réalité, riche, interactive, dans une tout autre dimension d'espace, où son cerveau est alimenté d'une façon différente de celui des voyants. John Hull a découvert son propre monde, un monde qui n'est pas le mien, le vôtre, mais celui de centaines de milliers d'autres êtres

humains sur terre. Dire que ce monde-là ne contient pas toute la réalité est une évidence, puisque par exemple, pour les non-voyants, les couleurs n'existent pas alors qu'elles sont constitutives de la réalité. Le monde des aveugles ne contient évidemment pas toute la réalité de l'espace dans lequel ils vivent.

Les personnes voyantes ne savent généralement pas qu'elles le sont ; elles pensent simplement que le monde est comme elles le voient...

Mais ne vous êtes-vous jamais demandé si, malgré le bon fonctionnement de nos yeux, certains aspects du monde qui nous entoure demeureraient invisibles ? Parce que, enfin, que voit-on ? Quelle information la vision nous procure-t-elle ?

Le rapport entre la perception que l'on a de la réalité et la véritable nature de cette réalité est l'objet des plus passionnantes explorations scientifiques actuelles, dans des domaines aussi variés que la physique ou la neurobiologie. Cela ne constitue plus seulement une troublante question philosophique, mais bien un espace de recherche fondamental, qui touche à l'essence même de l'existence de toute chose – celle de notre univers, de nous-mêmes, de cette planète. En d'autres termes, ce que nous voyons est-il la réalité ?

La réponse ne tombe pas sous le sens.

Les images visuelles

Qu'est-ce que voir ? Posez ce livre quelques instants et laissez courir vos yeux, regardez vos mains, les objets autour de vous, la pièce dans laquelle vous êtes et tous les détails qui la composent.

Figurez-vous que vous ne venez pas de voir la pièce, mais d'observer une image que votre cerveau a créée. Quelle différence cela fait-il ? Une différence de taille : nous ne savons pas comment cette image est apparue dans votre cerveau ! Personne n'a la moindre idée de la façon dont elle s'est composée.

*

Refaisons le parcours ensemble. Pour cela, je choisis quelque chose se trouvant en ce moment même dans mon champ de vision, n'importe quoi... ce petit chat noir et blanc qui somnole à l'ombre des rosiers par exemple. Lorsque je le regarde, mes yeux captent en réalité les photons émis par l'animal. Ces photons sont les composants mêmes de la lumière, qui, en se reflétant sur le chat – comme ils se reflètent sur les pages de ce livre en ce moment même, ce qui vous permet de lire les phrases –, renvoient les caractéristiques du félin dans toutes les directions, à la vitesse... de la lumière. Ma rétine capte ces photons – le reflet du chat – et les transforme en message sensoriel. En informations. Il s'agit d'une sorte de cocktail électrochimique^[56], un message codé contenant toutes les caractéristiques du chat, sa taille, sa couleur, sa position dans

l'espace, etc. Cette information passe par le nerf optique, jusqu'au cortex cérébral, dans un endroit du cerveau situé à l'arrière de la tête. L'arrivée du message dans le cortex déclenche une activité électrique qu'il nous est possible de repérer par IRM fonctionnelle. Ensuite, voilà ce que nous explique Régis Duthiel, professeur de biophysique à la faculté de médecine de Poitiers : « C'est immédiatement après la production de cette activité électrique que le sujet perçoit les sensations visuelles [c'est ici que l'image du chat apparaît dans ma tête]. Mais il existe une minuscule discontinuité, un petit hiatus entre le moment où le cortex produit une activité électrique et celui où le sujet perçoit consciemment la sensation. C'est pendant ce minuscule intervalle que précisément naît la sensation : il s'agit bien d'une naissance, car rien dans le message électrique produit auparavant ne laissait prévoir l'apparition de ce phénomène entièrement nouveau. Tout se passe comme si une ultime transformation du message se produisait, juste avant qu'il n'émerge du cortex et ne prenne une valeur significative^[57]. »

Comment est née la sensation ? Mes yeux ont capté puis codé un reflet. Ensuite, ce code a fait naître l'image d'un jeune chat au pelage noir parsemé de taches blanches dans mon cerveau. On pourrait presque en tirer un redoutable sujet d'examen de philo : le chat est-il dans la tête de l'auteur ou bien à l'extérieur ? Mais il n'est point besoin de quitter la neurologie. Restons donc dans le cerveau puisque c'est là que les images semblent naître, et aussi parce que cet organe du corps humain représente encore un profond mystère. De cet exemple, comme de l'intuition initiale de John Hull après qu'il eut perdu l'usage de la vue, il faut conclure que la vision n'est pas seulement une affaire d'œil. Il en va de même pour les autres de nos sens : ils ne sont que des capteurs, les récepteurs de ce que nous appelons le réel.

Alors si ces capteurs, seuls, ne sont pas ce qui nous permet de voir et de sentir, comment sentons-nous et comment voyons-

nous ?

*

Il semblerait que la totalité de notre être soit impliquée dans l'action de voir. Notre individu, c'est-à-dire notre corps mais également notre esprit et notre conscience, participent à l'élaboration de ce que nous voyons, comme le souligne le physicien David Bohm : « Des expériences frappantes prouvent qu'en fait, le flux d'informations qui passe des niveaux supérieurs du cerveau aux zones où s'élaborent les images excède la quantité d'informations arrivant des yeux. En d'autres termes, ce que nous "voyons" est autant le produit de notre savoir antérieur que des données qui viennent d'être perçues^[58]. » L'image du jeune chat s'est donc formée dans mon cerveau de la rencontre d'une information visuelle avec ma conscience. Je « vois » à la fois parce que j'ai des yeux, mais également parce que j'ai une histoire, une expérience, parce que je suis un être humain depuis maintenant un certain temps et que je vis sur une planète sur laquelle évoluent différentes espèces de félins, et que parmi ces félins, certains sont des chats domestiques noirs à taches blanches, et que je connais tout cela. Ce monde est le mien, ce qu'il contient peut être parfois surprenant, mais il est familier, connu. Je vois parce que je connais.

Comme le dit si joliment le physicien Amit Goswami, « nous percevons toujours une chose après qu'elle s'est reflétée sur le miroir de notre mémoire^[59] ».

Mais alors, si je ne connais pas ?

*

Il y a de cela un certain temps, au début du XVI^e siècle, un homme inquiet se trouvait à la tête de l'Empire aztèque : Moctezuma. Son règne était terni par une prophétie funeste qui

laissait craindre la fin du cinquième cycle du monde, bouleversement qui serait marqué par le retour du dieu Quetzalcoatl. Le pays était sur le qui-vive, et Moctezuma ordonnait de connaître jusqu'aux rêves de ses sujets, craignant d'y découvrir de nouveaux présages. Nous sommes alors en l'an 1519, rapporte l'historien Salvador de Madariaga : « Un jour, un mazehual, homme de petite condition, vint le voir : “Notre seigneur et notre roi, dit-il, pardonne mon audace : je viens de Mictlan Cuautla ; j'ai marché jusqu'au rivage et j'ai vu une sorte de montagne ou de colline en marche au milieu de la mer, sans toucher le rivage, et cela, nous ne l'avions jamais vu, et comme il est de notre rôle de gardien des côtes, depuis nous sommes toujours en état d'alerte.” Moctezuma dit : “Laisse. Va te reposer.” [...] Moctezuma fit enfermer le messager dans la prison de bois. Cependant il envoya des hommes de confiance vérifier si le rapport était fondé. Les hommes de confiance revinrent et dirent qu'il “était vrai qu'il y avait deux tours ou deux petites collines en marche sur la mer”. [...] Moctezuma fut pris de découragement et ne répondit rien. Quetzalcoatl était de retour, il s'appelait maintenant Hernan Cortés^[60]. »

*

Les collines qui marchent sur la mer étaient les bâtiments de la flotte espagnole. Est-ce réellement l'image de collines qui s'est formée dans le cerveau des émissaires aztèques ? Ou bien ont-ils nommé « colline » un phénomène incompréhensible pour eux, sachant en leur for intérieur que ce n'en était pas ? La suite de l'histoire est la suivante : les émissaires virent donc des collines, ou des tours marchant sur la mer, Moctezuma prit Hernan Cortés pour Quetzalcoatl et, en deux années, la troupe de mercenaires emmenée par le conquérant espagnol domina le Mexique. Ce qui mit fin à l'une des plus riches civilisations du continent amérindien. Des navires de bois, les voilures au vent, des étendards flottant en haut des mâts dressés vers le ciel...

des collines qui marchent sur la mer.

Il convient tout de même ici de distinguer un point important, quelle qu'ait été l'image visuelle apparue dans le cerveau de ces malheureux émissaires aztèques. Les envoyés de Moctezuma ne possédaient ni information ni référent sur la nature des vaisseaux espagnols, alors ils virent des collines ou des tours. À cette perception première, erronée faute de sens, est venu se superposer un présupposé culturel extrêmement fort : la prophétie, le retour craint de Quetzalcoatl. Des navires avancent dans la baie : devant l'inconnu, la captation cérébrale de la réalité, la sensation visuelle, est faussée – c'est ce qui nous intéresse ici ; mais ce sont les présupposés culturels et religieux qui ont ensuite construit une explication. Explication fausse elle aussi de toute évidence, mais par la faute du raisonnement !

C'est donc l'interprétation d'une perception visuelle incompréhensible – mais réelle – opérée ultérieurement au palais de l'empereur, à Tenochtitlan, la capitale aztèque, qui tente de donner une explication à un phénomène inconnu. Dans le cas présent, il faut donc différencier perception et interprétation. Et c'est d'autant plus important lorsque ce qui est perçu est parfaitement inconnu, incompréhensible, et surtout n'est pas censé se trouver là, ce qui est le cas des navires espagnols.

Ce qui est également le cas aujourd'hui des phénomènes aérospatiaux non identifiés. Il est essentiel, à mon sens, de bien garder à l'esprit que leur observation dans l'atmosphère terrestre constitue une information factuelle de base. Nous avons vu qu'elle génère des images visuelles cohérentes avec notre conception du monde, qui, en conséquence, peuvent donc être différentes de la forme observée. Ces images, les informations qui apparaissent à notre conscience et qui sont donc susceptibles d'être communiquées, doivent être appréhendées dans leur contexte ontologique – l'ontologie se réfère en philosophie à la nature de l'être, à la réalité de

l'existence. Il ne faut donc pas perdre de vue qu'elles sont la conséquence de l'idée que nous nous faisons de la réalité des choses. Il convient ensuite d'examiner ces images, de les décrypter au moyen de toutes les connaissances et théories – de préférence scientifiques – dont nous disposons. Ce faisant, il importe également de ne pas perdre de vue les limitations intrinsèques de ces outils d'analyse, même s'il s'agit de l'outil scientifique, car il procède lui aussi de nos représentations du moment. La science actuelle remet en question tellement de ses fondements antérieurs qu'il paraît déraisonnable de vouloir lui conférer un caractère universel et définitif. Une méthode simple et à la portée de tous consiste à se méfier des certitudes.

Comme le dit fort à propos l'écrivain chinois Lu Xun : « Ne croyez que ceux qui doutent^[61]. »

Voir ne tombe pas sous le sens

Dans les observations faites par les neurosciences aujourd'hui, nous disposons de connaissances extrêmement précises sur nos modes de perception. Nous avons notamment découvert ce que l'on appelle le phénomène de l'aveuglement fonctionnel qui, lui, ne vous fait rien voir là où il y a pourtant quelque chose. Il est ainsi possible de ne pas voir un objet alors qu'il est présent et visible, mais ce dans des circonstances inattendues.

Une autre observation troublante concerne notre mode de visualisation des souvenirs. Le Dr Joseph Dispenza, biochimiste de formation et spécialiste américain en neurosciences, s'intéresse aux stupéfiantes potentialités du cerveau humain encore à découvrir : « Des expériences scientifiques ont montré que si l'on prend une personne dont on branche le cerveau sur un système de détection et qu'on lui demande de regarder un objet, on observe certaines régions du cerveau s'activer. Puis on demande à la personne de fermer les yeux et d'imaginer le même objet, alors le cerveau reproduit exactement le même schéma que lorsque la personne regardait physiquement l'objet. Le cerveau ne fait pas la différence entre ce qui est observé dans son environnement et ce qui est remémoré, parce que c'est exactement le même réseau de neurones qui est activé^[62]. »

*

Comment s'opère la distinction consciente ? Au moyen d'autres perceptions, qui, associées à l'image visuelle, nous

informent sur le fait que nous sommes en train de regarder quelque chose plutôt que de nous en souvenir. En plus des messages visuels, les signaux olfactifs, sonores ainsi que les sensations tactiles provenant de l'ensemble du corps forment un ensemble très complexe d'informations spatiales que les neurones vont combiner afin de faire surgir une information finale : notre monde.

Mais les neurones ne sont pas que les composants d'un super-ordinateur. Tout ce mécanisme explique comment une information privilégiée s'impose à notre conscience, mais pas pourquoi c'est cette information privilégiée qui prévaut. En d'autres termes, nous commençons à comprendre nos mécanismes de perception de l'environnement, mais nous ignorons la raison pour laquelle cet environnement prend l'apparence que nous lui connaissons. Car, nous allons le découvrir, les informations que nous offre la science actuelle sur la nature de cet environnement nous indiquent que là où nous percevons un monde physique solide... on ne peut pas dire qu'il y ait vraiment quelque chose de solide !

Revenons au jeune chat et à notre cerveau. La visualisation, à l'intérieur de celui-ci, de l'image d'une chose observée est donc tributaire de la re-connaissance que le cerveau fait de cette chose. Nous percevons ce que nous re-connaissons, mais le processus se fait avec une telle instantanéité qu'il échappe totalement à notre vigilance. « Pour voir, l'œil doit passer par des mouvements rapides qui l'aident à dégager les éléments d'information d'une scène donnée. Les processus par lesquels ces éléments sont ensuite intégrés en une image complète, perçue de façon consciente, dépendent beaucoup, on l'a démontré, de la connaissance de l'individu et des hypothèses générales qu'il forme sur la nature de la réalité[63]. » Certaines études vont même jusqu'à indiquer que près de la moitié de l'image du chat apparue dans mon cerveau ne provient pas de mes yeux, mais qu'elle s'élabore à partir d'un mélange d'égale proportion entre le message codé provenant de la rétine et une

combinaison d'autres messages venant de mon cerveau, messages établis à partir de l'idée que je me fais de la réalité^[64]. C'est un peu comme lorsque vous lisez : vous ne regardez pas chaque lettre ni même chaque mot d'une phrase, comme le ferait en tâtonnant un enfant de maternelle, mais vous survolez les phrases en devinant les mots à partir de quelques lettres seulement. Votre lecture est fluide parce que vous avez l'habitude de lire cette langue. Il peut être instructif de faire ce test amusant pour s'en convaincre. Dans la phrase qui suit, en dehors de la première et de la dernière lettre de chaque mot, toutes les autres sont dans le désordre : « Au pnoit du juor, nuos nous smoems rutrvoeés à la sitroe de la vlile aevc qtanutié d'icnnuons qui nuos cinonasisaent. » En grande majorité, vous avez pu lire sans trop de difficulté, et sans buter sur les mots : « Au point du jour, nous nous sommes retrouvés à la sortie de la ville avec quantité d'inconnus qui nous connaissaient. »

Ce qui vous différencie d'un enfant de six ans, c'est que vous avez une expérience de lecture suffisante qui vous permet de déduire le sens d'une phrase, moitié à partir des lettres imprimées, moitié à partir de votre habitude de la langue. Il est fascinant d'imaginer qu'il en est sans doute de même pour la vision. Nous voyons ce que nous aurions l'habitude de voir. Tout cela est assez dérangeant car notre bon sens est provoqué. Si je regarde le chat, il est logique que je le voie, parce qu'il est là ! Eh bien non, ce n'est pas seulement parce que le chat est devant mes yeux que je le vois.

*

Ainsi, lorsqu'un objet se trouve devant les yeux, le stimulus capté par la rétine entre en résonance avec une sorte de mémoire d'expérience équivalente, et ce processus a lieu dans le cerveau – grâce au cerveau serait plus approprié. C'est par son intermédiaire que la connexion s'opère entre le stimulus sensoriel et ces mémoires virtuelles de tout ce qui existe, de

tout ce que nous connaissons, de tout ce que nous savons possible. Des modèles, des archétypes de l'ensemble des objets et des phénomènes que les yeux humains seraient susceptibles de croiser sur leur chemin.

Ce qui nous conduit alors à envisager que si vous et moi avons une image identique du monde, c'est peut-être parce que nous appartenons à une même espèce, à un même groupe culturel, plutôt qu'en raison des propriétés physiques intrinsèques de ce monde. Il semble logique que nous ne voyions pas le monde comme les ornithorynques ou les mouches. En d'autres termes, nous posséderions, en tant que groupe homogène d'êtres humains, une sorte de pré-modèle de notre univers, une représentation préconçue du réel. Toutes les informations provenant de l'extérieur, comme les stimuli visuels, seraient colorées par notre conception commune du monde. Fascinant ! Nous aurions donc appris à voir collectivement.

Ne dit-on pas que les bébés, à la naissance, ne voient rien, qu'ils ne distinguent que des formes et des blocs plus ou moins lumineux ? En dehors du processus physiologique de maturation des cellules composant la rétine, serait-il possible que cela soit aussi dû au fait qu'ils ne savent pas ce qu'ils observent ? Nous ne possédons pas la réponse à cette question, et pas uniquement parce que les bébés se refusent obstinément à nous répondre. En grandissant, ils apprendraient, découvriraient leur humanité, commenceraient ce long processus d'adaptation qui les conduirait après quelques mois à voir progressivement les mêmes choses que nous.

*

Notre vision du monde s'acquiert.

Une question évidente découle de tout cela. Compte tenu de notre implication inconsciente dans l'élaboration des images visuelles de notre environnement, ce que nous observons est-il

ce que nous voyons ? Ce que l'on voit est-il le réel ? Les images que nous avons de la réalité sont-elles seulement dans notre tête, interprétation cérébrale et humaine de quelque chose d'autre ? Et, à l'inverse, sommes-nous devenus incapables de voir certains éléments de notre réalité ? En apprenant à voir, comme les autres membres de notre groupe humain culturellement homogène, sommes-nous devenus aveugles à tout un ensemble de phénomènes ?

Revenons aux bébés. Chaque parent a déjà fait l'expérience suivante : vous êtes en train de le changer, ou alors il est tranquillement éveillé et allongé sur une couverture posée au sol, puis subitement, le nourrisson semble observer quelque chose de bien précis. Or il n'y a rien, juste un mur blanc, une pièce vide, rien qui bouge et pas de bruit particulier qui aurait pu capter son attention. Pourtant, voilà que bébé suit quelque chose des yeux ; il réagit, agite ses petits bras avec ardeur, manifeste de la joie soudaine, le regard attentif. Bébé est-il en train de voir quelque chose qu'avec l'âge il va apprendre à ne plus voir ? Une partie de ce qui compose notre réalité devient-elle invisible au fur et à mesure que nous grandissons et entrons dans un modèle de vision du monde ?

*

Le chercheur Aimé Michel eut cette réflexion dans un numéro de la revue *Planète* : « L'enfance est un songe : ce que l'on peut en dire n'est que souvenir de réveil. Si le mécanisme du réveil efface quelque chose d'essentiel, nous n'en saurons jamais rien^[65]. » Est-il vraiment certain que nous n'en sachions jamais rien ?

Apprendre à voir... un ovni

Nous avons mis le doigt sur quelque chose d'important : des choses évidentes se trouvent peut-être en ce moment même sous nos yeux, sans que nous les remarquions le moins du monde. Comme nous venons de le découvrir, ce que nous appelons réalité est en fait la perception subjective que nous avons des phénomènes. Notre cerveau ne nous autorise qu'un accès extrêmement restreint au monde, à ce qu'il re-connaît. Non seulement voir est une action consciente, mais cette action opère dans un cadre culturel et social étroit.

Or, nous n'avons *jamais appris à voir les ovnis* !

Rien dans notre environnement social et culturel ne nous a enseigné comment intégrer ces phénomènes. Nous n'avons pas appris à voir ces anomalies. Aussi, lorsque des phénomènes inexpliqués se produisent, comment notre cerveau réagit-il aux informations incompréhensibles qu'il reçoit ? L'image que notre cerveau nous propose est-elle représentative de ce qui se trouve devant nos yeux ?

Quelle proportion du phénomène perçoit-on ? Quelle proportion nous échappe ? Comment le découvrir ?

Voilà qui complique encore notre capacité à associer les ovnis à notre représentation de la réalité : ils lui sont extérieurs !

*

La pluie a cessé depuis peu au-dessus de cette ferme isolée en plein cœur de la Bourgogne. Il n'est pas loin de trois heures du matin, nous sommes vers la mi-octobre 1980. Un feu crépite

dans la cheminée devant laquelle sont assis Michel, vingt-six ans, et deux de ses amis. La discussion s'est prolongée tard dans la nuit. Un bruit de fond mécanique provenant de l'extérieur attire leur attention, bientôt suivi par les hurlements d'un chat, celui de la maison, qui a dû sortir un peu plus tôt. Troublés, les trois amis sortent précipitamment voir ce qui se passe. À peine dehors, ils aperçoivent le chat, les poils hérissés et la queue dressée, fixant droit devant lui une lumière rose orangé en forme de demi-lune, située un peu au-dessus de l'horizon. La lumière a les contours très nets d'un disque dont il manquerait la partie supérieure, l'arrondi tourné vers le bas. Michel a le souvenir d'une couleur très proche de celle du soleil lorsqu'il se couche^[66].

« C'est un ovni », propose l'un des garçons. « Non, c'est la lune ! » À peine Michel a-t-il fini sa phrase que la lumière bouge à une vitesse folle vers la gauche et s'arrête net. Devant les trois amis de plus en plus perplexes, elle entame alors une série de déplacements très rapides, saccadés, filant de droite à gauche, puis de gauche à droite, comme en zigzag, tout en s'élevant dans le ciel. Michel est totalement décontenancé.

– Ça bougeait comme le reflet d'une lampe sur un mur, extrêmement vite ! Trop vite pour être... quelque chose ! Pourtant les contours étaient nets, j'avais le sentiment intense d'observer un objet.

La lumière redescend et atterrit derrière la rangée d'arbres située à une centaine de mètres de la ferme. Derrière les troncs, elle continue légèrement à bouger. Les trois amis distinguent l'objet dont la lumière scintille à travers les arbres. Puis la lumière décolle, maintenant parfaitement ronde, un disque très lumineux, et s'approche des trois jeunes gens jusqu'à se placer au-dessus d'eux. Michel est terrorisé. L'expérience est d'une intensité insoutenable. Alors il y a un blanc. Il ne se passe rien, les souvenirs sont confus, comme si Michel ne conservait aucune mémoire de cette période traumatisante. Comme si le temps n'avait pas existé pendant une durée indéfinie.

– Je vois distinctement l’objet approcher après s’être élevé au-dessus de la haie d’arbres. Sa couleur est toujours rose orangé, mais ses bords deviennent flous. L’objet paraît net de loin, mais semble de plus en plus flou à mesure qu’il se trouve plus près... Je n’ai aucune idée de sa taille ni de la distance à laquelle il se trouve.

En tout l’observation dure entre trente et quarante minutes.

– J’avais eu le réflexe de regarder ma montre, je sais qu’il s’est écoulé du temps, mais voilà, le disque avance, puis j’ai simplement conscience de le voir s’éloigner, sans souvenir précis de ce qui s’est passé entre-temps. Je ne l’ai pas vu faire demi-tour avant de partir...

L’objet recule, s’éloigne dans le ciel, devient blanc, ses bords se précisent, sa taille diminue, puis il part dans le ciel à une vitesse fulgurante.

– Je n’ai jamais eu aussi peur de ma vie ! Le plus déstabilisant dans cette expérience a été de douter de mes perceptions. Je ne pouvais pas croire ce que je voyais. J’ai vu quelque chose qui n’était pas possible ! Et nous étions trois, on en a parlé une bonne partie de la nuit. On a vu quelque chose de réel ! C’est ça le plus perturbant... ça me donne encore la chair de poule aujourd’hui rien que d’y penser. Mais il me manque une partie de ce qui s’est passé...

Michel fut profondément marqué par cette expérience. Le fait d’avoir été trois à vivre la même chose lui enleva ses derniers doutes sur la réalité de l’observation. Trois hommes... et un chat, qui d’ailleurs n’eut pas l’air de trop apprécier !

*

Nous avons vu combien la réalité des ovnis est maintenant avérée. Qu’en outre le phénomène montre des caractéristiques intelligentes, et que les performances observées ne peuvent en aucun cas être celles d’engins fabriqués par l’homme. Alors

appelons un chat un chat : ce phénomène est la manifestation d'une intelligence non humaine. Aussi, cette difficulté que l'on retrouve dans bien des cas – comme dans celui de Michel, ou du témoin de Nancy évoqué en début d'ouvrage – à décrire les détails de l'observation est révélatrice du problème majeur que nous pose le phénomène : les témoins observent une émanation d'un autre monde. Et c'est aussi irréel, incompréhensible et indiscernable pour eux que le serait un exemplaire de la Bible pour des souris gambadant sur le cuir de sa couverture. Ces petites créatures voient tout ce que nous voyons. Elles distinguent les pages de la Bible, les lettres imprimées, elles peuvent même, si l'envie leur en prend, grignoter ce passage d'Ézéchiël : « Je regardais : c'était un vent soufflant du nord, un gros nuage, un feu jaillissant, avec une lueur autour[67]... », elles n'en discerneront rien. Car, comme le dit Aimé Michel à qui j'emprunte cet exemple des souris et du livre, ce qui fait qu'un livre est livre est à jamais caché à leur vue. Qu'il s'agisse d'une bible pour une souris, ou d'un ovni pour un homme saisi de stupeur, « nos yeux seuls les voient, et pas notre esprit, qui ne peut pas[68] ». Les témoins ne remarquent dans les observations d'ovnis que ce qu'ils re-connaissent.

*

Se servir de cette fragilité de la perception humaine pour nier la réalité des ovnis est un réflexe que peuvent avoir certains sociologues mal informés sur le sujet. On en revient aux a priori scientifiques examinés plus haut. Ils ne tiennent que tant qu'on ne se penche pas sur les innombrables éléments physiques attestant de l'authenticité du phénomène. Dès que l'on se documente un peu, on observe les pseudo-explications « psychologiques » s'effondrer d'elles-mêmes. Car elles sont inconsistantes et contredisent les faits. Une des caractéristiques de l'« anomalie » que constituent les ovnis est d'être inaccessible au raisonnement, mais en aucun cas

imaginaire.

Les témoins voient donc ce qu'ils re-connaissent. C'est un énoncé maintenant courant en physique, les précédents chapitres nous incitent à penser que c'est aussi le cas lors d'observations de phénomènes inexpliqués : l'observateur est partie prenante de l'observation. Le psychisme des témoins est impliqué dans l'observation. Comme le suggère Jacques Vallée, spécialiste du sujet, « les rencontres d'ovnis fournissent un cadre de référence dans lequel la personnalité du témoin se trouve projetée. Comme un film qui vous terrifie ou vous fait pleurer, rire, ou transpirer d'angoisse, l'expérience fait partie de la réalité du témoin^[69] ».

Nous devons être vigilants. Dissocier les caractéristiques physiques de l'observation de la perception qu'en ont les témoins ; et ce n'est pas une mince affaire ! Identifier des points communs dans les récits de témoins aux origines culturelles et sociales différentes peut nous y aider. Explorer ce que nous découvrons sur la nature de l'univers, et sur celle de la conscience, également.

*

Dans leur ouvrage *Le matin des magiciens*, Louis Pauwels et Jacques Bergier évoquèrent cette histoire racontée par l'anthropologue américain Loren Eiseley : « Rencontrer un autre monde, dit-il, n'est pas uniquement un fait imaginaire. Cela peut arriver aux hommes. Aux animaux aussi. Parfois, les frontières glissent ou s'interpénètrent : il suffit d'être là à ce moment. J'ai vu la chose arriver à un corbeau. Ce corbeau-là est mon voisin. Je ne lui ai jamais fait le moindre mal, mais il prend soin de se tenir à la cime des arbres, de voler haut et d'éviter l'humanité. Son monde commence là où ma faible vue s'arrête. Or, un matin, toute notre campagne était plongée dans un brouillard extraordinairement épais, et je marchais à tâtons vers la gare. Brusquement, à la hauteur de mes yeux,

apparurent deux ailes noires immenses, précédées d'un bec géant, et le tout passa comme l'éclair en poussant un cri de terreur tel que je souhaite ne plus jamais rien entendre de semblable. Ce cri me hanta tout l'après-midi. Il m'arriva de scruter mon miroir, me demandant ce que j'avais de si révoltant... J'ai fini par comprendre. La frontière entre nos deux mondes avait glissé, à cause du brouillard. Ce corbeau, qui croyait voler à son altitude habituelle, avait soudain vu un spectacle bouleversant, contraire pour lui aux lois de la nature. Il avait vu un homme marchant en l'air, au cœur même du monde des corbeaux. Il avait rencontré une manifestation de l'étrangeté la plus absolue qu'un corbeau puisse concevoir : un homme volant... Maintenant, quand il m'aperçoit, d'en haut, il pousse des petits cris, et je reconnais dans ces cris l'incertitude d'un esprit dont l'univers a été ébranlé. Il n'est plus, il ne sera jamais plus comme les autres corbeaux^[70]... »

*

Jamais plus comme les autres corbeaux...

Contacts

D'autres êtres, ailleurs dans l'univers ! Comment avons-nous pu imaginer être la seule forme d'intelligence dans l'univers ? Remarquez, nous pensons encore être... la seule à vivre sur la Terre.

*

Lorsqu'on évoque une possible vie extraterrestre, nous associons nos attentes, notre vision infantile du « contact » à l'atterrissage par exemple d'une « soucoupe volante » dans les jardins de l'Élysée, ou en guettant un message venu de l'espace. Pourquoi cela se passerait-il ainsi ? Pourquoi une intelligence non terrestre devrait-elle nécessairement se signaler à notre attention ? Et, le cas échéant, pourquoi procéderait-elle de la façon dont nous penserions qu'elle devrait le faire ? Nous qui ne savons pas même comment établir un contact avec d'autres espèces animales présentes sur terre !

Savez-vous par exemple que les chimpanzés sont génétiquement plus proches de l'homme qu'ils ne le sont des autres grands singes, tels le gorille ou l'orang-outan. Cela nous aide-t-il à établir un contact avec eux ? Que leur dirait-on ? En éprouvons-nous seulement le besoin ? Une forme embryonnaire de contact s'élabore, à titre individuel, entre des groupes de grands singes et les chercheurs qui les suivent sur le terrain. Au-delà du langage, des liens se créent, fragiles, incertains, peinant à atteindre un stade vraiment significatif. Ce sont des ressentis, des regards, des intuitions, quelques gestes...

C'est un peu puéril et presque même arrogant, vous ne trouvez pas, de penser qu'une intelligence non humaine viendrait forcément demander une audience aux « grands savants de la Terre » afin de faire connaître son existence. Cette idée d'un contact « à la Hollywood » n'est-il pas plutôt simplement le reflet de nos espérances du moment ? Il conduit paradoxalement à ce que nous ayons cette tendance naturelle à préférer ignorer les signaux qui nous sont peut-être adressés, d'une autre manière. Penser que si un contact ne s'établit pas comme nous supposons qu'il devrait se faire signifie que nous sommes seuls dans le cosmos n'a rien d'une déduction scientifique. Je dirais plutôt que cette attitude est révélatrice d'un manque de maturité, doublé d'une incroyable vanité.

*

Car n'avons-nous pas sous les yeux un ensemble considérable de témoignages, de récits, d'expériences qui nous incitent à croire qu'une forme de contact est déjà amorcée ? Depuis des dizaines d'années, et peut-être même beaucoup plus longtemps, l'humanité fait l'expérience de ces manifestations de phénomènes aérospatiaux non identifiés. Ça ne se produit pas comme nous le souhaiterions – atterrissage d'un engin spatial en direct à la télévision – mais à travers ces dizaines de milliers de témoins incrédules qui, sur l'ensemble de la planète, ont été confrontés à des ovnis. Tous en ont été affectés d'une manière ou d'une autre, quelles que soient leur culture, leurs croyances, leur religion.

J'ai pu me rendre compte combien ces expériences directes sont significatives pour ceux qui les ont vécues. Ils aimeraient avoir des réponses, ils voudraient pouvoir intégrer ces expériences à leur quotidien et, dans le même temps, ils savent pertinemment qu'ils ont observé quelque chose de réel, quelque chose d'extérieur à notre réalité actuelle, l'émanation d'une intelligence non humaine.

Intelligence...

Deuxième partie :

Intelligences non humaines

Enlevés ?

New York, 87e rue ouest, dans un bel appartement de Manhattan.

Le canapé sur lequel je suis assis ferme un petit coin salon composé d'une table basse et de deux fauteuils d'un style années trente. Michael et Trish y ont pris place.

Michael est écrivain et new-yorkais depuis toujours. Il vient de dépasser la cinquantaine et conserve un port altier, une sorte de force, de vigueur contenue. Trish, ancienne dirigeante d'entreprise, est, elle, originaire de Chicago. Ses gestes sont emplis d'attention, de douceur. Elle partage la vie de Michael depuis bientôt dix ans.

– Bien...

– Voir l'ovni n'a pas constitué la totalité de l'expérience...

– Que s'est-il passé d'autre ? Peut-on revenir sur le déroulement de la soirée ? Comment tout cela a-t-il commencé ?

– Nous nous connaissons depuis très peu de temps..., me répond Michael.

– C'étaient nos premières vacances tous les deux..., enchaîne sa compagne.

Je sens la gêne, celle de Trish surtout, qui réalise plus encore que Michael sans doute la portée de ce qu'ils s'apprêtent à me raconter. Ils se livrent peu, ils ne parlent quasiment jamais de cet épisode. De cette bien étrange histoire qui leur est arrivée au mois de septembre 1997. Ils s'étaient donc rencontrés quelques semaines auparavant, et avaient décidé de

passer un week-end de détente dans une région vallonnée et sauvage du nord-est des États-Unis que connaissait Michael. Ils avaient loué un bungalow sur les rives du lac de Rangeley, dans l'État du Maine, à quelques dizaines de kilomètres du Canada. D'autres bungalows s'éparpillent au milieu des sapins et des bouleaux géants, mais ils étaient tous vides en cette fin septembre, car la saison touchait à sa fin et les nuits commençaient à être fraîches.

Alors qu'ils s'apprêtaient à dîner, Michael avait sorti sa caméra afin d'enregistrer quelques images de leur premier vrai week-end. Il filma l'intérieur de leur bungalow, la table sur laquelle le couvert était dressé, Trish une poêle à la main, puis sans raison apparente, il sortit sur la terrasse quelques instants et revint filmer Trish qui achevait de réchauffer leur repas. Tandis que la nuit descendait sur cette ancienne terre des Indiens Abnaki, une brassée de bruits sauvages, naturels, leur parvinrent aux oreilles, bien différents du tohu-bohu new-yorkais : le clapotis de l'eau, les brames très lointains d'élans mâles depuis les parties inhabitées du lac, la cavalcade d'un putois dans les taillis. Ils ne firent pas long feu ce soir-là et se réfugièrent bien vite sous les couvertures.

– Je me suis réveillé au milieu de la nuit, me dit Michael, il devait être deux heures et demie du matin. Je n'étais pas allongé, mais assis sur le rebord, au pied du lit, juste devant la fenêtre, face à une intense lumière venant de l'extérieur ! C'était la lumière la plus intense que j'aie jamais vue. Je me suis levé et suis allé dans le salon d'où j'avais une bien meilleure vue. Et là, à une cinquantaine de mètres, juste au-dessus du lac, j'ai vu un large objet en forme d'ellipse, très lumineux. Il devait mesurer entre dix et quinze mètres de haut. Vraiment immense, et tellement brillant...

– Et où se trouvait Trish à ce moment-là ?

– Sur le lit, exactement à l'endroit où je m'étais réveillé quelques secondes plus tôt.

– Oui, intervient Trish, moi, depuis la chambre, je n’ai pas bien vu la forme en ellipse, je distinguais seulement le dessus, mais j’ai vu cet immense faisceau de lumière qui en sortait, il devait faire quatre à cinq mètres de haut. Je t’ai demandé ce que c’était, Michael.

Michael s’adresse à nouveau à moi.

– J’ai entendu Trish me crier : « Michael, qu’est-ce que c’est que ça ? » Et pendant les cinq à six minutes qui ont suivi, nous n’avons pas cessé de nous parler, moi depuis le salon et Trish depuis la chambre. Je voyais une sorte de tunnel qui sortait de l’objet. Cet objet était très brillant, mais sa lumière ne se reflétait pas sur l’eau du lac ! Il était entouré d’un halo vaporeux, comme une enveloppe de brume. Puis, au bout d’un moment, nous avons vu ce tunnel... je ne peux pas dire s’il se dissolvait ou s’il se rétractait dans la grande ellipse, mais il réduisait, puis il a disparu. Pendant un instant, il n’y avait plus d’extension, juste cet objet énorme en forme d’ellipse, flottant dans les airs, et puis... il est parti. Il a disparu, disparu en une fraction de seconde, juste devant nos yeux...

– C’est exactement ça, dit Trish, je me souviens que je vois l’objet, et puis instantanément je ne le vois plus. Je ne suis pas certaine de ne pas avoir tourné la tête, ou cligné des yeux, mais il était là et la seconde suivante il n’y avait plus rien ! Je me suis levée et Michael m’a rejointe dans l’encadrement de la porte de la chambre. « Michael, c’était quoi ? » lui ai-je demandé. J’ai été surprise, parce que alors il a pris mes mains dans les siennes...

– J’ai saisi les mains de Trish et je lui ai dit : « Trish, s’il te plaît, il faut que tu te rappelles ce qui s’est passé ! Il faut que tu t’en souviennes ! »

– Ça m’a choquée ! Pourquoi me disait-il une telle chose ? Comment aurais-je pu oublier une expérience pareille ? C’est l’événement le plus incroyable qu’il me soit jamais arrivé ! Et Michael, lui, continuait : « Trish, il faut que tu t’en

souviennes... »

– Ce qui est vraiment incompréhensible, c'est que nous soyons retournés nous coucher tout de suite. Dans une telle situation, on s'attendrait à ce qu'on en parle tout le reste de la nuit, eh bien non, nous nous sommes rendormis. Et le lendemain, ni Trish ni moi n'avions le moindre souvenir de cet événement !

Après s'être levés comme si de rien n'était, Michael et Trish passèrent une partie de la matinée à se promener le long des berges, puis s'aventurèrent dans la petite ville de Rangeley, distante de quelques kilomètres, pour chiner dans les boutiques d'artisanat. De retour à leur bungalow dans l'après-midi, ils s'installèrent sur la terrasse afin de profiter de cette belle journée d'automne, en déjeunant au soleil.

– Je regardais le paysage, se rappelle Trish, c'était vraiment une belle journée, le soleil se reflétait sur la surface du lac, formant des centaines d'éclats étincelants ; c'est alors que je me suis brusquement rappelé la nuit précédente... j'en ai presque hurlé : « Michael, la lumière sur le lac ! »

– Moi je croyais qu'elle me parlait des miroitements du soleil sur l'eau, mais elle m'a coupé avec fermeté : « Non, Michael, la nuit dernière ! La lumière que nous avons vue la nuit dernière ! » Soudain, je fus glacé des pieds à la tête. Instantanément l'image de cet objet en forme d'ellipse m'est revenue à l'esprit... j'ai eu cette image devant les yeux... un immense objet lumineux au-dessus de l'eau...

Michael regarda Trish avec intensité. Tous deux venaient de se rappeler, par accident, un événement qu'il était difficilement concevable d'oublier. Un événement de cette intensité vécu seulement quelques heures plus tôt. Cette inexplicable amnésie temporaire était déjà en elle-même un peu effrayante. Plus étrange encore :

– Nous ne nous sommes pas mis à en parler. Trish et moi sommes restés silencieux... muets. Rétrospectivement, je ne

m'explique pas pourquoi nous ne nous sommes pas immédiatement lancés dans une discussion nourrie à ce sujet, ce que tout le monde aurait fait ! Nous n'en avons plus reparlé !

Assis sur la terrasse de leur bungalow, Michael et Trish se regardèrent... et replongèrent dans le silence. Un silence qui allait durer près de six mois. Période durant laquelle ils n'abordèrent pratiquement jamais le sujet, et sans se concerter le moins du monde sur ce point. Comme si quelque chose les incitait inconsciemment à se taire !

Michael et Trish semblent désolés de ne pouvoir donner de raison à leur comportement. Trish me sourit avec embarras. Puis Michael se lance :

– Voir l'ovni n'a pas constitué la totalité de l'expérience, depuis nous avons découvert ce qui s'était produit avant...

*

Comment décrire leur attitude ? Imaginez quelqu'un, en face de vous, sur le point de vous raconter quelque chose de parfaitement absurde, et qui pourtant reste convaincu que cela s'est vraiment produit. Il ne pourrait être plus embarrassé que le sont Michael et Trish à cet instant. Je suis frappé par cela : le regard très lucide qu'ils portent tous deux sur leur expérience sans aucune envie de me convaincre ; j'ai même dû user de patience pour qu'ils acceptent de se livrer. Michael poursuit :

– Entre le moment où nous sommes allés nous coucher et le moment où nous nous sommes retrouvés assis au pied du lit, nous avons eu une rencontre...

Michael m'explique alors comment les détails de toute leur expérience leur sont revenus progressivement, lors de séances de relaxation qu'ils firent séparément, avec un éminent psychiatre de Harvard. Dans les semaines qui ont suivi l'observation, ils avaient seulement le souvenir d'être allés se coucher puis, immédiatement après, celui d'être réveillés au

pied du lit, avec cet objet énorme flottant dans l'air à l'extérieur. Ni l'un ni l'autre ne se rappelaient s'être endormis, ni s'être réveillés dans le lit. Ils n'ont repris conscience qu'une fois assis au bord du lit, l'un après l'autre. Et surtout, lorsque Michael s'est réveillé le premier, aveuglé par la lumière intense, il eut le sentiment que Trish... n'était pas encore là !

– Apercevoir l'ovni fut la fin d'une expérience plus longue qui commença juste après nous être couchés. Quand Trish et moi nous sommes mis au lit, j'ai remarqué une myriade de petits points de lumière étincelante autour de la fenêtre de la chambre. C'est comme ça que l'expérience a commencé.

Trish prend la parole :

– Je vois ces petits points de lumière, puis j'ai le souvenir d'être soudainement au-dessus du lit. J'étais allongée sur le lit, sur le dos, et je pouvais voir mes pieds dressés vers le haut, la position qu'ont les pieds quand vous êtes allongé sur le dos. Je pouvais les voir alors que j'étais allongée. Et je pouvais sentir que j'étais à une trentaine de centimètres au-dessus du lit. Je trouvais ça vraiment intéressant. Puis mon corps a commencé à bouger, à tourner légèrement pour venir contre le mur. Puis il continuait à bouger, alors je suis passée... à travers le mur...

– Vous voulez dire que vous avez traversé le mur ?

– Oui... je pense que c'est parfaitement fou mais c'est ce qui se passait.

– ...

– Mon corps était transporté à l'extérieur... d'une façon ou d'une autre, j'ai été transportée dans ce tunnel de lumière...

Trish et Michael sont bel et bien en train de me dire que loin de s'être endormis, ils ont été enlevés de la chambre du bungalow et transportés à l'extérieur dans un tunnel de lumière, tunnel qu'ils associent à l'objet en forme d'ellipse qu'ils n'apercevront qu'au retour !

– Et vous aussi, Michael ?

– Oui, je me rappelle très distinctement le tunnel de lumière. C'était une structure de forme octogonale. Mais, alors que j'étais transporté à l'intérieur, j'éprouvais la sensation forte d'être en présence de quelque chose de vivant. Je ne me trouvais pas dans un tunnel vivant, mais je sentais la vie... le tunnel se terminait par une séquence de lumières de couleur sous laquelle je suis passé. Il y avait des sections de couleur, rouge, bleu, jaune... et j'avancais au travers...

– Vous pouvez me décrire où vous étiez ?

– Je ne pouvais pas vraiment voir où j'étais, ou si qui que ce soit était avec moi, mais j'ai été comme incliné vers l'arrière. Je ne sais pas trop comment expliquer ça, mais de debout, j'ai été incliné. Alors je pense avoir vu des êtres, mais je n'avais pas une image nette. C'était comme si vous aviez un appareil photo et que vous essayiez de faire la mise au point. Je n'arrivais pas à les voir nets. C'était comme la forme de cinq épaules et têtes me regardant. Puis j'ai été transporté dans un autre endroit où il y avait une sorte de lumière puissante sur moi. Des silhouettes de gens, d'êtres, puis j'ai été encore transporté, je n'avais pas une image claire de ce qui se passait. Puis subitement, je suis reparti en arrière, dans le tunnel que j'avais emprunté pour venir. J'ai pu reconnaître les séquences de couleur, alors j'ai su que je revenais. Soudain, il n'y a plus eu que cette lumière aveuglante et... j'étais assis au bord du lit !

– Vous avez vu des êtres ?

– Il me semble que oui, comme lorsque vous êtes allongé et que des silhouettes sont penchées sur vous... cinq silhouettes...

Trish me regarde soudain avec gravité.

– Pour moi également, durant toute l'expérience il y avait un être à mes côtés. J'étais transportée dans ce tunnel. Quelque chose m'attirait et cet être était avec moi. Je me sentais bien, en sécurité. C'était stupéfiant ! Je n'arrive même pas à l'expliquer correctement maintenant... cet être était fait de lumière... Je pouvais voir les yeux qui étaient plus brillants. Il n'y avait pas

vraiment de corps défini, c'était juste de la lumière. Puis, je me rappelle être assise au bord du lit regardant à travers la fenêtre ce tunnel de lumière en travers du lac...

– Trish, qu'est-ce qui vous fait croire que vous n'avez pas rêvé ?

– Cette expérience m'a stupéfiée, comme vous pouvez vous imaginer. Mais je sais qu'elle s'est produite. Je sais très bien que tout cela ne cadre pas avec notre vision de la réalité. Toutefois, ce fut tellement clair... je n'étais pas en train de dormir ou de rêver. Et j'étais parfaitement éveillée et consciente lorsque nous avons observé cet objet énorme au-dessus du lac...

Michael intervient :

– Vous savez, rien n'est comparable à ces expériences. Rien. Je crois mes propres sensations, ma raison, et j'ai la certitude que ce que j'ai vécu était tout ce qu'il y a de plus réel...

Un éminent psychiatre de Harvard

À travers le monde entier, des hommes, des femmes mais aussi des enfants prétendent être en contact avec des entités non humaines. Ces gens, à l'instar de Michael et de Trish, pensent avoir été « enlevés » par ces entités et, pour certains d'entre eux, l'expérience peut être absolument traumatisante.

Ces « enlevés » n'ont aucune envie de convaincre leur entourage de la véracité du phénomène. Au contraire, ils ont conscience de l'absurdité de ce qu'ils rapportent, de ce qu'ils pensent vivre. Ils appellent à l'aide. Il s'agit d'hommes et de femmes comme vous et moi, des gens de tous les jours, normaux, sincères, désespérés, et qui racontent tous la même expérience inimaginable, jusque dans les moindres détails.

Quelle prise avons-nous sur ces témoignages ? Lorsque j'en entendis parler pour la première fois, en marge de mes recherches sur les ovnis, je ne sus d'abord trop que penser. Pour être vraiment honnête, ma première réaction fut de les considérer comme des histoires à dormir debout : ces gens soit recherchaient un peu de publicité en inventant de telles histoires, soit ils étaient sujets à des illusions, soit encore ils souffraient d'un désordre mental quelconque. Oui, c'est ce que je pensais, jusqu'à ce que je tombe fortuitement sur le nom de John Mack.

*

Qu'un professeur de psychiatrie de la stature de John Mack se penche sur un phénomène de société mystérieux et assez

répandu n'a rien de surprenant en soi. Pour un éminent spécialiste de la santé mentale qui compte alors – nous étions en 1990 lorsqu'il commença à s'intéresser aux « enlevés » – pas loin de trente années d'expérience dans le domaine, les récits de rencontres supposées avec des entités non humaines, dans lesquelles des témoins voient des êtres d'origine extraterrestre, constituent un passionnant espace de recherche sur les mécanismes mentaux. Rapidement les patients se succèdent et l'affaire se complique. Ces gens ne ressemblent en rien aux malades de toutes sortes que John Mack soigne depuis des décennies. Il rencontre des dizaines d'entre eux, affine son diagnostic jusqu'à être obligé de se rendre à l'évidence : il ne s'agit pas... d'un problème mental !

– Lorsque vous parlez à un psychotique qui vous raconte quelque chose qui ressemble à une psychose, vous sentez que ce n'est jamais arrivé... Je peux le dire, je sais que c'est quelque chose que la personne veut me faire croire, qu'elle déforme la réalité. Il n'y a rien de comparable ici, ces gens sont des personnes saines me parlant d'événements dont ils se rendent bien compte qu'ils paraissent fous. Ils ont conscience de cela. Ils se posent plein de questions, ils doutent d'eux-mêmes. Mais ils décrivent une expérience réelle et intense, une lumière, quelque chose que l'on fait à leur corps. Ils en parlent de la même façon qu'une personne raconte une expérience qui lui est réellement arrivée^[71].

*

John Mack est né à New York le 4 octobre 1929. En 1955, il obtient son doctorat en médecine à l'université de Harvard. À la fin des années soixante, il fonde l'unité psychiatrique de l'hôpital de Cambridge et lui confère rapidement une réputation mondiale. En 1972, il devient professeur titulaire en psychiatrie à l'université de Harvard, et en dirigera le département durant de nombreuses années. Au fil de sa carrière, John Mack s'est

intéressé à la manière dont nos perceptions affectent les relations que nous avons les uns avec les autres. Diplômé de l'institut de psychanalyse de Boston, et certifié en psychanalyse pour enfant comme pour adulte, il travaille en outre à l'exploration des rêves et des cauchemars. Il se penche également sur le sujet délicat du suicide des adolescents et consacrera de très nombreuses publications à l'ensemble de ses travaux. En 1977, c'est la consécration : il obtient le prestigieux prix Pulitzer pour une magistrale biographie de Lawrence d'Arabie. À travers le récit de la vie de T.E. Lawrence, il poursuit son observation de la frontière entre le monde intérieur d'un homme et le « monde réel » dans lequel les décisions qu'il prend s'inscrivent : la psychologie de l'acte. Quoi de plus approprié que le personnage de Lawrence, un homme complexe et énigmatique dont les actions eurent des implications historiques significatives^[72] ?

*

En avril 1994, lorsque John Mack publie son étude clinique de près de six cents pages sur les « enlevés », c'est un véritable séisme qui secoue les États-Unis. Après avoir travaillé durant deux ans sur une centaine de cas, dont treize sont exposés en détail dans le livre^[73], John Mack écrit en substance que ce que les personnes « enlevées » décrivent ne peut pas être expliqué comme étant lié à une pathologie mentale connue. En clair, ils ne sont pas fous. Ainsi peut-on lire en introduction de son livre : « Les expériences rapportées possédaient toutes les caractéristiques d'événements réels : narrations extrêmement détaillées qui, au premier abord, ne semblaient pas renfermer de structure symbolique évidente ; intenses traumatismes émotionnels et physiques, avec parfois des petites lésions apparentes sur le corps des victimes ; logique et cohérence des récits jusque dans les moindres détails. [...] Les énergies et les émotions qui traversent et bouleversent ces personnes au

moment où elles font le récit de leur drame ont une intensité comparable à nulle autre que j'ai pu rencontrer à ce jour dans mon travail de thérapeute^[74]. » Le ton est mesuré, prudent, scientifique, mais ce qu'il expose est vertigineux. Dans un article qui occupe trois pages entières, le New York Times Magazine, supplément hebdomadaire du plus célèbre quotidien des États-Unis, force un peu le trait : « Des humains rapportent être enlevés par des extraterrestres. Un psychiatre de Harvard affirme que c'est vrai^[75] ! » Une pareille couverture consacrée à un tel sujet dans le New York Times a de quoi surprendre. Le journal ne fait que suivre l'engouement de la plupart des grands networks américains qui se passionnent immédiatement pour cet éminent psychiatre de Harvard, offrant soudain une légitimité scientifique à un sujet d'ordinaire traité à la légère. Pour la première fois, la validation d'un chercheur compétent permet de poser un regard critique et dépassionné sur un phénomène stupéfiant. « Le fait qu'un phénomène défie toutes les explications conventionnelles, et même heurte notre notion de la réalité, ne nous autorise pas à ignorer son existence, pas plus qu'il ne devrait nous empêcher d'étudier ses caractéristiques ainsi que leurs significations. La moindre des choses serait d'ailleurs que les professions médicales exerçant dans le domaine de la santé mentale se familiarisent avec les états qui causent de telles angoisses chez leurs patients, ou clients potentiels^[76]. »

Rencontre avec John Mack

Je restai interdit par la lecture du premier livre de John Mack, profondément désarçonné par la rigueur et la portée de son analyse. Sa légitimité ainsi que sa grande expérience médicale donnaient enfin la possibilité d'accéder à un tel sujet avec tout le sérieux qu'il requiert. C'est ainsi que j'allais découvrir l'ampleur d'un phénomène qui était loin de se cantonner aux États-Unis. Je fus ébahi par ailleurs de découvrir le nombre de personnes concernées, sans même parler de la notoriété de certains. Ainsi, par exemple, le prix Nobel de chimie Kary Mullis révéla avoir fait lui-même une expérience de cette nature. Il écrira à son sujet : « Dire que c'était extraterrestre, c'est s'avancer beaucoup, dire que c'était étrange, c'est vraiment sous-estimer l'expérience. Ce fut extraordinairement étrange^[77]. »

*

Je n'eus bientôt plus qu'une idée en tête : rencontrer John Mack. La possibilité ne tarda pas à se présenter. Et je mis pour la première fois les pieds à Boston en septembre 2003, un dimanche soir. Ce fut le début d'une année de rencontres et de correspondance entre nous, qui allait s'achever par la mort accidentelle de John Mack, à Londres, dans la nuit du 27 au 28 septembre de l'année suivante.

*

Il habite une magnifique demeure en bois de trois étages,

typique de ce quartier boisé de Cambridge, à l'angle de Brattle Street et de Mercer, à proximité de l'université de Harvard. Je suis instantanément frappé par la personne de John Mack. Je découvre un homme assez grand, dont on a peine à imaginer qu'il va fêter son soixante-quatorzième anniversaire trois semaines plus tard. Grandes épaules, charpente athlétique, il émane de lui une grande assurance, une vigueur communicative. Il fait incontestablement dix ans de moins. Un front dégagé, le visage ouvert et avenant, sa peau mate semble absorber chaque particule de lumière. Cheveux bruns discrètement grisonnants sur les tempes, regard bleu clair, John Mack possède un certain charme, une élégance naturelle. Dans ces premiers instants, j'ai le sentiment qu'il est distant et d'un abord difficile, mais il va se révéler progressivement d'une grande curiosité et d'une écoute très attentionnée. Son regard est à la fois intimidant et espiègle. Le parcours professionnel qui m'a conduit tant de fois en Afghanistan pique son attention. Nous sommes à quelques jours du deuxième anniversaire du 11 septembre. Il me questionne longuement sur ce pays, et sur les drames successifs qu'il a traversés.

Dans les premiers temps de ce séjour aux États-Unis, j'amorce une relation de confiance avec lui. Il comprend que je veux par-dessus tout conduire cette enquête avec la plus grande rigueur, sans m'arrêter aux a priori. Je veux explorer, me plonger dans son travail. C'est ainsi que je fais la connaissance de quelques-uns de ses patients, ou anciens patients... il n'existe d'ailleurs pas vraiment de terme approprié pour désigner ces gens. La plupart de ceux employés dans la littérature consacrée au sujet sont clairement connotés, ou ne rendent compte arbitrairement que d'un seul des aspects d'un phénomène aux facettes innombrables. C'est la raison pour laquelle, dans un souci d'objectivité et de mesure, John Mack a rapidement utilisé le néologisme anglais *experiencer* pour désigner ces personnes qui affirment « faire l'expérience » de rencontres avec des entités non humaines. Le terme est sobre

et n'impose aucune signification préconçue. Il ne dit rien sur la nature de ce qui se passe, ni sur le degré de réalité de ces expériences dont la nature reste une énigme.

*

– Les gens ont l'habitude de me demander : « Croyez-vous aux ovnis ? » Je pense que c'est là une question très sottée...

Nous sommes installés chez lui, dans la bibliothèque du premier étage. Je veux comprendre comment cet homme en est arrivé à porter un diagnostic si incroyable sur ce phénomène. Je rassemble mes questions, ses livres, que j'ai annotés à chaque page. Il me regarde un moment puis tourne avec nonchalance le visage vers la fenêtre en poursuivant d'une voix grave :

– Croire est une affaire de foi. Cela n'a rien à voir avec le genre de connaissances que l'on obtient par une enquête scientifique. Lorsque nous voulons comprendre quelque chose d'étrange, quelque chose de jusque-là inconnu, il nous faut commencer par élaborer un questionnement nouveau : qu'est-ce que c'est ? Comment ça marche ? Y a-t-il des éléments qui se répètent ? Je fonctionne selon ce principe. On m'a souvent accusé de « croire », d'être quelqu'un qui aurait abandonné toute rationalité pour plonger dans la croyance. Mon travail n'a rien à voir avec une quelconque croyance. Je suis médecin ! En 1990, j'ai commencé à voir des gens qui paraissaient sains d'esprit, mais décrivaient des expériences qui n'entraient dans aucune catégorie psychiatrique. Abus durant l'enfance, psychoses, névroses, maladies neurologiques, fantasmes : aucun diagnostic connu ne permettait de fournir une explication, même approchante, à ce que je voyais...

– Justement, peut-on revenir sur le début de votre travail sur ce phénomène ? Comment en avez-vous entendu parler ?

– Au tout début des années quatre-vingt-dix, je participais à

un stage animé par le psychanalyste d'origine tchèque Stanislav Grof. Vers la fin du séminaire, Stan Grof me donna un article consacré à ce qu'il avait baptisé les « émergences spirituelles ». En psychiatrie, nous sommes très souvent confrontés à des patients qui vivent une grande variété d'expériences extrêmement intenses, qui parfois dépassent le cadre de nos connaissances actuelles. Jusqu'à très récemment nous les considérions toutes sans distinction comme strictement pathologiques. Mais certains professionnels de la santé mentale commencent néanmoins à prendre conscience de leur importance, de leur consistance... nous y reviendrons si vous le souhaitez. Quoi qu'il en soit, ce papier abordait la question des rencontres extraterrestres, présentées dans l'article comme des émergences spirituelles. J'ai lu cet article qui donnait une sorte d'interprétation jungienne des ovnis et je ne cessais de m'interroger : « Ok, mais est-ce que c'est réel ? » Ce que je me demandais en voulant savoir si c'était réel devait être très basique à l'époque : est-ce que les ovnis sont réels ? Est-ce que des gens voient vraiment des extraterrestres ? Vous voyez, ce genre de choses. Et, je suppose que si vous posez une question suffisamment fort, l'univers coopère et vous apporte des informations qui se rapportent à la question. Car, après un mois ou deux, une des personnes du groupe de formation dans lequel j'étais chez Grof, une psychologue, me proposa de rencontrer Budd Hopkins. J'ai demandé : « Qui est-ce ? » Elle m'a répondu : « C'est un artiste de New York qui travaille avec des gens qui ont eu l'expérience d'être enlevés par des extraterrestres à bord d'un vaisseau. »

– Quelle fut votre réaction à ce moment-là ?

– J'ai pensé que c'était complètement fou ! Même si j'avais déjà été familiarisé par le travail de Grof aux états modifiés de conscience, même si j'étais ouvert à la possibilité qu'il se produise dans l'univers des phénomènes allant à l'encontre de ma vision du monde, ce qui dépassait déjà le cadre de mon éducation freudienne, ça, c'était vraiment trop pour moi !

Toutefois, elle me dit : « Non, c'est très réel, tu devrais le rencontrer. » Elle suivait un patient qui lui avait été adressé par Hopkins. Alors, même si je trouvais ça dingue, je n'étais cependant pas opposé à l'idée de me rendre à New York afin de discuter avec Budd Hopkins. Ce que je fis. Et ce fut renversant pour moi ! En rencontrant ces gens, j'ai été frappé par le fait qu'il s'agissait de personnes très ordinaires... qui avaient eu des expériences extraordinaires.

– Qui aviez-vous en face de vous ?

– Des personnes qui ne souffraient de rien ! Qui n'avaient pas de maladies mentales, d'aucune sorte. Ce qu'ils rapportaient était bien trop spécifique et clairement articulé, très méthodique. C'était quelque chose qui opérait sur eux comme un événement réel, qui leur était réellement arrivé. Les émotions étaient très intenses et, de surcroît, chaque personne décrivait plus ou moins la même chose. Ils ne se connaissaient pas les uns les autres et n'avaient rien à retirer de cela. Vraiment, ils n'avaient rien à gagner, ils n'osaient même pas en parler à leurs proches ! Ils ne s'en vantaient pas. Ils désiraient plutôt que je leur dise sincèrement qu'ils souffraient de tel ou tel désordre mental. Le fait que je ne puisse pas faire disparaître leurs expériences avec un traitement approprié, qu'il ne soit pas possible de diagnostiquer une origine pathologique, était très perturbant pour eux.

– Peut-on justement entrer dans le détail de votre diagnostic ? En quoi ces gens ne souffrent-ils pas d'une pathologie mentale ?

– Les désordres mentaux présentent tous des aspects bien spécifiques. Les schizophrènes, par exemple, n'ont pas seulement une seule idée qui est étrange, c'est l'ensemble de leur comportement par rapport à vous qui est affecté. Ils sont renfermés, ils ne sont pas clairs, croient différentes choses... Dans le cas des schizophrènes paranoïaques, ils vivent en pensant que les gens les persécutent, envahissent leur vie, et la

majeure partie du temps ils sont convaincus que leurs idées sont vraies, et essaient de vous en convaincre. C'est totalement à l'opposé de ce que nous avons dans notre cas : les experiencers sont très différents. Ils sont évidemment au courant que ce qu'ils rapportent va à l'encontre de ce que les gens croient ! Ils n'y croient pas particulièrement eux-mêmes, il ne s'agit pas de croire, ils ont eu une expérience troublante et n'essaient pas de convaincre qui que ce soit. C'est même le fait que ce qui leur arrive soit impossible qui provoque un profond traumatisme. Comme je l'ai écrit dans mon livre, « les patients ne sont pas enclins à croire à la vérité de leurs expériences. Ils préfèrent la plupart du temps penser qu'il s'agit d'une espèce de cauchemar et c'est avec une immense détresse qu'ils finissent par se rendre compte au cours de notre travail en commun qu'ils ne dormaient pas du tout lorsque l'incident s'est produit^[78] ». C'est exactement à l'opposé d'un comportement de schizophrène : un schizophrène se sent persécuté ; eux ne se sentent pas persécutés ! Ils ont vécu une expérience dérangement, traumatisante même, mais ne sont pas dans un processus de persécution. Et puis ce sont des gens en bonne santé, qui ont un boulot, une famille, qui s'expriment correctement...

– Qu'est-ce que cela a à voir ?

– Parmi les critères qui nous aident à déterminer si un individu est psychotique ou schizophrène, nous prenons en compte son comportement général. La façon dont il s'exprime face à d'autres par exemple, et ces gens s'expriment très bien. Ils sont normaux en tout point, socialement intégrés. Vraiment, ce qui leur arrive n'a rien d'une psychose !

– Alors se peut-il qu'il s'agisse d'une forme de rêve, de cauchemar intense ?

– La plupart des gens, lorsqu'ils se réveillent en sortant d'un rêve, savent qu'ils étaient en train de rêver. Ici, les expériences se produisent parfois avant même que la personne n'aille se

coucher, d'autres personnes sont clairement réveillées par les expériences. Quand ils vous en parlent, ils évoquent quelque chose qui les a réveillés, qui les a ramenés à un état conscient. De plus, cela n'arrive pas toujours la nuit. On peut avoir cette confusion la nuit, mais il n'y a plus aucune confusion possible lorsqu'il s'agit d'un enfant qui joue dans une cour, qu'une lumière apparaît et que l'enfant est introuvable pendant plusieurs heures. Beaucoup rapportent une expérience alors qu'ils étaient en voiture. Il ne s'agit donc pas seulement d'un phénomène nocturne qui serait ainsi susceptible de créer une confusion avec les rêves.

– Vous expliquez également dans votre livre la méprise que l'on peut faire avec les hallucinations. Vous écrivez qu'elles sont relatives à des désordres mentaux, comme la schizophrénie...

– Ou à l'usage de drogue. De plus, l'hallucination est d'ordinaire associée à une image, une voix... quelque chose qui n'est pas là. Les hallucinations ne portent pas sur une histoire complexe dont la narration est parfaitement bien articulée, avec un début, un milieu et une fin. Une psychose, oui, mais pas une hallucination, et je vous ai déjà dit pourquoi ce n'était pas une psychose...

– Comment se déroule une « expérience » ?

– La personne est en voiture ou au lit, et puis il y a une lumière, des entités qui entrent dans la chambre, les expérimentateurs se sentent paralysés, on les prend, on les emmène, des choses se passent, il peut y avoir d'autres personnes, ils parlent de communication télépathique avec les entités. Tout un ensemble complexe d'événements se produisent et sont cohérents d'une personne à une autre. Les variations sont très mineures. À l'inverse de cela, les hallucinations sont des choses très privées. Quant aux hallucinations collectives, elles se produisent lorsque les gens font partie d'une même communauté, dans une sphère particulière qui permet une communication entre elles. Or, les enlèvements se produisent

dans le monde entier ! Sur des gens qui n'ont aucun lien, aucun point commun. Non, vraiment, ce n'est pas comme ça que se produisent des hallucinations, collectives ou non !

– Quelle est l'attitude des gens qui viennent vous voir pour vous raconter de telles expériences ? Comment les abordez-vous ?

– Je travaille de la même manière avec tous mes patients. Je leur demande de me raconter pourquoi ils sont là. Je ne pose pas seulement des questions sur les expériences, les symptômes, ou sur les raisons qui leur font penser qu'ils font partie de cette catégorie, mais aussi sur leur vie, leur relation aux autres ; ce que l'on fait d'ordinaire lors de l'évaluation clinique d'un patient. Une fois établi ce préalable, je reviens sur les expériences afin d'approfondir les détails. Beaucoup de souvenirs reviennent de façon consciente mais certains peuvent être juste sous la surface et les patients ne s'en souviennent pas spontanément. C'est le cas de personnes qui ont, par exemple, observé une lumière, un phénomène inexplicable dont ils ne gardent qu'une mémoire partielle : l'événement leur a paru important, ils ont le sentiment que quelque chose d'autre s'est produit, sans en être vraiment sûrs. Alors je propose une séance de relaxation, ce que les gens appellent hypnose légère, ou régression. Je peux demander à ce qu'un proche du patient assiste à cette séance, afin de valider son propre témoignage. Lors de ces séances, la plupart du temps, des souvenirs reviennent avec beaucoup de détails. L'hypnose enrichit ce que j'ai déjà entendu, et permet simplement au patient d'exprimer des émotions enfouies à l'intérieur de son corps, donnant ainsi une image plus nette de ce qui a pu se passer. Généralement cette première séance de régression est un sacré choc pour le patient, parce que les choses qui se présentent sont tellement puissantes, intenses, tellement vraies, qu'il ne peut plus vivre dans le refus de cette réalité... Il en va de même pour les témoins extérieurs, et pas seulement pour moi ; les proches présents dans la pièce pendant une régression sortent de là très

secoués !

– Dans vos travaux, vous insistez beaucoup sur cette émotion, comme lorsque vous écrivez : « Il est difficile d'imaginer que la psyché puisse générer des émotions à un niveau aussi élevé sans avoir confronté l'être d'une manière ou d'une autre à quelque expérience extraordinaire qui aurait servi de matrice à cette émotion^[79]. »

– Oui, car j'ai étudié maintenant des centaines de cas, et comme dans tout travail scientifique, vous avez un modèle qui émerge. Tout le monde n'est pas pareil mais il y a la base d'une histoire commune ici. Après toutes ces séances de travail avec des centaines de témoins, dans ce pays mais aussi dans beaucoup d'autres, tout finit par se tenir comme quelque chose... de réel !

John Mack se lève.

– Il faut que j'y aille maintenant... on poursuivra plus tard.

*

Je descends Sparks Street puis gagne les rives de la Charles River. Dehors, les écureuils font la course dans les arbres. John est parti à un rendez-vous. De mon côté, j'ai besoin de digérer tout ce que je viens d'entendre, de prendre l'air.

Je me souviens de ce qu'a écrit John : « Je n'ai jamais entendu de choses similaires de la part de patients que j'ai connus et soignés pour des traumatismes causés par d'autres humains ou de la part de malades psychotiques souffrant d'hallucinations^[80]. » Est-ce que cela implique nécessairement que ces gens aient été confrontés à ce qu'ils disent ? Des entités non humaines ! Leur émotion est sincère, leur traumatisme bien réel pour beaucoup. Traumatisme confirmé de surcroît par un nombre important d'études médicales, de tests psychiatriques. Et toutes ces marques inexplicables sur les corps...

Je marche, en laissant mes pensées vagabonder.

Dans une enquête normale, je serais maintenant arrivé à un stade où les dernières interrogations seraient en passe d'être comblées... s'il ne s'agissait pas d'un tel sujet. À quoi puis-je répondre aujourd'hui ? J'avance, et les rencontres que je fais sont tellement bouleversantes ! Je vois bien que je ne suis pas en face de farfelus, John Mack n'a rien d'un original. Il a dirigé le département psychiatrique de cette université, en face de moi : Harvard ! Cet homme qui a écrit dans la conclusion de son premier ouvrage sur le sujet : « En somme, la position que j'ai fini par adopter après tant d'heures (des centaines) passées auprès de mes patients victimes d'enlèvement est que nous nous trouvons devant un profond mystère qui ouvre potentiellement sur de vastes implications pour notre monde moderne. Rien ne peut pour le moment m'inciter à conclure que quelque chose d'autre que ce que les victimes m'ont rapporté se soit réellement produit^[81]. »

*

Je suis incapable de mettre des mots sur ce que je ressens. Je dois retrouver cette Karin, dont m'a parlé John Mack avant de prendre congé : « Elle a des souvenirs conscients de ses expériences », m'a-t-il même précisé.

Karin

Karin est une jeune femme athlétique de trente-cinq ans aux cheveux coupés court. Ses premiers souvenirs conscients de rencontres remontent à l'âge de vingt-six ans, alors qu'elle vient de s'installer en Floride avec son ami. À l'époque, elle travaille comme serveuse, ne s'intéresse pas le moins du monde à ce genre de sujet, et vit une existence tranquille. Puis, sans raison apparente, elle se met à se réveiller le matin avec l'impression d'avoir fait des rêves étranges. Quelque chose en eux est différent de ses rêves habituels. Une vraie angoisse s'installe au fur et à mesure que les semaines passent, et que ses sensations gagnent en intensité. Les images de plus en plus précises qui lui reviennent de ses rêves ne font qu'accentuer sa détresse. Il y a ces lumières, des visages horribles... Elle suspecte que son corps est manipulé, mais le matin, lorsqu'elle s'inspecte en détail, elle se demande si elle n'est pas en train de devenir folle. Son compagnon, compréhensif au début, se sent de plus en plus désespéré alors que les mois passent, et que rien ne change. Au contraire, tout empire pour Karin. C'est pourtant une jeune fille qui a les pieds sur terre, mais elle comprend de moins en moins. Cela se produit maintenant plusieurs fois par semaine. Mais le plus insoutenable est sans conteste de ne pas savoir ce qui se passe, d'être seule et déchirée entre cette certitude de plus en plus évidente qu'il lui arrive quelque chose de réel et celle de savoir de tout son être que ce n'est pourtant pas possible !

Je la sens méfiante au début. Comme beaucoup d'autres expérimentateurs, elle n'a plus envie d'aborder ce sujet, de raconter, raconter encore ces... expériences. Mais je ne suis pas là pour écrire un de ces articles à sensation qui n'avancent à rien. Je suis là parce que je veux comprendre. Je suis là pour écouter. Et peu à peu, ce premier soir puis les jours suivants, elle réalise qu'elle peut me faire confiance. Je bous d'en apprendre davantage. Karin est une jeune femme débordante d'énergie. Cela tombe bien car j'ai des milliers de questions à lui poser. À chacun de ses moments libres, je suis là, je l'écoute, je la questionne, je la regarde. J'essaie de sentir ce que représentent pour elle les expériences qu'elle évoque. Qu'a-t-elle vu ?

*

Je veux l'entendre me raconter ce jour, cet instant précis où quelque chose s'est produit qui a conduit à ce qu'il n'y ait plus aucun doute dans son esprit sur la réalité de ce qui lui arrivait. Elle qui croyait devenir folle, déchirée par ses rêves trop intenses pour n'être que des rêves...

Nous sommes dans la maison de John Mack, à nouveau dans la bibliothèque, lorsqu'elle accepte de revenir sur cette partie de sa vie. La clarté d'une lampe de lecture me permet de distinguer son visage. D'un geste lent, elle passe sa main à plat sous son œil rougi, puis sur sa joue, effaçant une larme du bout des doigts. Il n'est pas loin de deux heures du matin. La pièce est exiguë mais chaleureuse. Karin est installée face à moi. L'émotion dans la pièce est à couper au couteau.

– J'avais l'impression de devenir folle, je savais que ce n'était pas le cas ! Quelque chose m'arrivait qui n'était pas censé être possible, et ça me rendait vraiment cinglée. La situation était tellement absurde ! Absurde et si difficile à vivre... Ça durait depuis des mois, des mois atroces, puis il y a eu cette nuit-là...

– Que s'est-il passé ?

– J'étais épuisée. Nous habitions en Floride à cette époque. Je me souviens être allée me coucher tôt ce soir-là, j'étais tellement fatiguée. La tête de notre lit était faite de lattes de bois verticales. Derrière moi, il y avait un morceau de bois puis un espace, un morceau de bois, un espace...

De la main, Karin mime l'alternance entre les lattes de bois et les espaces vides, comparant l'écart avec celui séparant son pouce de son index. Ses gestes sont précis, mais une gêne manifeste se dégage de son corps à mesure que les détails lui reviennent en mémoire. Elle redresse le menton, et pose une nouvelle fois ses yeux sur moi. Je sens bien qu'elle n'éprouve aucun plaisir à revenir sur cet épisode.

– Quelque chose m'a réveillée. Un truc me chatouillait le haut du crâne... J'ai d'abord pensé que c'était une des lattes de bois, que je devais être trop près de la tête de lit, alors je me suis enfoncée. Mais ça a continué : quelque chose me touchait ! Pourtant mon lit était placé de telle manière qu'il n'y avait pas de place derrière ! Rien ne pouvait passer derrière, il n'y a pas assez d'espace pour en faire le tour...

Le visage de Karin se crispe, des larmes reviennent, elle se tord les mains.

– J'ai commencé à avoir très peur... Je voulais sauter du lit, je voulais hurler, réveiller mon ami, mais j'étais incapable de bouger, comme si une chape de plomb m'écrasait... comme... crrrr !

D'un geste sec, Karin abat ses deux mains sur sa poitrine, figurant le poids invisible qui l'écrase.

– Une couverture de ténèbre m'enveloppe et je perds connaissance une fraction de seconde, puis, presque instantanément, je suis à nouveau consciente. Je ne sais pas, peut-être que ça a duré deux minutes. Je ne sais pas. Je sens alors un courant électrique parcourir mon corps, c'est si intense que je ne peux plus faire un geste. Mes bras sont droits le long de mon corps, je ne peux pas même ouvrir la bouche...

Karin hoquette, ses pleurs redoublent, elle se recroqueville.

– Je ne peux plus rien faire, je suis terrifiée...

– Par quelque chose de particulier ?

– Ne pas être capable de bouger ! Je suis terrifiée de ne pas pouvoir faire un geste... je suis paralysée et je ne comprends rien à ce qui est en train de se passer... je suis paralysée ! Je ne comprends rien... et cette électricité dans mon corps...

J'ai l'impression de voir littéralement Karin se vider de toute son énergie à mesure qu'elle me raconte son expérience. L'intensité de l'émotion qu'elle revit me stupéfie. Elle se mouche, ses yeux sont rouges et gonflés. Par moments, sa voix est une plainte ; je sens l'impuissance, la terreur qui est en train de la submerger à nouveau.

– Et puis j'ai senti cette pression sur le bas du lit ! Exactement comme si un animal venait de bondir sur ma couette. Juste un pas, volontaire. Je n'ai aucun animal à la maison ! Et mon ami est allongé immobile à côté de moi... je sais que quelque chose ne va vraiment pas ! Oh, mon Dieu... il est en train de se passer quelque chose de vraiment fou ! Puis il y a une autre pression ! Je sens un second pas... de l'autre côté de mes pieds... mes jambes sont droites, mes bras collés le long du corps, je suis toute droite, paralysée... et encore un nouveau pas, puis un autre... je suis impuissante, je ne peux pas bouger et je sens ce truc marcher sur le lit...

Karin mime l'avancée des pas sur son lit, sur elle !

– Il avance de part et d'autre de mes jambes ! Juste un pas, puis un autre, puis encore un autre, lentement, doucement. À chacun, je sens la pression, la couette qui s'enfonce ; un poids contre mes jambes. Je sais que je suis réveillée, parfaitement réveillée ! Je peux le sentir, je suis dans mon lit, je ne suis pas ailleurs, je suis dans mon corps. Je suis réveillée mais incapable d'ouvrir les yeux. Je n'arrête pas de penser, et j'ai toutes ces sensations... et je suis terrorisée ! Jamais je n'ai eu ça dans les expériences antérieures. Ils étaient toujours à côté

de mon lit, j'étais emportée autre part, et puis... c'était toujours très flou, confus, je n'étais pas dans le même état de conscience ; mais là, mais là c'est clair, totalement clair ! Je sais qu'il est en train de m'arriver quelque chose. Je ne rêve pas. Et je le sens avancer lentement sur le lit, pas après pas. Ça semble léger, et vraiment maigre, comme si ça bougeait... en ligne droite, doucement, posant un pied puis attendant avant de faire le pas suivant. S'assurant à chaque instant que je ne vais pas bouger... attentif à sa sécurité...

– Attentif à sa sécurité ?

– Ça faisait des pauses. À chaque fois, à chaque pas il faisait une pause. Comme s'il attendait de voir que je n'allais pas me mettre à bouger. C'était étrange, je savais ce qu'il faisait. Un pas, puis un autre, prudemment... ce n'était pas comme un chat ou un chien, vous savez, ils sautent, non, là c'était un peu comme lorsque vous avancez vers un animal dont vous ne voulez pas qu'il s'échappe. Vous voyez ? Ça avançait de la même manière... et puis ça s'est arrêté. Mon cœur était au bord d'exploser.

– ...

– Il s'est arrêté... À la pression sur la couette, j'ai réalisé qu'il était à cheval sur moi ! Puis le poids s'est relâché sur ma gauche, il a soulevé sa jambe, doucement, et comme au ralenti, je l'ai senti la poser sur ma poitrine ! Je sentais le poids de ce truc s'enfoncer sur ma poitrine... Et là, et là... c'est l'horreur...

Devant mes yeux, la respiration de Karin s'accélère, elle ramène ses bras contre elle, pleure, ses mots sont hachés.

– Je panique, je panique... je vais mourir ! Je ne comprends rien à ce qui se passe, il n'y a personne pour m'aider, il n'y a jamais personne pour m'aider ! Même si mon ami dort à côté de moi, il ne se réveille jamais ! Il est paralysé ! Et je suis incapable de hurler, je ne peux pas même bouger la mâchoire, pas un son ne sort de ma bouche... et je suis tellement en état de choc avec ce truc sur ma poitrine...

Karin arrête son récit un instant, ses yeux fixent le vide devant elle. Je n'ose l'interrompre. Attentif, à l'écoute, je suis bouleversé par l'émotion qui la saisit, comme si elle replongeait des années en arrière, lorsque tout a basculé dans sa vie, à l'origine du traumatisme. J'ai presque le sentiment que lorsqu'elle reprend, il émane d'elle la même terrible résignation que cette nuit-là.

– C'est alors qu'il pose une main contre ma tête ! Je sens quelque chose enfoncer l'oreiller à droite de ma tête ! Puis il y a une autre pression à gauche. Je vais vomir... je veux perdre connaissance... je veux n'importe quoi plutôt qu'être réveillée, les yeux fermés, paralysée par ces vibrations. Je veux disparaître... C'est atroce, c'est impossible ! Je suis terrorisée, je perds tout contrôle, comment pourrais-je croire à ce qui m'arrive ? Ma respiration est hystérique ; expiration, inspiration, expiration... et alors là, j'ai cette pensée complètement stupide, parce que je sens que ce truc est tout près de moi, je me mets à penser : « Oh, mon Dieu, mais je dois avoir mauvaise haleine ! » Je suis face à ce truc et je pense à mon haleine... c'est tellement stupide ! À la seconde, instantanément, c'est comme si je recevais quelque chose dans ma tête, une pensée qu'il me renvoie et qui dit : « Ça n'a aucune importance. » Il me dit que ce n'est pas grave ! Ça n'a pas d'importance que ma respiration sente mauvais. En un éclair tout change, la terreur disparaît et je suis envahie par un grand calme. Mon corps se détend. Il le sent, alors j'entends cette pensée, à nouveau directement à l'intérieur de ma tête : « Bien ! » et puis : « Maintenant, tu peux ouvrir les yeux. » Alors, doucement, je réalise que j'arrive à ouvrir les paupières... il y a toujours cette électricité qui me parcourt le corps, je suis paralysée, je ne peux pas bouger, mais j'ouvre les yeux et... j'aperçois cette chose à quelques centimètres de mon visage. Je distingue bien sa peau, c'est comme du cuir... je ne sais pas... drôle de texture. Lisse, gris sombre. Et ces yeux, immenses, comme de l'encre, comme si je pouvais enfoncer mes

doigts dedans. Des yeux allongés autour de sa tête, très pointus. Le cou a l'air segmenté... je ne sais pas... il est tout fin, et je peux voir son corps, il est maigre, petit. C'est une petite chose, et ses bras... ses bras, de chaque côté, paraissent segmentés comme le cou. Je regarde ce truc et je ne peux pas croire qu'il soit si près de mon visage. Ses yeux ! Je n'arrive pas à croire ce que je vois ! Cette chose, ces yeux... C'est impossible... je sais que je ne rêve pas !

Karin garde les yeux baissés, en silence. Les traits tirés par la fatigue, c'est épuisée qu'elle poursuit.

– Je sais que ça paraît complètement fou... mais ce qui m'est arrivé était réel. Chacune des cellules de mon corps vibrait, c'était aussi réel que notre discussion maintenant. C'était réel parce que mon corps était physiquement impliqué...

Puis, après quelques secondes :

– Ce qui a été le plus traumatisant, oui, la partie la plus traumatisante de cette expérience a été d'être arrachée à la réalité : la sensation d'être arrachée à soi-même.

« Rencontres extraterrestres » à Harvard

Le campus de l'université de Harvard est baigné de soleil. Entre deux cours, des étudiants déambulent le long d'allées ombragées et bordées de pelouses tandis que d'autres avancent avec détermination vers quelques-uns des nombreux édifices qui parsèment le lieu. L'endroit est spacieux, mais à la différence de la majorité des universités américaines, il reste de taille humaine. L'été s'achève et le feuillage des arbres va commencer à se teinter d'une infinité de nuances de rouge et d'or. Harvard est la plus ancienne université des États-Unis. J'aime l'atmosphère particulière qui règne sur le campus. Mélange de décontraction, d'enthousiasme et d'excellence. Les quelque vingt mille étudiants qui y suivent un enseignement ont à leur disposition des professeurs comptant parmi les plus brillants de leur génération. À titre d'exemple, pas moins de quarante et un prix Nobel font ou ont fait partie du corps enseignant de cette illustre institution.

Encore remué par ma discussion de la veille, je ne prête pas grande attention à l'architecture si particulière des maisons qui composent la partie historique de Cambridge que nous traversons. John Mack marche d'un pas soutenu, échangeant quelques mots avec Karin et moi. Nous arrivons bientôt dans l'enceinte de l'université.

*

Je ne peux m'empêcher d'être surpris par le grand nombre d'étudiants déjà présents alors que nous pénétrons dans le

Boylston Hall, un imposant bâtiment de granit situé au sud du campus, où se tient le symposium intitulé « Esprit, cerveau et comportement^[82] ». En gagnant l'auditorium, on croise l'un des organisateurs, un homme souriant au visage rond et jovial, le professeur de neurobiologie Arthur Kravitz. John Mack s'avance pour le saluer. Pour la quatrième fois, ce professeur de l'école de médecine de Harvard réunit des étudiants autour de deux sujets à cheval sur plusieurs disciplines. Cette initiative offre aux élèves la possibilité de débattre d'une manière vivante et dynamique de thèmes liés à leurs études, avec des spécialistes de premier plan. La matinée a été occupée à discourir du problème de la schizophrénie en compagnie du professeur Donald C. Goff. Le sujet de l'après-midi est un peu plus inhabituel, mais il fait salle comble : les « rencontres extraterrestres ». J'attrape un programme et me glisse tout en haut de l'amphithéâtre en compagnie de Karin. Le phénomène y est prudemment présenté comme un état altéré de perception, même si le rédacteur évoque « quelque chose de pas très bien défini ». C'est ce qui s'appelle une tournure diplomatique. À la demande de John Mack, et à titre exceptionnel, j'ai été autorisé à assister à cette séance de travail quelque peu surréaliste.

*

Ils sont deux à intervenir cet après-midi sur le sujet : John Mack et le professeur de psychologie Richard McNally qui a été amené à utiliser quelques experiencers pour ses propres recherches sur la mémoire. McNally se lance le premier. D'un ton professoral, avec force graphiques et de grands gestes, il entreprend de présenter son explication du phénomène, car il pense en avoir trouvé une.

– Ces gens ne sont quasiment jamais psychotiques, lâche-t-il en parlant des experiencers, et ils ne nous mentent pas !

Ces points-là ont été initialement établis par John Mack, et confirmés depuis par de très nombreux tests et études

cliniques. Mais au fur et à mesure de son exposé, je comprends que Richard McNally ne travaille pas directement sur le phénomène des « rencontres extraterrestres », mais sur le fonctionnement de la mémoire des personnes ayant subi des traumatismes. Certains psychologues du comportement, dont il fait partie, ont développé l'hypothèse que les traumatismes seraient presque toujours accessibles consciemment. Quelques détails peuvent disparaître, mais pas le souvenir d'ensemble. En conséquence, si lors d'une psychothérapie une personne « récupère » des souvenirs oubliés, il existerait, selon eux, une forte présomption qu'il s'agisse de souvenirs d'événements imaginaires. Même si ces réminiscences (repressed memories) provoquent des réactions émotionnelles fortes chez les patients. La personne créerait de faux souvenirs (false memories) selon un processus induit d'une manière ou d'une autre par le psychothérapeute.

Par exemple, selon McNally, les victimes avérées d'abus sexuels ne parlent jamais de l'épisode traumatique « non pas parce qu'elles sont incapables de s'en souvenir, mais parce que c'est un terrible secret^[83] ». Cela le conduit à affirmer que si un souvenir de viol resurgit lors d'une psychothérapie alors que le patient n'en avait aucun souvenir conscient, il vient probablement d'imaginer ce viol. Pour McNally, l'émotion associée au « souvenir », pour sincère qu'elle puisse être, ne prouverait pas la véracité du souvenir.

Je tiens à souligner cependant qu'il est établi qu'un traumatisme, de par sa violence et son caractère inacceptable, peut parfaitement conduire la victime, dans un processus d'effacement et de dissociation, à oublier tout ou partie de l'épisode traumatique. C'est une mesure de protection inconsciente parfaitement documentée, démontrée et quotidiennement rencontrée par les psychiatres et psychologues de par le monde. L'ensemble des professionnels en médecine mentale sont confrontés jour après jour à des patients ayant subi des traumatismes dont ils ne gardent aucun souvenir

accessible consciemment. Je pense par exemple aux enfants victimes de conflits et témoins d'atrocités.

Mais comment passe-t-on des abus sexuels dans l'enfance aux « rencontres extraterrestres » ? De la façon suivante : McNally cherchait à prouver qu'une personne peut être émotionnellement affectée par de faux souvenirs. Dans le cas de personnes ayant vécu, ou pensant avoir vécu, un abus sexuel dans leur enfance, il reste toujours un doute sur le fait que ces sujets aient ou non subi ces actes. Si une personne est traumatisée par un souvenir de viol qu'elle ne se rappelle pas avoir subi, comment savoir si l'agression a vraiment eu lieu ? On ne peut en avoir aucune certitude. En outre, la déontologie interdit d'induire un faux souvenir de ce type, même pour une expérience. Il fallait donc à McNally trouver des sujets dont il serait certain que leurs souvenirs ne pouvaient pas être vrais. C'est là qu'il découvrit les *experiencers*. Voilà des gens, se dit-il, qui auraient recouvré des souvenirs d'événements traumatiques qui, selon toute logique, ne se sont jamais produits. Démontrer que ces personnes sont quand même sujettes à des réactions émotionnelles fortes, confrontées aux réminiscences de leur rencontre avec des entités non humaines, conforterait son hypothèse. L'expérience impliquait que les sujets ne soient pas mis au courant de la finalité des tests. Les six femmes et quatre hommes recrutés pensaient participer à un programme de recherche destiné à comprendre la nature de leurs expériences traumatiques, alors qu'ils allaient en fait servir de cobayes pour des travaux sans rapport direct avec leurs expériences. Le procédé est indélicat, mais il est déontologique, semble-t-il.

*

L'étude de McNally a consisté à établir avec cette dizaine d'*experiencers* le récit type d'un « enlèvement ». Mise par écrit, chaque expérience fut enregistrée sur bande par l'équipe de recherche, et récitée d'une voix neutre. On fit ensuite écouter

ces bandes aux experiencers en mesurant leurs réactions émotionnelles. La même procédure fut réalisée sur huit personnes hantées par des souvenirs traumatiques « normaux », sans aucun lien avec des « enlèvements extraterrestres ». Les résultats furent frappants : les experiencers montraient une très forte réaction physiologique à l'écoute des récits de leur « rencontre extraterrestre ». Leurs réactions étaient aussi importantes sinon plus fortes encore que celles des individus traumatisés par des souvenirs de combats, d'abus sexuels ou d'autres épisodes violents^[84]. McNally répète devant nous les conclusions qu'il a déjà formulées six mois plus tôt :

– Les gens qui croient sincèrement avoir été enlevés par des extraterrestres montrent toute une gamme de réactions émotionnelles et physiologiques, face à ces souvenirs, qui sont, de façon frappante, identiques à celles de personnes ayant été sincèrement traumatisées lors de combats ou d'événements d'une même nature.

Pour une immense majorité de psychologues et de médecins travaillant dans le domaine de la santé mentale, cela indique justement que quelque chose de réel s'est produit... Ce point n'est plus mis en doute par grand monde. Sauf par McNally, ou par son élève Susan Clancy, qui à travers une démonstration assez incomplète affirment donc le contraire.

Comment McNally conclut-il que les récits des experiencers sont imaginaires ? Quelle méthode d'évaluation a-t-il utilisée pour juger de la réalité du traumatisme généré par les expériences que traversent ces gens ? Aucune ! Ce que décrivent les experiencers n'est pas possible ; alors il n'est rien arrivé de réel à ces gens ! Cela a peut-être l'apparence du bon sens, mais ce n'est pas très rigoureux de la part d'un psychologue. La détresse de certains experiencers est bien réelle. Et elle est inexplicable ! « Sur les dix sujets étudiés, on a enregistré sur six d'entre eux des réactions physiologiques tellement élevées, comme les battements du cœur, ou des

tensions musculaires faciales, qu'ils présentaient tous les symptômes d'un syndrome de stress post-traumatique (SSPT) [85]. » Comment expliquer de telles montées émotionnelles chez des patients dont on s'accorde à reconnaître qu'ils sont sincères et sains d'esprit ? Comment les experiencers peuvent-ils être à ce point traumatisés par des souvenirs imaginaires ? N'importe quel psychologue nous dira justement que c'est impossible ! C'est là, pour asseoir son interprétation, que McNally est contraint d'échafauder une explication rationnelle au phénomène des « enlèvements extraterrestres ». L'ennui est qu'il en est incapable, car il doit pour cela ignorer toutes les caractéristiques du phénomène qui contrediraient son hypothèse. Mais peu importe, à défaut d'être recevable parce que démentie par les faits, son « explication » a au moins l'apparence de la rationalité. Encore une surprenante conception de la science.

– Ils rêvent avec les yeux ouverts ! propose-t-il.

McNally garde le silence un court instant. Il aime jouer de ses effets. Les étudiants attendent la suite. Il évoque alors ce que l'on appelle la paralysie du sommeil, moment au cours duquel le corps et le cerveau du dormeur sont temporairement désynchronisés. Ce phénomène intervient lors des périodes REM du sommeil. C'est durant ces périodes qui se produisent à des intervalles d'environ une heure à une heure et demie durant la nuit que l'on effectue les rêves les plus riches, ceux dont on se souvient en général. On désigne aussi cette période par le terme de sommeil paradoxal.

Lorsque nous traversons ces phases dites « de sommeil paradoxal », des mécanismes neurologiques bloquent les transmissions entre le cerveau et l'ensemble du corps, nous sommes littéralement paralysés. Cela nous évite notamment de reproduire physiquement les mouvements que nous faisons dans nos rêves, ce qui dans certains cas pourrait être dangereux. Mais lorsque deux cycles de sommeil se chevauchent, il arrive parfois que durant un bref instant notre

cerveau se réveille alors que le corps éprouve encore une paralysie totale. C'est un peu comme si, alors que notre esprit reprenait conscience, une partie de nous continuait à rêver, et ce en ayant le corps paralysé. Cela peut donner lieu à des formes d'hallucinations assez angoissantes. Ces épisodes ne durent que quelques instants, quelques dizaines de secondes tout au plus, et tout rentre dans l'ordre.

Richard McNally suggère que la paralysie du sommeil, associée à des hallucinations, est à l'origine de ce que traversent les experiencers. Son hypothèse est la suivante : un épisode de paralysie du sommeil provoque une hallucination terrifiante pour le sujet. Ensuite, l'experiencer qui serait, toujours selon McNally, une personne aisément influençable et versée dans la science-fiction ou l'ésotérisme, s'inventerait de manière inconsciente de faux souvenirs de « rencontre extraterrestre » par une sorte d'auto-suggestion, et ce, lors de séances de régression hypnotique. L'hypnose est en effet utilisée dans certaines circonstances avec des experiencers dans le but de recouvrer des souvenirs ou parties de souvenirs liés aux expériences, comme John Mack me l'a expliqué. Pour McNally, tous les détails des procédures d'« enlèvement extraterrestre » viendraient donc des croyances populaires, de la télé, des lectures, en somme de la culture américaine sur le sujet.

Que le phénomène ait commencé avant que l'on en parle dans les séries télé est balayé avec désinvolture par le psychologue. Comme le fait que ces expériences soient rapportées à travers le monde entier, dans des pays aux cultures très éloignées de celle des États-Unis.

Nous aurions donc affaire à de banales mais terrifiantes et réelles hallucinations se produisant dans des phases particulières de sommeil et auxquelles les experiencers, des personnes fragiles, voudraient ensuite donner un sens en imaginant autour tout un contexte irréel. C'est cette thèse incomplète que reprend la psychologue Susan Clancy dans ses

propres travaux.

McNally se tait. J'ai le sentiment de voir un homme content d'avoir réussi à s'en tirer. Il n'y a pas d'autre mot. Je décèle dans les questions de quelques-uns des futurs jeunes neurologues auxquels cet exposé est destiné une certaine frustration. McNally semble ne pas avoir pris la mesure de ce que les experiencers rapportent, et cela se sent. Son raisonnement est incomplet. Même l'indélicatesse du procédé employé pour obtenir le concours d'une dizaine d'experiencers jette un froid. Karin, qui a fait partie des six femmes de ce groupe, se tourne vers moi.

– Aucun de mes souvenirs, me dit-elle, ne m'est revenu lors d'une régression hypnotique. Je me rappelle avec netteté les expériences que j'ai vécues jusqu'à aujourd'hui. Je sais pertinemment que je ne rêvais pas. Je n'ai aucun doute là-dessus.

*

Assis face aux étudiants, John Mack semble chercher quelque chose dans sa serviette. Tous les regards sont braqués sur lui. Il redresse la tête vers son auditoire, son regard parcourt l'assistance. Ses premiers mots sonnent presque comme une confidence. Une voix grave, chaude, sûre d'elle.

– Je suis très agréablement surpris que nous soyons aujourd'hui réunis ici, dans cette enceinte, pour réfléchir ensemble aux implications des « enlèvements extraterrestres ». Je remercie tout particulièrement Arthur de nous permettre d'en débattre.

John Mack adresse un signe de tête au professeur Arthur Kravitz, resté debout en retrait, ainsi qu'au professeur McNally qui a rejoint sa chaise sur l'estrade.

– Maintenant, poursuit John Mack, j'observe que la plupart des hypothèses qui sont proposées ici afin d'expliquer ce que

traversent les expériences font systématiquement abstraction d'un nombre significatif de caractéristiques propres au phénomène. Le professeur McNally évoque un trouble du sommeil. Sa théorie d'un mélange de paralysie du sommeil et d'influence de films de science-fiction me paraît très incomplète. Je ne la trouve pas satisfaisante. Pourquoi ? Je me bornerai à souligner qu'un nombre important de ces expériences se produisent à travers le monde entier, en pleine journée, dans des circonstances où l'expérience n'est manifestement pas dans une phase de sommeil, comme lorsqu'il est au volant de sa voiture par exemple.

La salle éclate de rire. Le professeur McNally se tortille sur sa chaise. John Mack laisse quelques secondes s'écouler et, posant un regard décontracté sur l'amphithéâtre, poursuit :

– En tant que médecin, je suis formé pour faire la distinction entre ce qui est imaginaire, ce qui est du domaine du rêve, de la folie et ce qui est réellement arrivé ! Je suis convaincu aujourd'hui que la source de ces expériences ne se situe pas sur un plan neurophysiologique. Nous avons cherché dans le cerveau, et aucune pathologie n'a pu être identifiée, pas plus que des caractéristiques communes aux enlevés n'ont pu être établies, tant psychologiques que physiques. Alors, s'il n'y a pas de lien avec un dérèglement cérébral, ce phénomène ne nous pose-t-il pas une question fondamentale ?

Les étudiants sont suspendus à ses paroles.

– Comment décidez-vous de ce qui est authentique lorsque vous avez affaire à un témoignage humain ? Quelle est la discipline scientifique qui explorerait les récits d'expériences humaines ? Sur quelle base, selon quelle méthodologie décidons-nous de créditer tel rapport et pas tel autre ? Nous devons développer une méthodologie propre lorsque nous travaillons sur la base de témoignages. Il est anormal qu'une expérience particulière soit considérée comme imaginaire, mensongère ou insensée, non pas en raison de ses

caractéristiques propres, mais parce qu'elle entre en conflit avec ce que notre société, comme nous-mêmes, considérons comme étant possible, ou réel !

John Mack reformule ce que la psychiatrie reconnaît comme une évidence : « Une conduite sociale déviante ou conflictuelle, non accompagnée d'une perturbation du fonctionnement personnel, ne doit pas être considérée comme un trouble mental^[86]. » En d'autres termes, ce n'est pas parce que l'on affirme quelque chose de fou qu'on est nécessairement fou. Ce point est vraiment à la base de l'établissement du diagnostic en médecine mentale. John Mack en tire les conclusions :

– Ce que rapportent les experiencers n'est pas censé être possible. Et alors ! Est-ce cela qui doit arrêter définitivement notre jugement ? Ne devrions-nous pas plutôt reconnaître que la définition de ce qui est possible est une question de vision du monde, avant de remettre en doute sans aucun examen, arbitrairement, les témoignages de tant de personnes ? La culture décide de ce qui est réel. Ce qui est réel dans notre culture est complètement différent de ce qui est vrai dans la réalité des Indiens d'Amérique, dans la réalité des bouddhistes tibétains, dans celle des Kauna d'Hawaii. Nous avons une certaine idée de ce qui est réel, elle est très limitée et devient de plus en plus limitée au fur et à mesure que passent les siècles. Je considère que la vision du monde que nous avons est arbitraire et mon expérience de médecin me pousse à croire mes patients, bien plus que je ne crois cette vision du monde. Ils sont bien plus convaincants ! Si nous voulons qualifier quiconque a un point de vue différent du paradigme dominant de psychotique, et d'une certaine façon c'est là où nous en sommes aujourd'hui, alors très bien, mais ce n'est pas le cas ! Rien ne permet d'établir que ces experiencers sont mentalement dérangés.

La salle est fascinée. Malgré leur jeune âge, combien de ces étudiants, au fait des bouleversements fondamentaux qui se préparent dans les disciplines qu'ils étudient, comme la

biologie, la neurologie, pressentent que ce professeur de psychiatrie est en train de mettre le doigt sur la véritable question ?

– Cliniquement, cette vision du monde ne tient pas. Elle n'est qu'une programmation de mon cerveau, et n'est pas basée sur une connaissance inamovible et établie, sur des soi-disant lois, vous le savez bien, qui ne sont que des émanations de la structure scientifique actuelle ! Enfin... la réalité n'est pas juste ce que nous pensions qu'elle était. Cette vision du monde englobe si peu de chose ! Elle est aujourd'hui tellement incapable d'appréhender la nature de la réalité que nous observons !

Un profond silence règne dans la salle.

*

Le cours prendra fin après un long jeu de questions-réponses entre John Mack et les élèves. Puis, alors que les étudiants descendent vers l'estrade et que quelques-uns partent déjà vers un autre amphi, un groupe se forme autour du psychiatre. Je suis frappé par les questions qui continuent de fuser, les regards qui s'allument. L'enthousiasme. Leur nombre augmente. Dans quelques années, ces jeunes gens occuperont des postes de chercheurs dans les plus grands laboratoires du monde. Aujourd'hui, ils l'entourent, questionnent ce médecin à l'énergie communicative, parce qu'ils aimeraient comprendre ce curieux problème qui leur a été exposé aujourd'hui. C'est agréable de voir de futurs chercheurs reconnaître, avec une belle intelligence, qu'ils ne savent pas tout sur tout...

Une émotion insoutenable

Les émotions qui traversent les experiencers au moment où ils se remémorent des épisodes de leur « rencontre » sont d'une intensité rarement atteinte. John Mack, suivi en cela par de très nombreux autres psychiatres et psychologues, a diagnostiqué chez nombre d'entre eux les symptômes d'un « état de stress post-traumatique » : peurs incontrôlées, crises d'angoisse, troubles émotionnels, flash-back, etc.

Ce syndrome laisse des traces physiologiques manifestes et aisément décelables. Notons qu'il est la conséquence de ce à quoi l'experiencer a été confronté, en aucun cas il ne peut en être la cause ! « Des facteurs prédisposants, comme certains traits de personnalité ou des antécédents de type névrotique, peuvent favoriser la survenue du syndrome ou aggraver son évolution ; ces facteurs ne sont toutefois ni nécessaires ni suffisants pour expliquer la survenue de ce syndrome^[87]. » En clair, seul un événement réel provoque cet état.

Lorsqu'on écoute les témoignages, la chose la plus bouleversante, la plus intensément effrayante qu'ils décrivent, est celle d'être confrontés à une expérience dont ils ne peuvent nier la réalité, et qui est pourtant impossible. C'est là la cause première de l'émergence d'un état de stress post-traumatique. Vivre quelque chose qui n'est pas envisageable. La terreur naît lorsqu'ils disent être forcés d'admettre, à un moment ou à un autre, que cet atroce cauchemar est bien réel, et laisse des traces sur leur corps !

Le psychiatre David Servan-Schreiber explique que « les événements très douloureux laissent une marque profonde

dans notre cerveau. [...] les accidents les plus difficiles de la vie ne s'effacent pas facilement. Il arrive que les patients continuent d'avoir des symptômes des dizaines d'années après le traumatisme initial. Cela est courant chez les anciens combattants, comme chez les survivants des camps de concentration^[88] ». La définition que donne la CIM-10 pour l'état de stress post-traumatique est la suivante : « Ce trouble constitue une réponse différée ou prolongée à une situation ou à un événement stressant (de courte ou de longue durée) exceptionnellement menaçant ou catastrophique et qui provoquerait des symptômes évidents de détresse chez la plupart des individus (p. ex. catastrophe naturelle ou d'origine humaine, guerre, accident grave, mort violente en présence du sujet, torture, terrorisme, viol et autres crimes)^[89]. »

Je suis très impatient de rencontrer d'autres experiencers, entendre leurs histoires, recueillir de nouveaux témoignages, comprendre. Je fais alors sans doute la plus marquante des rencontres de cette enquête. Celle de Sue et son mari David.

Sue est une belle femme qui approche de la soixantaine avec grâce. David est vice-président d'une compagnie de travaux public. Parents de deux grands garçons prénommés Danny et Jake, Sue et David vivent aujourd'hui dans leur propriété du Vermont. Une grande maison qu'ils ont fait construire voici plusieurs années dans ce paysage somptueux et préservé.

Sue vit depuis l'enfance dans la peur de ces expériences. David a été témoin de la détresse de son épouse, comme peut l'être un mari, avec gêne, voire une totale incompréhension au début, jusqu'à ce qu'il soit progressivement amené à reconnaître que Sue n'était pas terrorisée par un phénomène imaginaire...

Après quatre heures de route depuis Boston, j'arrive au cœur des espaces sauvages du nord-ouest de la Nouvelle-Angleterre. Leur maison est en retrait de la route, au bout d'un long chemin de terre. Sue m'accueille à ma descente de voiture.

David est absent pour la journée. Nous entrons par la cuisine. La maison est vaste, sobre et très lumineuse. Je la suis dans le salon et assez rapidement nous en venons au sujet qui m'amène. Sue est une ancienne patiente de John Mack. À sa demande, elle a accepté pour la première fois, après en avoir discuté avec David ainsi qu'avec ses fils, de me parler de leur vie.

– C'était une chaude nuit d'été, chaude et humide. J'avais dix-neuf ans à l'époque.

La première expérience consciente de Sue remonte à l'été 1967. Elle passe ses vacances chez ses parents, à Waitsfield dans le Vermont. À l'époque, Sue est une jeune fille que rien ne distingue des autres adolescentes. En parfaite santé, studieuse, elle a une vie heureuse et compte de nombreux amis. Toutefois, la même angoisse, cette peur inexpliquée, revient tous les soirs...

– Au moment d'aller au lit, chaque soir sans exception, je suivais le même rituel sans lequel je ne pouvais pas dormir. Je vérifiais que mes fenêtres étaient fermées et verrouillées, j'étais incapable de rester dans une chambre pour la nuit sans avoir verrouillé les fenêtres. Je fermais aussi la porte de ma chambre par un verrou, une chaîne et un loquet. En arrivant à Waitsfield, je les avais installés moi-même. Ma chambre donnait sur l'entrée principale de la maison, mais c'était comme ça depuis que j'étais petite, peut-être dix ou douze ans.

– Vous aviez des peurs précises ?

– Non, pas vraiment, je faisais ça sans vraiment y penser, il n'y avait pas de raison particulière, c'était comme un automatisme. Je vérifiais également que la porte d'entrée était fermée, ainsi que toutes les fenêtres de la maison... Mes parents allaient se coucher mais je vérifiais toujours après eux.

– Alors vous fermez tout ce soir-là...

– J'ai tout fermé, et suis allée dans ma chambre. J'ai verrouillé ma porte et je me suis couchée. Mon lit était dans un

angle. Je ne pouvais pas dormir le dos à la porte, il fallait toujours que j'aie le visage tourné vers la porte. Et aussi, je dormais sur le ventre, avec une couverture sur moi, même lorsqu'il faisait chaud comme cet été-là. Il devait être dans les neuf heures lorsque j'ai éteint la lumière.

Malgré la chaleur, Sue rabat la couverture sur elle, et s'endort.

– Un bruit m'a réveillée en sursaut. J'avais bougé en dormant, et ma tête faisait face au mur, plus à la porte. Une sorte de bruissement me réveille brusquement. Je cesse de respirer, mon cœur bat soudain très vite, je ne fais aucun geste. Et j'ai instantanément cette pensée : « Oh, mon Dieu, ils sont ici ! » Pourquoi je pense ça ? Qui ça ils ? Je ne sais pas pourquoi j'ai eu ces pensées. J'ai terriblement peur de bouger. J'écoute ce bruit qui provient de derrière moi, des fenêtres, et je me dis que c'est peut-être une souris, en même temps le bruit est trop important pour être celui d'une souris. Alors j'ouvre les yeux... sans bouger... je suis face au mur, mais je vois que ma chambre est baignée de lumière... une lumière vraiment brillante, blanc bleuté... qui pulse.

Devant moi, Sue a un peu de mal à respirer tout d'un coup.

– Mon cœur cogne si fort... je n'arrive plus à respirer... je suis terrorisée, c'est quoi cette lumière ? Je vois les reflets des pulsations sur le mur... je n'ose pas bouger... vraiment, je panique ! Alors j'essaie de faire quelque chose de normal, de sensé : je me mets à compter combien de secondes il y a entre chaque pulsation... je ne sais pas pourquoi, c'est ce qui m'est venu. Qu'est-ce que ça peut être ? Une voiture de police ? Ça n'éclaire pas autant ! Des phares de voiture ?... Notre allée est une impasse... aucune route ne débouche dessus. Et mes fenêtres donnent sur des champs ! Je suis tellement terrorisée, mon cœur bat si vite... je n'entends plus que ça, mon cœur... ceux qui sont dans la pièce vont l'entendre !... J'ai le sentiment, la sensation... la certitude que quelque chose est dans ma

chambre. Je sais que je ne suis pas seule ! C'est particulièrement bizarre cette sensation. Comme si j'avais une mémoire de ce qui se passe... je lutte pour me souvenir... en même temps qu'une partie de moi lutte pour ne pas se souvenir. Avec cette peur qui m'opprime le corps entier... « Oh, mon Dieu, aidez-moi ! »

Mais Sue n'est manifestement pas la seule à percevoir le bruit.

– Tout d'un coup, j'entends ma mère... la chambre de mes parents se trouve juste au-dessus de la mienne... je l'entends s'asseoir dans son lit et m'appeler : « Sue ! »... c'est un tel soulagement. Merci mon dieu !... Puis brusquement je pense : « Mais tais-toi ! Il ne faut pas qu'ils t'entendent ! Qu'ils sachent que je suis ici ! » Je ne comprends pas pourquoi j'ai cette pensée. Puis j'entends mon père demander ce qui se passe, et ma mère lui répond : « J'ai entendu quelque chose dans la chambre de Sue. Il se passe quelque chose. » Et puis je n'ai plus rien entendu... j'étais absolument terrifiée... Il faut que je regarde ! Que je voie ce qu'il y a dans ma chambre... je commence à tourner la tête, mon cœur bat, je transpire beaucoup... je bouge mon visage très lentement, je ne veux pas faire le moindre bruit... la housse de l'oreiller est collée à ma joue par la transpiration... je tourne mon visage, l'oreiller se détache... et là, une fraction de seconde, il y a des petits êtres... c'est un moment terrifiant... ce visage...

La vision est très furtive. Immédiatement, tout est noir, et Sue ne reprend conscience que plus tard dans la nuit. Elle est sur son lit, allongée sur le dos, sans aucune couverture. Elle ne se réveille pas. Elle a plutôt l'impression d'émerger d'un long tunnel opaque, me dit-elle.

C'est lent, très long avant qu'elle n'ait finalement l'impression d'être réveillée, consciente. Lui reviennent quelques sensations : la lumière, ce bruit, sa mère qui l'appelle.

– Je me sentais vraiment léthargique, confuse, j'avais mal au

ventre... autour du nombril... il était sensible... mais je n'avais pas peur. Je me suis levée et j'ai trouvé... ma porte entrouverte ! Mes jambes étaient vacillantes, j'avais les genoux en coton. Je suis passée dans le hall d'entrée et c'était bizarre parce que la porte de la maison n'était pas totalement fermée non plus, pas enclenchée. Je l'ai fermée, puis verrouillée et je suis montée, j'ai allumé la lumière de la cuisine, j'ai vu alors qu'il était trois heures douze. Qu'est-ce qui s'était passé ? J'étais vraiment très confuse, j'essayais de me souvenir de quelque chose... Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi ?... Je voyais un visage, mais c'est comme si mon esprit l'effaçait immédiatement, n'arrivait pas à être clair... des images me venaient, puis disparaissaient...

Sue est montée pour aller aux toilettes, mais une fois en haut, elle ne sait plus pourquoi elle est là. Elle quitte la cuisine puis se dirige vers le sofa. Elle s'affale dessus, tourne le visage vers la fenêtre. Elle réalise alors qu'elle est frigorifiée malgré la chaleur étouffante de cette nuit d'été. Elle se met à frissonner si fort qu'elle en tremble. Elle frissonne à l'intérieur de son corps. Comme si tout dans son corps était en train de trembler. Sue porte ses mains sur son visage et découvre qu'elle pleure. Elle regagne sa chambre, et s'endort.

Le lendemain, Sue se réveille aux alentours de neuf heures. Son père est déjà parti. Elle bondit vers la cuisine pour raconter à sa mère le rêve si étrange qu'elle a fait. Elle la trouve assise, buvant une tasse de café.

– Maman, tu ne vas pas croire le rêve bizarre que j'ai fait.

– Quoi ?

Sue lui raconte jusqu'au moment où elle l'a entendue se lever. Le visage de sa mère devient blême.

– Sue, ça s'est vraiment passé... je l'ai fait, je veux dire : je me suis assise dans le lit ! Et je t'ai appelée, j'ai entendu quelque chose dans ta chambre... Ton père m'a parlé, m'a demandé ce qui se passait...

La mère de Sue a du mal à cacher sa propre stupeur.

– Mais pourquoi est-ce que vous n’êtes pas descendus ?

– Ton père a dit de ne pas m’en faire... j’ai écouté une minute, puis je me suis rendormie... je ne sais pas... je ne pouvais pas...

Sue sent un frisson lui parcourir la colonne vertébrale. Sa mère est vraiment effrayée en disant cela. Puis elle ajoute :

– Sue, tu sais que ça s’est déjà produit avant ? Quand tu étais toute petite... il est arrivé que je pense qu’il y avait quelque chose dans ta chambre... mais je n’allais pas voir... je ne pouvais pas...

*

Sue me confie que c’est à cet âge, à dix-neuf ans, qu’elle a réalisé que ce genre de choses lui arrivait depuis l’enfance. Qu’elle voyait ces êtres, lorsqu’elle était petite, entrer dans sa chambre, la réveiller... Toutefois, cet épisode de l’été 1967 ne fera qu’accentuer encore plus la confusion, et accroître le sentiment de peur dans lequel elle vit. Parce que le souvenir conscient de cette apparition furtive dans sa chambre, le témoignage de sa mère, ou même celui de ses voisins – nous allons le voir – n’expliquent rien ! Ils ajoutent une effroyable incertitude sur ce qui a réellement pu se passer.

– J’étais très confuse. Je savais que ce dont je faisais l’expérience était réel mais une partie de moi ne voulait pas le croire. Il aurait été plus facile d’accepter le fait que j’avais des cauchemars, que c’était des mauvais rêves... enfin, que ce n’était pas réel ! Je ne voulais pas en entendre parler ! Je ne voulais pas y penser ! Je ne voulais pas que ce truc fasse partie de ma vie. Je n’en parlais à personne, je me sentais vraiment perdue....

Sue va vivre plus de trente ans dans une forme de déni. Dans cette situation si douloureuse qu’a pu observer John Mack chez

tant d'expérimenters. Un paradoxe étouffant où la certitude physique de traverser une expérience réelle se heurte à une autre certitude : celle que c'est impossible ! John Mack utilise le terme de « choc ontologique » pour désigner cet état, qui peut conduire à un réel traumatisme ; nous le voyons chez Sue.

Les expérimenters sont bien souvent les premiers à douter avec une réelle vigueur de la réalité de leurs propres expériences. Ce point doit vraiment être gardé à l'esprit : à l'exact opposé de gens qui essaieraient de convaincre leur entourage qu'ils sont enlevés par des extraterrestres, les expérimenters font tout pour se convaincre eux-mêmes que ce n'est pas le cas !

Dans les semaines qui suivent, fortuitement, Sue et sa mère découvrent que deux de leurs voisins ont observé un phénomène lumineux qui les a chacun fortement impressionnés. La première à en parler à la mère de Sue est une femme qui habite plus bas dans la rue, à deux ou trois cents mètres. Elle se manifeste environ un mois après l'expérience, mais la date de son observation cadre avec celle de Sue. Au beau milieu de la nuit, elle fut réveillée par une lumière qui éclairait sa chambre depuis l'extérieur. Une lumière brillante et pulsante, précise-t-elle. La chambre où elle et son mari dorment donne sur la maison des parents de Sue. La voisine eut tellement peur de se lever qu'elle demanda à son mari d'aller voir. Il s'approcha de la fenêtre et observa alors une lumière bleue sur l'arrière de la maison des parents de Sue. Ils furent extrêmement effrayés. La lumière était cachée partiellement à leur vue car elle se trouvait... du côté de la chambre de Sue.

La deuxième personne qui se confiera quelque temps plus tard est un monsieur assez âgé, approchant des soixante-dix ans. Sue se rappelle ce voisin comme quelqu'un qui avait vraiment les pieds sur terre, qui ne croyait en rien et bien évidemment pas aux ovnis.

– Il nous a raconté s'être réveillé une nuit vers trois heures du matin, pour aller aux toilettes. Le couloir qui y mène se termine par une fenêtre qui donne sur notre maison. En se dirigeant vers les toilettes, il a soudain aperçu à travers la fenêtre cette lumière extrêmement brillante au-dessus de notre maison. Il était tellement estomaqué qu'il est resté planté là, à la regarder, pendant une vingtaine de minutes ! Elle était stationnaire au-dessus de notre maison et oscillait très légèrement. Elle changeait, elle était rouge puis verte... puis rouge. Elle stationnait plusieurs mètres au-dessus du toit de notre maison. Et tandis qu'il la regardait, elle est partie subitement à une vitesse incroyable, en une fraction de seconde.

*

Je ne suis pas fâché que l'arrivée de David, son mari, nous interrompe. L'interview de Sue s'avère épuisante, pour elle comme pour moi. J'ai vraiment besoin de digérer tout ça, de l'intégrer. Je suis néanmoins vraiment curieux de connaître l'avis de David, lui qui n'est pas un expérimenté. A-t-il vu quelque chose ?

David est un homme travailleur, entreprenant et pragmatique. Lorsqu'il a épousé Sue, il y a plus de trente ans, il ne savait rien des expériences de sa femme. Il est passé par toutes les étapes : de l'incrédulité la plus totale aux différents stades du rejet, jusqu'à l'acceptation. Cela a été très long, parfois extrêmement douloureux. Leur couple a su résister, il en est qui n'y parviennent pas. Et ils eurent deux enfants, dont l'un a déjà dépassé la trentaine, et l'autre s'en approche.

David m'évoque ce que tout cela lui inspire :

– Sue a commencé à avoir ces expériences alors qu'elle était enfant... puis, après la naissance des garçons, il y a eu de plus en plus de trucs qui se produisaient... et bon, j'en apprend un peu plus chaque fois, simplement en écoutant Sue, en

regardant ce qui se passe. Voilà à peu près... c'est comme ça, il n'y a pas grand-chose que l'on puisse faire ! Il y a beaucoup de gens cultivés qui croient à la réalité du phénomène ovni, et je ne me considère pas comme quelqu'un de cultivé... mais il faut garder son esprit ouvert à tout.

– Avez-vous été témoin de choses vous-même ?

– Je n'ai pas vraiment vu des choses... mais j'ai été paralysé ! Vous savez, maintenu par terre sans pouvoir bouger. Ça a un lien avec ce qui arrive à Sue, autant que je puisse dire. J'essaye de me lever et je suis paralysé, je ne peux plus bouger...

– Vous vous souvenez de ce qui se passe ?

– Non, je ne me souviens jamais de rien.

– Avant que vous soyez paralysé ?

– Non, il y a juste le bruit... des lumières, puis Sue qui commence à bouger, j'essaye de me lever, vous savez, pour voir ce qui se passe...

– C'est obsédant !

– Ah oui !... C'est comme si un énorme poids me maintenait, me maintenait dans le lit... et... je ne peux pas l'expliquer... Je suis fort et pourtant, je ne peux pas m'en défaire, ensuite je perds connaissance et quand je me réveille, c'est fini...

Les êtres

Sue, mais aussi Karin, ainsi qu'une majorité d'expérimentés que j'interroge, me décrivent tous le même type d'entité humanoïde. Chacun dit avoir été confronté à ces créatures de petite taille, à l'exception toutefois de Michael et de Trish qui évoquent des êtres de lumière. Au-delà des cas que j'ai personnellement côtoyés, il ressort des centaines de témoignages recueillis depuis des décennies que les êtres que rencontrent les enlevés peuvent cependant avoir des apparences multiples. Parfois la même personne rapportera avoir été face à des entités différentes. « Les créatures décrites par mes patients semblent être de plusieurs sortes : elles se présenteraient comme des entités lumineuses de grande ou petite taille, parfois translucides, ou du moins pas tout à fait solides au sens où on l'entend communément. Certains sujets parlent de créatures reptiliennes qui ont l'air de fonctionner mécaniquement. Certains sujets ont remarqué la présence d'aides humains aux côtés des êtres extraterrestres humanoïdes. Mais le type le plus décrit est certainement celui des petits humanoïdes "gris" d'environ un mètre ou un mètre vingt maximum^[90]. » Celui que les expérimentés ont donc le plus souvent mentionné devant moi. À quoi ressemblent ces petits humanoïdes ? Et n'est-ce seulement qu'une question d'apparence ?

C'est loin d'être le cas, selon Karin :

– Les gens imaginent que se trouver à côté d'un de ces êtres serait un peu comme voir un animal dans la forêt, ou un chien, un cerf, ou quelque chose dans le genre, une rencontre

« normale » ! En fait, être en leur présence va provoquer des bourdonnements dans votre tête, vous allez vous sentir flottant, votre corps va vibrer d'une façon intense.

Karin ne dissocie pas la vision des entités de l'ensemble, de la globalité de l'expérience. Pour elle, et c'est un des aspects que l'on retrouve dans tous les témoignages, la description que donnent les enlevés porte sur chaque détail de l'expérience, depuis les sensations physiques jusqu'à la description des êtres et de l'environnement. La richesse, la consistance et les nombreuses similitudes dans les témoignages ne portent donc pas uniquement sur la description physique des entités, mais sur la totalité de l'expérience elle-même. Karin se souvient de très nombreux épisodes tout au long de sa vie :

– Il y avait ce visage en face de moi, il était comme bleuté, une sorte de bleu-gris. Son visage était pointu vers le bas et arrondi sur le dessus, pas de cheveux, et ces yeux d'un noir d'encre... ces yeux noirs incurvés autour de la tête. Je ne sais même pas s'ils sont extraterrestres, je ne sais pas ce qu'ils sont !

Même entité pour Sue :

– Je ne sais pas vraiment de quelle couleur ils sont, à cause de la lumière... le visage est fin, pas vraiment de menton, toute petite bouche, pas de nez à ce que je peux voir, et des grands yeux. Une grosse tête. Mais un petit corps maigre. Et petits ! Parfois j'ai l'impression qu'ils sont un peu luisants... vous voyez : une fourmi... parfois un peu luisants comme ça, mais d'autres fois non... c'est dur à décrire. Il y en a généralement trois, ils se tiennent en ligne. C'est comme s'ils ne marchaient pas sur le sol mais comme s'ils glissaient au-dessus.

Will est un expérimenteur d'un peu plus de trente ans :

– Dans toutes mes expériences, même depuis l'enfance, j'ai vu ces êtres assez maigres avec une grosse tête un peu ovale et ces grands yeux en amande. Celui que je vois le plus souvent est beige, blanc-beige. Un cou très fin, les yeux sont très

incurvés, ils ne semblent pas avoir d'oreilles apparentes. Peut-être devrais-je attirer l'attention sur l'arrière de leur nuque... petite bouche. Et très calmes, très sereins. Leurs bras sont un peu différents des nôtres. Chez nous, les mains commencent à la fin du bras, chez eux, c'est comme si elles commençaient bien plus haut sur l'avant-bras.

Randy approche, lui, de la quarantaine. Il garde le souvenir conscient d'expériences extrêmement traumatisantes depuis l'enfance :

– Ils ne sont pas grands. Depuis mon lit, je les imagine d'à peine plus d'un mètre de haut. Leurs yeux sont bien plus grands que les nôtres. Leur corps est frêle, c'est très dur de les regarder... Ils n'ont pas vraiment de nez... c'est un peu comme s'ils n'avaient pas de cartilage, comme sur un crâne... très grands yeux... très petite bouche. Ils ne sont pas pareils quand ils viennent me prendre, et quand nous sommes dans le vaisseau... enfin où que nous soyons. Ils ont l'air différents. Je ne sais pas si ce sont les mêmes créatures qui viennent me chercher, et celles qui font le travail.

*

Les yeux, visiblement très grands, sont une grande source de trouble. Ainsi, pour Will :

– Il est très difficile de les regarder dans les yeux. C'est presque trop intime... lorsque vous regardez dans les yeux de quelqu'un, vous voyez ce que cette personne sait de vous. Mais lorsque vous regardez dans leurs yeux, c'est tellement une expérience intime... c'est beaucoup plus facile de ne regarder que leurs joues... ou à côté, plutôt que dans leurs yeux !

Randy, après beaucoup d'hésitation :

– Ils ont des yeux... ils ont des yeux qui sont extrêmement vivants...

Le trouble devient gêne jusqu'à se transformer en terreur.

Ainsi, pour Jerry : « Ils ont vraiment des allures bizarres. Leurs yeux... Je les déteste, ça oui. Je les hais... On dirait qu'ils vous transpercent avec leurs yeux... ils vous pénètrent à l'intérieur... et cela me donne une très étrange sensation d'être vidée de mon énergie^[91]. » Comme beaucoup d'enlevés, Jerry dit éviter de les regarder en face : « Parce que c'est difficile à exprimer. C'est comme si je perdais mon moi, et je sens que je perds tout contrôle^[92]. »

Regarder l'être dans le fond des yeux est « effrayant » pour Catherine : « Une partie de moi-même est anéantie. Je deviens calme et sereine^[93]. »

Isabel : « Ils connaissent vos émotions. Ils savent ce que vous pensez. Vous avez ce sentiment qu'ils en savent beaucoup plus sur vous que vous n'en savez vous-même^[94]. »

*

Cette émotion provoquée par la seule vue des yeux des entités est vraiment récurrente. En 1994, John Mack se rend dans le sud de l'Afrique, au Zimbabwe, quelques semaines après le spectaculaire atterrissage de plusieurs objets brillants dans une école de la banlieue d'Harare, la capitale du pays. Il s'agit d'une école mixte de style post-colonial, accueillant des enfants de familles blanches et noires. Une soixantaine d'enfants âgés de dix à quinze ans ont observé les objets se poser à quelque distance de la cour, et deux petits êtres en sortir.

John Mack s'entretient longuement avec quelques-uns d'entre eux, ainsi qu'avec les parents et les enseignants. Avec la petite Elly, onze ans, il revient sur le début de l'observation.

– Quelque chose t'a fait peur, c'est bien ça ?

– Oui.

– Qu'est-ce qui t'a fait peur ?

– Le bruit.

– Quel bruit ?

– Le bruit qu'on a entendu dans l'air.

– Tu as entendu un bruit dans l'air... ?

– Oui.

– Ça ressemblait à quoi ? À un rugissement ? Un bourdonnement ? Un ronflement ? Quel genre de bruit ?

– C'était... comme si quelque chose jouait de la flûte.

Une autre petite fille, Emma, onze ans, décrit à John Mack ce qu'elle a vu dans le ciel.

– J'étais effrayée moi-même.

– Effrayée parce que tu as vu quelque chose toi-même ?

– Oui... j'ai vu un petit objet survoler... il était assez grand en fait et il y en avait des petits tout autour.

*

Les enseignants furent eux-mêmes très marqués en voyant la panique sur le visage des enfants juste après l'observation. Ils eurent l'idée de leur faire dessiner séparément ce qu'ils disaient avoir vu. Les dessins sont troublants de ressemblance, d'un enfant à un autre, mais aussi d'une classe à une autre. Ils sont très fidèles aux descriptions faites. Mais ce qui est réellement frappant, c'est de constater combien les enfants sont tous sincèrement perturbés par cette expérience. Tous les enseignants sont unanimes. « J'étais très sceptique au début, dit une des professeurs à John Mack, je pensais qu'ils avaient effectivement vu quelque chose, mais je n'étais pas préparée à accepter le fait que c'était quelque chose de surnaturel ! Je pense que la cohérence de ce qui s'est passé indique qu'il y a eu autre chose que ce que j'étais prête à accepter au début. »

La petite Kay Leigh, dix ans, qui dit être sortie de l'enceinte de la cour pour observer les êtres de plus près, manifeste des signes de trauma qui n'échappent pas à John Mack alors qu'il

la questionne.

– Tu as vu les yeux ? demande John Mack.

Elle acquiesce silencieusement de la tête.

– Ils ressemblaient à quoi ?

– Ils étaient comme ça, répond Kay Leigh en mimant la forme de deux grosses amandes sur son visage.

– Où était la partie pointue ? La partie pointue était vers le haut ou vers le bas ?

– Là-haut.

– Que ressentais-tu quand tu regardais ses yeux ?

Kay Leigh se tortille sur sa chaise, très mal à l'aise.

– Hum... ça faisait peur.

– Peur pourquoi ? Qu'est-ce qui faisait peur ?

– Les yeux semblaient malfaisants.

– Malfaisants. Qu'est-ce qui était malfaisant en eux ? Dis ce que tu entends par malfaisant.

– Ils semblaient malfaisants parce qu'ils arrêtaient pas de me fixer.

– Te fixer comme pour faire quoi ?

– Comme s'ils voulaient venir nous prendre.

– Comme s'ils voulaient venir te prendre, c'est le sentiment que tu as eu ? Qu'ils voulaient que vous alliez avec lui ?

Sans un mot, la petite acquiesce à nouveau.

– Tu avais le sentiment que tu voulais aller avec eux ?

Kay Leigh fait non de la tête.

– Quelle a été ta réaction quand tu as senti qu'ils voulaient que tu ailles avec eux ?

– J'ai juste avancé et j'ai commencé à pleurer.

On retrouve le même embarras chez Fougai, un jeune garçon de onze ans, qui décrit l'entité qu'il voit sur l'objet argenté posé

au sol :

- Est-ce que tu l’as regardé ? lui demande John Mack.
- Oui.
- Et lui t’a regardé ?
- Oui, il m’a foutu les jetons et j’ai arrêté de le regarder.

*

Avec Lisel, une petite fille de onze ans, c’est une forme de communication qui semble s’établir entre elle et l’entité, une entité qu’elle désignera comme « une personne » ou « l’homme ». John Mack l’interroge comme il l’a fait avec les autres.

- Ça faisait quoi quand il te regardait ?
- J’ai eu peur, répond Lisel d’une petite voix timide.
- Ça faisait peur ? Qu’est-ce qu’il y avait qui faisait peur ?
- J’ai eu peur parce que je n’avais jamais vu une personne comme ça avant.

Et puis, subitement, sans raison particulière, la petite fille annonce :

- J’étais effrayée parce que j’ai pensé que peut-être ça va être la fin du monde, peut être ils nous disent que ça va être la fin du monde.

– Pourquoi penses-tu qu’ils veuillent que nous soyons effrayés ?

- Parce que, peut-être, on ne fait pas assez attention à la planète, à l’air.

– Et... est-ce une idée que tu avais déjà, que l’on ne fait pas assez attention à la planète et à l’air ou cette idée t’est venue quand tu as eu cette expérience ?

- Quand j’ai eu cette expérience.

– Et comment cette idée t’est venue de cette expérience... c’est un peu difficile mais essaye d’être avec moi ici, d’accord ?

Comment cette idée t'est-elle venue quand tu as eu cette expérience ?

– Je me suis juste sentie vraiment horrible à l'intérieur.

– Tu t'es sentie horrible ? À quel moment t'es-tu sentie comme ça ? Quand tu as vu le vaisseau, quand tu es rentrée chez toi le soir ?

– Quand je suis rentrée à la maison.

– Tu as eu ce sentiment horrible quand tu es rentrée chez toi. Parle-moi de ce sentiment horrible, c'était comment ?

– C'était comme si dans le monde, tous les arbres étaient abattus et il n'y aurait plus d'air et que les gens mourraient.

– Ces pensées te sont venues... tu avais ces pensées avant cette expérience ?

– Non.

– Non. Comment ces pensées te sont venues ? Elles te sont venues depuis... le vaisseau, ou...

– De l'homme.

– De l'homme. Et l'homme t'a dit ces choses ? Comment t'a-t-il transmis ça ?

– Il n'a jamais rien dit... c'est juste son visage... ses yeux !

– Quelle est la sensation que tu as eue de ces yeux ?

– Il était intéressé.

Lisel dit avoir reçu des informations de la part de l'entité. Les yeux semblent jouer un rôle dans la transmission de ces messages qui, comme dans la majorité des cas, se rapportent à la situation de l'humanité et à l'état de la planète. Regard intensément dérangeant et communication télépathique se retrouvent dans le monde entier. Karin précise que la sensation est stupéfiante :

– Vous recevez des images dans le cerveau, vous avez cette communication qui s'établit à une vitesse inimaginable. Recevoir des images, des images télépathiques... on ne peut pas

concevoir ça ! Le fait d'avoir des communications qui proviennent à une telle vitesse de ces êtres, c'est comme si vous aviez une connaissance instantanée, claire, dans votre tête, de choses qui vous dépassent, de quelque chose de beaucoup plus évolué...

Will mentionne aussi que ce qu'il ressent est très inhabituel :

– Ils communiquent par télépathie. On a toujours ce sentiment de n'avoir plus de frontière à notre corps, que notre esprit peut être violé, parce qu'ils peuvent tout percevoir de nous... bien plus clairement que ce que nous pouvons percevoir d'eux. Communiquer... c'est comme si le sens de quelque chose vous était transmis directement. Lorsque nous parlons, nous échangeons des mots et, à partir des mots, nous établissons le sens. C'est comme s'ils court-circuitaient ça... c'est très difficile à expliquer, c'est comme s'ils communiquaient la signification directement.

Les mêmes créatures partout dans le monde

Les créatures que décrivent les experiencers aux États-Unis ou en Europe sont-elles propres à la culture occidentale ? Après la publication de son premier livre sur le sujet, John Mack entreprit de nombreux voyages à travers le monde, comme celui qui le conduisit dans cette école du Zimbabwe, afin, justement, de découvrir s'il existait des correspondances entre ce que rapportaient ses patients et les récits de rencontre avec des êtres humanoïdes dans d'autres cultures. Cette recherche allait confirmer de manière extrêmement spectaculaire qu'une réelle expérience avait lieu, encore et encore, pour une grande diversité de gens à travers le monde.

*

John Mack a ainsi découvert que de l'Afrique au Brésil, de l'Australie à la Turquie, les experiencers décrivent les mêmes types d'êtres. En outre, dans certaines cultures traditionnelles, on rapporte leur existence depuis des siècles. Par exemple, chez certains Indiens de la forêt amazonienne, des êtres précisément décrits comme les petites entités à grosse tête dont parlent Karin, Sue ou encore Will, sont appelés Ikuyas. Les circonstances des rencontres entre ces Ikuyas et les hommes au cœur de la forêt sont extrêmement similaires à celles qui sont rapportées par les experiencers de John Mack. Il ne s'agit pas de figures métaphoriques que l'on trouve dans l'univers chamanique, mais d'entités réelles ! « Ces êtres se distinguent,

d'une part par le fait qu'ils ne peuvent être dirigés au moyen des techniques spirituelles traditionnelles des chamans ; mais aussi par l'intensité, parfois écrasante, de l'énergie qu'ils possèdent^[95]. » Ces entités sont en outre souvent associées à des observations d'objets ou de phénomènes lumineux. La terreur, parfois, est la même pour les témoins indiens, africains, que pour les patients de John Mack.

En Afrique du Sud, John Mack découvre que les mêmes petits êtres gris ont été baptisés Mantindane par les Zoulous. Il cite Credo Mutwa, un guérisseur zoulou : « Demandez aux Pygmées, aux Bushmen du Kalahari, aux Ovahimba de Namibie, aux tribus du Zaïre. Tous vous parleront de la présence grandissante parmi nous de ce que vous appelez en Occident les extraterrestres^[96]. » Des différences évidentes subsistent entre les témoignages, mais John Mack remarque qu'elles portent davantage sur l'interprétation qui est faite des expériences dans les différentes cultures, que sur le cœur de l'expérience elle-même. Les caractéristiques principales – le type d'entité, l'émotion intense, les circonstances des rencontres – sont identiques !

Les conclusions auxquelles John Mack aboutit à l'issue de plusieurs années d'investigation clinique à travers le monde sont vertigineuses : « Mon travail avec d'autres peuples indigènes m'a été particulièrement utile pour réaliser que le phénomène des enlèvements extraterrestres n'est pas seulement une histoire américaine, ou occidentale. [...] Ça n'est pas simplement le produit de l'imagination occidentale, ou de notre intérêt pour la technologie spatiale. Les éléments de ce phénomène semblent être universels – c'est-à-dire non dépendants d'une culture particulière^[97]. »

*

Car il est évident que la question se posait, devant la profusion sans cesse croissante, en Occident, des

représentations d'extraterrestres dans le cinéma, mais aussi dans les médias, et jusque dans la publicité. Comme le soulève le professeur David Jacobs en parlant du sujet des « enlèvements » : « [Leur] entrée dans la publicité grand public et dans la culture populaire tend à laisser croire que les médias – et pas la science – constituent [leur] arène naturelle^[98]. » La conséquence de cette popularisation grandissante est que, paradoxalement, les personnes ignorantes du dossier présument, en toute bonne foi, que les médias, en particulier la télé, sont à l'origine du phénomène.

Cette hypothèse, nous l'avons vu, pourrait éventuellement être recevable si le phénomène était cantonné à une zone culturellement homogène. Aux seuls États-Unis par exemple. Ce qui n'est pas le cas.

*

En outre, comme me l'a détaillé Will, « beaucoup de gens pensent que ces êtres sont montrés dans des films et qu'en conséquence, nous les voyons dans nos expériences. J'ai regardé la télévision, je suis un fan de SF, j'ai vu des milliers de sortes d'extraterrestres dans Star Trek par exemple. Mais je ne vois jamais aucun extraterrestre de Star Trek durant mes expériences ! Si je vivais des choses imaginaires, s'il s'agissait d'expériences se produisant lorsque je dors, lorsque vous ne pouvez pas faire de distinction entre ce qui est vrai et ce qui est fictionnel, je devrais avoir de temps en temps des expériences où je me réveille et où il y aurait un Borg de Star Trek dans ma chambre, ou une de ces créatures cybernétiques du film. Je n'en ai jamais eu, je n'ai jamais vu de témoignages indiquant cela, c'est toujours majoritairement cette même sorte d'êtres petits et gris avec de grands yeux qui semblent interagir avec nous. Alors oui, bien sûr, ces êtres sont montrés dans les médias. Ils sont représentés, par exemple, dans les X-files, ou dans d'autres films, mais il faut savoir que dans chacun de ces

cas, leur description provient du récit... des experiencers !

« La toute première fois que l'on a vu ce type d'entité sur un écran de cinéma, c'était en 1977, lorsque Steven Spielberg a réalisé Rencontres du 3e type. C'est la toute première fois qu'ils ont été représentés. Pour écrire ce film, Spielberg s'était inspiré du récit des spécialistes des ovnis, comme Allan Hynek que l'on voit même apparaître brièvement, et des descriptions que faisaient les enlevés de l'époque ! L'apparence des êtres que l'on voit à la fin du film a été établie à partir des témoignages déjà existants !

« Et puis, enfin, cela ne semble-t-il pas vraiment illogique de dire que les gens inventeraient, n'imagineraient qu'une seule et unique sorte d'extraterrestre ? Toujours la même ? Et que l'on n'entende jamais parler d'extraterrestre de Star Trek, de la Guerre des étoiles, de MIB, de la série des Alien ? Il y a tellement de films, tellement de sortes d'extraterrestres ! Ce phénomène ne peut pas être expliqué par une simple influence supposée des médias. Comment expliqueriez-vous la consistance de ce que les gens décrivent ? La mention des mêmes détails comme l'emplacement des oreilles, l'impression donnée par leur peau, la température, la texture de la lumière... certains détails qui continuent d'être rapportés n'ont jamais été publiés ! Ça défie la logique de dire qu'autant de gens puissent tous inventer la même chose ».

La nuit sera calme

Je dois avouer que cela fait un drôle d'effet de dormir dans cette grande maison isolée. Sue et David n'y sont pour rien, mais je ne peux m'empêcher de penser que c'est ici qu'ils ont vécu tant d'expériences. J'éteins la lampe de chevet en ne sachant pas trop ce que je préférerais. Il est arrivé que Sue ait des expériences alors que des invités étaient présents chez elle, m'a-t-elle dit. Quelques minutes passent puis mes yeux s'habituent à l'obscurité. La lueur de la lune projette l'ombre de la fenêtre sur le mur opposé de la chambre. Je me dis que, finalement, j'aimerais bien voir quelque chose. Chez moi, la curiosité l'emporte sur l'appréhension. Mais la nuit est calme.

*

Depuis le début de mes rencontres avec des expérimentateurs, je me suis abstenu de porter le moindre jugement. Si des psychiatres, des psychologues, tant d'éminents chercheurs à travers le monde ne le font pas, cela ne rimerait vraiment à rien que je le fasse moi-même.

Mais quelle étrange situation que celle de ne pouvoir obtenir de réponse. J'écoute des histoires émotionnellement très fortes, des gens me confient des pans de leur vie qui semblent parfaitement fous, ce dont ils sont les premiers à avoir conscience, et lorsque je suis seul, au calme, et que je peux réfléchir à la journée écoulée comme je le fais constamment dans mes enquêtes, je me retrouve dans cet état incertain, flottant au-dessus de mes certitudes. Bien embarrassé. En

réalité, face à Sue, à Karin, à Will ou à Randy, que nous allons retrouver au chapitre suivant, j'ai bien une opinion, mais elle est intuitive, et se heurte à tout ce que j'ai appris depuis l'enfance. Cette réaction est normale si j'en crois Paul Bernstein.

Le Dr Bernstein a collaboré avec John Mack dans son travail de recherche auprès des experiencers. En outre, dans des secteurs de recherche voisins, il a travaillé avec des personnes ayant vécu des expériences de mort imminente. Il a enseigné les sciences sociales à l'université de Boston et à l'université de Californie :

– Pourquoi est-il si important pour certaines personnes d'affirmer que ce phénomène est impossible ? Pourquoi ces gens s'interdisent-ils avec émotion d'envisager que ça puisse être vrai ? Ou au contraire ne pas l'être ? La plupart des gens veulent immédiatement prendre position pour ou contre ! Cela est dû au fait qu'il y a quelque chose en chacun de nous qui nous incite à repousser toute incertitude. À préférer des explications bancales plutôt que le doute. Le problème est en nous ! Et c'est important de regarder en nous. Cela a à voir avec la peur, avec le fait de devoir changer notre vision du monde... c'est un point sur lequel John a beaucoup concentré son attention. Notre vision du monde peut être ébranlée par ce phénomène. Alors nous mettons énormément d'énergie à ne pas admettre sa possible réalité. Laissons les gens qui disent : « Je ne veux pas croire ça ! » se demander à eux-mêmes pourquoi ! Pourquoi ne veulent-ils pas envisager que cela puisse être vrai ? Je n'ai pas à décider si c'est vrai ou non, ce n'est pas ce qu'on me demande, mais pourquoi est-ce que je veux absolument que ce ne soit pas vrai ? Ils devraient se poser cette question et voir ce qu'ils découvrent^[99] ! »

Car enfin, ajoute Paul Bernstein, il nous faut tout de même voir les choses en face :

– Si ce sujet n'était pas consistant, nous ne continuerions

pas à accumuler des éléments tangibles. Plus précisément, si tous les témoignages qui sont rassemblés pouvaient systématiquement être expliqués, le sujet serait expliqué ! Et l'affaire serait close ! Mais c'est loin d'être le cas, on continue à recevoir ces témoignages de personnes ayant traversé des expériences d'un extraordinaire degré de complexité.

*

Je dois repartir pour Cambridge, puis New York. De nouvelles rencontres avec d'autres expérimentateurs m'attendent. Nous convenons avec Sue et David de nous revoir très vite. Alors que nous prenons le temps d'un dernier café, debout dans la cuisine, Sue me glisse :

– Si une seule personne, en lisant mon témoignage, peut se sentir réconfortée en se disant qu'elle n'est pas seule à faire ce genre d'expériences, si ça peut aider ne serait-ce qu'une seule personne... une famille, à ne plus vivre dans la peur, à ne plus vivre en pensant qu'ils sont fous... si je peux aider quiconque... je pense que beaucoup de gens sont concernés. Je pense que beaucoup de monde vit ce genre d'expériences sans comprendre ce qui arrive. Pour ce qui me concerne, j'ai eu sans doute beaucoup d'expériences dont je ne garde aucune mémoire. Ce n'est qu'à partir de l'âge de dix-neuf ans que j'ai commencé à me souvenir de bribes, de petites parties de ce qui se passait. Je sais qu'il y a beaucoup de gens qui vivent cela sans en avoir aucun souvenir... ou qui pensent simplement faire des rêves étranges.

Randy

Randy est un homme de grande taille au physique flatteur. Il habite New York. Chemise bleue ouverte, manches relevées, Randy semble faire montre d'une certaine retenue au premier abord. Je découvre cependant bien vite qu'elle dissimule de profondes blessures. Lui demander d'évoquer ses expériences révèle l'ampleur du traumatisme qu'il peine à surmonter seul.

– Je suis né dans une petite ville du Massachusetts en mars 1967. C'est vers l'âge de quatre ans que j'ai commencé à avoir des moments difficiles la nuit. Je voyais des lumières apparaître à travers les fenêtres. Notre maison était très en retrait de la route, plus haut dans les bois, ce n'étaient pas des phares de voitures ! Les lumières passaient à travers les fenêtres. Rouges, bleues. Elles semblaient vivantes ! Elles ne se comportaient pas du tout comme des lumières normales. C'était différent, et ça me fichait une sacrée frousse. Ça apparaissait très souvent et, à chaque fois, je hurlais pour que mes parents viennent. Leur chambre était au-dessus de la mienne. Les lumières pénétraient dans ma chambre sans projeter aucun rayon sur les murs. Elles étaient contenues, limitées. C'est ce que je voyais. J'avais peur de regarder par la fenêtre. Ça a duré jusqu'à ce que j'aie huit ans environ. Mes parents étaient alarmés par mes appels constants. C'est le premier souvenir conscient que quelque chose que je ne comprenais pas se produisait.

« Vers l'âge de sept ans, j'ai eu des migraines très douloureuses. Les docteurs n'y pouvaient rien, j'en ai eu de très violentes jusqu'à l'âge de dix ans. J'allais à l'école, j'avais plein de copains et, à neuf ans, une petite copine qui s'appelait

Laura. On faisait des balades à vélo dans les bois, ou on jouait aux cow-boys et aux Indiens, à Tarzan, à plein d'autres trucs. Ma mère passait beaucoup de temps avec nous enfants. Mon père était toujours à travailler. Il passait autant de temps qu'il pouvait avec nous. J'aurais aimé qu'il en passe plus.

« C'est au printemps 1977 que j'ai eu ma première rencontre avec... Avoir passé des années dans les bois m'avait fait voir beaucoup de créatures. J'étais assez à l'aise avec tout ce que je pouvais croiser. J'avais juste peur de tomber sur un ours, j'en avais déjà vu un de loin.

« Il devait être neuf heures du soir. J'étais allé au lit. J'étais dans ma chambre en train de me reposer quand tout dans la chambre s'est retrouvé à l'envers ! Une lumière bleu-blanc très brillante a tout pénétré. Je ne pouvais pas bouger. J'étais terrifié. Puis c'est comme si je voyais à travers des yeux qui n'étaient pas les miens. Je pouvais avoir le point de vue de ce qui était en train d'approcher de notre maison ! Ils entrèrent par la porte principale et je les vis endormir le chien dans le couloir devant ma chambre. Ils utilisèrent une sorte de baguette métallique. Puis ils sont venus dans ma chambre et j'ai vu ces quatre êtres d'à peu près ma taille (un mètre vingt), avec de grosses têtes, avancer vers moi. Ils ont utilisé la baguette en métal sur moi et la dernière chose dont je me souviens est qu'ils montèrent les marches jusqu'à la pièce où ma mère, mon père et ma sœur se trouvaient. Je savais ça ! J'avais peur qu'ils me tuent et tuent également ma mère et mon père.

« Il me semble d'après mes expériences avec ces êtres que lorsque je suis en leur présence, je peux voir ce qu'ils voient et savoir ce qu'ils savent de façon brute, comme eux peuvent voir ce que je vois, ce que je pense et ce que je ressens. C'est comme un canal qui s'ouvre dans les deux sens.

« Ensuite, ils m'ont emmené dehors. Mes souvenirs sont brumeux, mais j'ai été emmené dans un vaisseau qui se trouvait au-dessus du champ de mon grand-père de l'autre côté

de la rue. Il était argenté et totalement uni. Je n'ai pas vu de train d'atterrissage. J'ai été emmené à l'intérieur de ce vaisseau, par en dessous. Sur le côté. J'ai été mis dans un siège métallique. Il épousait parfaitement la forme de mon corps et était froid. Il y avait deux êtres qui étaient plus grands, ils avaient de grands yeux, et étaient très différents de ceux qui étaient venus me chercher. Je ne pouvais pas bouger et j'ai été pris en charge par ces autres êtres. Ils ont continué en posant, à l'aide d'une sorte de machine, un tuyau blanc avec des anneaux autour, qui semblaient métalliques, à l'intérieur de mon nez. Je n'étais pas totalement conscient au début, mais je le suis devenu complètement lorsque ce truc est entré dans mon nez. Je suis redevenu totalement conscient, mais je ne pouvais pas bouger. Les êtres me rassuraient que tout était ok. Mais rien de tout ça n'était ok. Je ne pouvais pas faire face à ça ! Ils ôtèrent cet instrument, et essayèrent à nouveau après m'avoir rendu inconscient à nouveau...

« La chose suivante dont je me souviens, j'étais à nouveau dans ma chambre, dans mon lit, terrorisé à l'idée qu'ils soient encore là. J'ai hurlé à l'attention de ma mère et de mon père. Pas de réponse. J'ai regardé partout pour voir si les êtres étaient toujours dans la chambre. Puis, immédiatement, je me suis élancé en courant dans l'entrée, j'ai traversé la cuisine, le salon, j'ai gravi les marches, traversé le couloir et jailli dans la chambre de mes parents. Ça faisait un long chemin dans le noir. J'étais terrorisé à l'idée de leur rentrer dedans en allant dans la chambre de mes parents. Mais je n'ai même pas pris le temps d'allumer les lumières, de crainte de ce que je pouvais voir aussi. Je suis arrivé dans la chambre de mes parents dans un état d'hystérie. J'avais encore dans les oreilles le bruit du vaisseau. Un bourdonnement avec de longues modulations.

« Mes parents étaient très contrariés, et convaincus qu'il y avait un intrus dans la maison. Je leur indiquai le champ de mon grand-père en leur disant que ces créatures étaient dans la maison et qu'elles m'avaient pris. Je savais que ce que je disais

à mes parents était étrange, mais c'est ce qui s'était passé qui était étrange. Mon père a pris son fusil et m'a demandé de lui dire où je les avais vus. Je lui ai répondu : dans ma chambre. Il était aussi effrayé que moi. Il s'est avancé le premier, avec ma mère et moi juste sur ses talons, puis nous avons descendu les marches dans le noir. Mon père nous demandait de ne pas faire de bruit. Nous sommes arrivés en bas devant la porte d'entrée. Mon père est sorti, puis il a fait le tour de la maison alors que ma mère et moi l'attendions. Il est revenu en disant qu'il ne trouvait rien du tout. Mon père et ma mère m'emmenèrent dans la cuisine et ils m'assirent sur la table en me demandant de leur expliquer ce qui s'était passé. J'ai essayé du mieux que j'ai pu de leur décrire les êtres, et ce qu'ils m'avaient fait. J'étais décousu et en état de choc. Mon père était contrarié et il est retourné au lit, ma mère est restée avec moi. Elle m'a aidé à me mettre au lit, je ne voulais pas qu'elle parte. J'étais terrorisé. Elle me rassura en me disant qu'elle et papa étaient juste au-dessus, et que je n'avais qu'à les appeler si j'avais besoin de quelque chose. Je ne sais pas ce qu'ils pensèrent.

« J'ai eu beaucoup de mal à dormir, mais j'y suis parvenu finalement. Au matin, pendant le petit déjeuner, j'ai essayé d'expliquer à mes parents ce que j'avais vu. Mon père se préparait à aller au travail. J'avais du mal à décrire ce dont je me souvenais car tout était nouveau, et je n'avais rien avec quoi comparer cette expérience. Mon père m'a dit que j'avais fait un cauchemar, et que je ne devais plus en parler. Il a demandé à ma mère de ne pas m'encourager à en parler. Je n'avais nulle part où aller. À l'école, on m'a fait très vite les mêmes remarques. J'ai découvert que je ne pouvais me tourner vers personne après ce qui s'était passé. Alors j'ai commencé à me demander si quelque chose n'allait pas chez moi. Je savais pourtant au fond de moi que j'avais vécu quelque chose de réel...

Missing time

C'est en général à partir de l'apparition des entités à proximité de la personne que la période d'amnésie commence, si cela n'a pas été le cas avant dès les premières secondes de la manifestation de la lumière bleutée. À partir de cet instant, les experiencers ne gardent que des souvenirs parcellaires, confus. Mais pas tous. Karin, par exemple, dit se souvenir clairement d'une grande partie du déroulement de ses expériences, après qu'elle a été emmenée. Comme nous l'avons vu, Randy reprend aussi connaissance, durant de brefs instants, alors qu'il est entre les mains des « êtres ». Pour d'autres, bien qu'ils soient certains d'avoir été maintes fois confrontés à ces entités, ils n'ont le souvenir que de deux ou trois épisodes vécus consciemment. C'est le cas de Sue qui en garde un souvenir très net, ou de Will par exemple.

Le terme de missing time sert ainsi à désigner ce laps de « temps manquant » entre le moment où apparaît une lumière, puis les êtres, et celui où la personne reprend conscience en s'apercevant que plusieurs heures ont passé. Dans bien des cas d'observation d'ovnis, en France notamment, les témoins évoquent une période de « temps manquant ».

Alors que je me trouve chez John Mack en compagnie de Karin et de Will, ce dernier m'a éclairé sur la sensation que cela laisse :

– Quand tu as une expérience, ce n'est pas comme si tu avais perdu une partie de ta mémoire, c'est plus comme si le temps avait été déformé. Tu marches dans un endroit, quelque chose se passe et subitement il est cinq heures plus tard. Ce n'est pas

comme si tu avais perdu une partie de ta mémoire, tu es conscient la totalité du temps mais c'est comme si une section de ta vie avait été enlevée.

Karin intervient :

– Oui, comme coupée au montage.

Will acquiesce :

– Oui, coupée au montage.

Karin veut préciser :

– C'est comme si les deux moments du film étaient collés l'un après l'autre. Tu es complètement conscient là, et complètement conscient ici, mais l'enchaînement des deux séquences n'a aucun sens parce que toute une partie entre les deux manque. Pour te donner une idée, maintenant, on prend un thé tous ensemble, tu sens bien ce que cela signifie, hein ? Alors imagine, la seconde qui suit, juste après que j'ai arrêté de parler, soudain tu te retrouves dehors à côté de ta voiture. Juste la seconde d'après, pas de saut dans le temps, tu comprends ce que je veux dire ?

Je fais signe que oui.

– Thé maintenant, seconde suivante : dehors près de la voiture ! Tu es conscient ici, et tu es conscient dehors. Tu ne te demanderais pas ce qui vient de se passer en te retrouvant près de ta voiture ? « Mais comment diable je suis arrivé ici ? J'étais à l'intérieur il y a une seconde en train de boire du thé. » Tu ne te rappellerais pas être sorti, avoir passé la porte, nous avoir dit au revoir, tu n'aurais aucune idée de ce qu'il aurait pu se passer entre le thé et la voiture dehors. Mais tu étais conscient aux deux moments.

Choc ontologique

Aujourd'hui Randy ainsi que sa sœur, également experier, sont pleinement soutenus par leurs parents. Leur mère comprit rapidement qu'il se passait vraiment quelque chose, qu'il ne s'agissait pas de mauvais rêves. Il fallut plus de temps à leur père. Cela se fit avec patience, au fil des années, parce qu'il fut confronté au spectacle de la souffrance et du désarroi de ses enfants. Rien n'est venu prouver aux parents de Randy et de sa sœur que leurs enfants disaient la vérité. Tous les parents me comprendront : il arrive un moment où la parole de son enfant peut faire vaciller jusqu'aux plus ancrées des certitudes.

*

Arrêtons-nous quelques instants sur cette assurance déconcertante avec laquelle nous traversons l'existence, certains que rien ne pourra nous surprendre. Pourquoi vivons-nous pétris de certitudes ? La question fut centrale dans la recherche de John Mack.

Il se trouve que John était un ami proche du physicien, épistémologue et historien des sciences Thomas Kuhn, par ailleurs enseignant au MIT et auteur d'un ouvrage remarquable, *La structure des révolutions scientifiques*, dans lequel il étudia ces moments très riches de l'histoire des sciences où une nouvelle théorie en remplace une autre. On appelle également cela un changement de paradigme, un changement de vision du monde en quelque sorte, ce que nous sommes en train de vivre

actuellement.

John Mack connaissait Thomas Kuhn depuis l'enfance, leurs parents étant amis lorsqu'ils habitaient New York. Au début de ses recherches avec les experiencers, John Mack, très embarrassé devant un phénomène qui défiait sa conception de la réalité, s'était ouvert à Thomas Kuhn : « L'opinion que me donnèrent Tom et sa femme Jehane, elle-même très versée dans les domaines de la mythologie et du folklore, me fut extrêmement utile. Ce qui m'apparut le plus pertinent dans les observations de Tom était que le système scientifique occidental avait acquis une rigidité comparable à celle de la théologie, et que ce système de pensée, ou même de croyance, était maintenu en place par les structures, les catégories et les polarités mêmes du langage comme par exemple réel/irréel, existe/n'existe pas, objectif/subjectif, psychique/monde externe, et se produit/ne se produit pas. Tom me suggéra de poursuivre mes investigations en laissant de côté, autant que possible, toutes ces formes de langage, et de me contenter de récolter l'information brute, sans me soucier si elle correspondait ou non à des structures de pensée préexistantes, officielles, admises, etc^[100]. » C'est ce que fit John Mack.

Parallèlement, il voulut identifier plus précisément la source des résistances qu'il observait autour de lui. Il voulait comprendre la raison de cette « rigidité quasi théologique de la science » à l'encontre des innombrables expériences humaines qui ne peuvent être comprises avec notre actuelle vision du monde, et qui pourtant sont quotidiennement observées ou vécues par des gens qui ne sont pas nécessairement fous. Il lui était de moins en moins admissible que les expériences que décrivaient les enlevés soient considérées comme extraordinaires, ou anormales, en vertu de ce que nous supposons être possible. Sur la base d'un ensemble d'hypothèses, pour une bonne part inconscientes, qui déterminent pour un individu ou dans une société ce qui est réel : un paradigme, une vision du monde.

« Une vision du monde est un peu comme l'air que l'on respire, ou ce que l'eau représente pour un poisson. [...] Une vision du monde est essentiellement un système d'organisation psychologique, une structure mentale comportant des suppositions sur "la façon dont les choses sont" ou "devraient être." [...] Ça n'est pas tellement les lois physiques elles-mêmes, mais la conviction que ces lois seraient des paramètres établis et définissant l'univers physique^[101]. » Donc rien de certain, et encore moins d'éternel. Et face à cette vision du monde chancelante, nous avons des milliers de témoins sains d'esprit, sincères, émotionnellement affectés, et un phénomène d'ampleur mondiale. Cependant, la résistance est aisément compréhensible : elle est inconsciente ! Aussi, souligne Thomas Kuhn, « la découverte d'un type nouveau de phénomènes est forcément un événement complexe, qui implique le fait de reconnaître à la fois qu'il y a quelque chose et ce que c'est^[102] ».

*

Randy redresse la tête et me regarde dans les yeux :

– J'ai le sentiment qu'ils font ça depuis longtemps. Pas des années, plutôt des siècles. Pas d'expérimentation, j'ai senti qu'ils me connaissaient d'une manière qui allait bien au-delà de la compréhension que j'ai de moi-même.

« Quelque chose se passe. Ce n'est pas humain, ce n'est pas mon imagination...

« Il y a tellement de questions auxquelles je n'ai pas de réponse... Ça n'a pas été une réponse de savoir que c'était réel ! Ça a débouché sur bien plus de questions... je ne sais vraiment pas ce qu'ils sont, d'où ils viennent. Il y a beaucoup de choses que je ne sais pas, mais je sais qu'ils sont là ! Et c'est pour ça que j'ai accepté d'en parler publiquement, parce que je pensais que c'était la chose à faire. Tout le monde a le droit de savoir ça ! Que nous ne sommes pas seuls ! Et que ces choses, ces créatures, sont ici en train de faire des choses en secret. Ils ne

veulent pas que nous sachions.

« Je l'ai senti avec mon corps, partout sur mon corps ! Tout ce que mon corps me disait, et mon esprit... me disaient que c'était vrai. Je n'ai jamais eu de rêves, de cauchemars capables d'approcher cela... Une expérience implique tellement de réactions dans votre corps. Des réactions instinctives... Ce n'est pas quelque chose que vous pouvez maîtriser facilement. Très primal ce que j'ai ressenti...

« Ce qu'ils sont... ils sont quelque chose qui n'est pas supposé exister ! Les expériences se produisent sur tellement de niveaux différents. Vous les voyez physiquement, la communication qui s'établit entre vous et eux, et aussi les sensations, dans mon corps, sur ma peau... c'est comme si chaque cellule de mon corps était en train de vibrer...

« La plupart du temps, quand vous êtes en leur présence, vous êtes sous une forme d'anesthésie. C'est comme si c'était électrique... alors vous n'êtes pas complètement conscient quand vous êtes pris. Quand ils viennent dans la pièce... En même temps, je pense que c'est pour notre bien qu'ils nous rendent inconscients... je ne pense pas que je serais sain d'esprit aujourd'hui s'ils m'avaient laissé conscient pendant la totalité de l'épreuve. J'aurais aimé ne pas être seul... en même temps je ne sais pas si ça aurait changé quelque chose... Enfin, c'est le sentiment que j'ai eu la première fois qu'ils m'ont ramené : je me foutais de savoir ce que c'était ! Je voulais juste être en présence d'un autre être humain. N'importe qui, ça n'avait aucune importance, un autre être humain ! Comme moi...

« John m'a beaucoup aidé. Il a écouté. Il a vraiment pris le temps de se plonger dans le sujet, ce que beaucoup de gens n'ont pas pris la peine de faire.

Le travail de John avec les experiencers affecta en profondeur sa vision du monde. Cela offrit des perspectives nouvelles à ses recherches^[103]. Lors d'un entretien il me dit :

– Comment pouvons-nous encore affirmer que la réalité est limitée au monde physique ? Qu'en est-il du monde des émotions ? Du monde de l'esprit ? Du monde subatomique des quanta ? La physique quantique elle-même taille en pièces la vision matérialiste dominante parce que quand vous allez dans la réalité subatomique, il n'y a rien ! Il n'y a plus de monde matériel. Il y a juste des possibilités, des probabilités, des vagues, des particules qui sont non locales, qui ne sont pas reliées de façon matérielle. Si vous les prenez sérieusement, les dernières découvertes en physique contredisent notre vision du monde de la même façon que je le fais.

Alors allons voir, effectivement !

Du cosmos à l'infiniment petit

Lors d'une de nos discussions, Karin m'avait dit :

– Je pense que la seule chose qui soit limitée ici, c'est notre compréhension de ce qu'est la réalité. Je ne crois pas que ce soit l'univers qui n'ait pas de sens, c'est plutôt nous qui ne le comprenons pas...

Je vous propose de faire le point sur ce que nous savons de l'univers qui nous entoure, sur la matière, le temps et l'espace. Pour cela il nous faut revenir un peu en arrière.

*

Blaise Pascal écrivit, il y a près de trois siècles et demi, un court texte qui me marqua profondément tant il donnait une description vertigineuse de la véritable mesure de l'homme. À sa lecture, j'avais été instantanément aspiré par les images que faisaient naître dans mon esprit les phrases de l'écrivain. Je me souviens même de l'endroit où j'ai découvert pour la première fois ce passage des Pensées alors que j'étais adolescent. En le feuilletant à nouveau aujourd'hui, je le trouve toujours très évocateur.

« Disproportion de l'homme. [...] Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à

l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre ; elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. [...] Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron [acarien considéré alors comme le plus petit animal existant] lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné^[104]. »

*

Combien de fois avez-vous tenté de visualiser ces mondes du cosmos ou de l'infiniment petit ? Juste pour vous, sans nécessairement en passer par des livres scientifiques, comme un jeu sans conséquence, un instant de rêverie, d'imagination, pour voir jusqu'où vous pourriez aller. Avez-vous quitté la Terre en opérant une sorte de zoom arrière à très grande vitesse ? D'abord, sortant de l'atmosphère, vous découvrez la courbure de notre planète ; vous éloignant, elle devient une sphère bleue, puis un point, puis plus rien. Des étoiles qui rapetissent et

bientôt vous contemplez notre galaxie. Qu'imaginez-vous ensuite ? Et lorsque vous effectuez le chemin inverse ? À peine avez-vous repris la mesure de votre existence que vous commencez à rétrécir sur vous-même, de plus en plus vite. Et là, une fois passées les cellules, puis les molécules, loin de vous arrêter et continuant votre route vers l'infiniment petit, vous atteignez quoi ? Un nouvel univers, un peu semblable à la Voie lactée ? Des galaxies d'atomes ? Des particules tournant autour d'autres ? De l'homme à l'infiniment grand, puis vers l'infiniment petit : le talent de Pascal nous rend palpable le vertige des changements d'échelle que permettait la démesure de notre monde. N'est-ce pas étonnant ? Lorsque nous avons la curiosité de nous interroger, nous imaginons la réalité sur un même modèle d'univers, simplement à des échelle différentes. Et ce qui rendrait sa perception difficile serait simplement lié aux difficultés que nous pose l'accès à ces échelles. Il est révélateur que nous imaginions encore la réalité comme le philosophe le fit voilà plus de trois siècles.

*

Partons pour l'infiniment petit, non plus en imagination mais avec un puissant microscope et quelques physiciens pour compagnons. À l'école, nous manipulions ces billes aux couleurs différentes symbolisant des atomes et dont l'assemblage composait des molécules. On nous expliquait que la matière était constituée de différents éléments construits selon un modèle de Meccano. On pouvait toucher ces billes, défaire un assemblage pour en construire un nouveau. Enlevez trois boules rouges, vous avez une molécule d'hydrogène, ajoutez-en deux vertes, voilà du carbone. Ces billes colorées de notre enfance ont donné incidemment une consistance à la matière.

Plongeons à l'intérieur de ces billes. La matière est composée de particules. Nous utilisons le concept de « particule » pour

décrire, en physique, ce qui compose notre monde, le cosmos comme nous-mêmes. L'idée que la matière soit constituée de parties, plutôt que d'une sorte de substance compacte, germa dans l'esprit de quelques philosophes grecs de l'Antiquité. Démocrite, Épicure ou Lucrèce eurent en la matière une jolie intuition : celle des atomes. Puis nous en restâmes là plus de deux mille ans, jusqu'au moment où la chimie ressortit l'idée de l'atome – les petits Meccano dont nous parlions plus haut – comme constituants élémentaires de la matière. Les molécules, en chimie, représentent des groupes d'atomes établis selon différents assemblages. Les molécules constituent la plus petite quantité de matière d'un élément donné.

L'atome, quant à lui, est un assemblage de trois particules : deux sortes de quarks et l'électron. Les quarks up et les quarks down s'assemblent par trois pour former les protons et les neutrons. Protons et neutrons composent le noyau de l'atome autour duquel se trouvent les électrons. Sans entrer plus avant dans l'inventaire technique des différentes sortes de particules que nous connaissons à ce jour, c'est au niveau des quarks et des électrons que nous avons atteint les limites de nos capacités actuelles d'observation. En effet, avec les moyens d'investigation dont nous disposons aujourd'hui, nous n'avons pas encore trouvé de structure interne aux quarks et aux électrons – ce qui ne veut absolument pas dire qu'ils n'en aient pas ! Quarks et électrons constituent, pour l'heure, notre infiniment petit : l'univers des particules dites « élémentaires ».

*

Nous voici dans un monde totalement fascinant. Les Grecs seraient ébahis de découvrir la répartition des différentes particules qui composent l'atome. Pour eux, l'atome était une sorte de grain ultime de matière, plein donc. Or, entre le noyau et l'électron, il n'y a rien, c'est le vide complet. Pour bien saisir la dimension prodigieuse de ce vide, prenons un exemple

concret : la distance séparant le noyau central des électrons qui tournent autour est environ cent mille fois plus grande que le noyau lui-même^[105]. Si le noyau de notre atome avait la taille d'une tête d'épingle, les électrons évolueraient dans une sphère de... deux cents mètres de diamètre !

Une tête d'épingle au centre d'une sphère de deux cents mètres de diamètre seulement occupée par quelques électrons – des électrons qui sont mille fois plus petits que la tête d'épingle ! Attention à nouveau ici, quand j'évoque la taille d'un électron, je veux parler de la mesure limite actuelle et provisoire donnée par nos moyens d'investigation. Les physiciens n'ont pas mesuré la taille de l'électron. En revanche, la précision extrême des mesures que nous atteignons néanmoins nous montre que le monde qui nous entoure est constitué d'atomes, qui sont eux-mêmes composés essentiellement de vide.

Nous vivons dans un monde plein de vide. Mais comment se fait-il que les objets, que la matière soit solide ? Car si vous posez la main contre un mur, vous rencontrez un objet consistant. Vous aurez beau la plaquer de plus en plus vigoureusement, il vous sera impossible de passer le bras au travers. Quoi que vous fassiez, la paume restera irrémédiablement à plat sur la surface du mur sans pouvoir y pénétrer le moins du monde. Heureusement, me direz-vous, sinon vos pieds pourraient également s'enfoncer subitement dans le sol. Il se trouve donc que nous pouvons nous déplacer sans craindre de traverser les cloisons de notre appartement ou de passer au travers des éléments composant l'univers familier qui est le nôtre. Étrangement, cela n'est pas dû au fait que les murs, le plancher ou les trottoirs soient durs et remplis de matière compacte – car, nous venons de le voir, ils ne le sont pas ! – mais plutôt parce qu'ils ne cessent de nous repousser.

D'une certaine manière, nous n'entrons jamais en contact avec quoi que ce soit. Une force invisible maintient un intervalle infime entre notre peau et l'objet touché : un champ électromagnétique surpuissant. Pour prendre un exemple,

lorsque vous marchez pieds nus sur le sol de votre salon, vos pieds ne touchent pas le sol mais lèvitent, en quelque sorte, sur un champ de force d'une épaisseur microscopique.

*

Ce qui nous repousse est appelé « force électromagnétique ». C'est une force considérable, soit attractive, soit répulsive. Son action essentielle est de maintenir la stabilité à l'intérieur de l'atome. En effet, le noyau de l'atome renferme une charge positive alors que l'électron est négatif. Or, chacun de ces éléments possède une masse absolument prodigieuse par rapport à son volume. L'atome est un espace étrange : il est vide mais capable de produire des forces considérables. Rappelons qu'à la masse d'un objet correspond une énergie proportionnelle. C'est la fameuse formule $E = mc^2$. Pour utiliser à nouveau l'image de notre tête d'épingle, si le noyau d'un atome avait cette taille, c'est-à-dire à peine un millimètre de diamètre, il pèserait... deux millions de tonnes ! Nous sommes dans des proportions qui dépassent l'entendement. La puissance de la force électromagnétique stabilise donc l'interaction des particules et les orbites des électrons par rapport au noyau. On peut également dire qu'elle colle entre eux les constituants de l'atome. Ce que nos sens et notre habitude perçoivent comme du plein est en fait l'action d'une force invisible surpuissante, la force électromagnétique.

La surface dure et résistante des choses, des objets comme des êtres, est en fait le champ de force d'une structure faite essentiellement de vide. Un champ de force qui absorbe et réémet les particules de lumière, les photons, et apparaît ainsi plein à notre échelle. Cette force donne aux combinaisons moléculaires, aux protéines et jusqu'à toutes ces choses qui composent notre environnement leurs formes et leur stabilité. Les montagnes, les arbres, les êtres vivants, vous et moi devons notre configuration pérenne à cette puissance stabilisatrice

qu'est la force électromagnétique.

*

Nous connaissons quatre forces à l'œuvre dans l'univers. Sans elles, rien n'existerait. À l'intérieur du noyau de l'atome, la première, la force nucléaire, maintient entre elles les particules qui composent ce noyau, protons, neutrons et, à l'intérieur d'eux, les quarks. Elle est associée à la deuxième, la force faible. Autour du noyau, nous venons de voir que la troisième, la force électromagnétique, assure la stabilité de l'atome. Enfin, à l'échelle macroscopique, nous trouvons la quatrième, la force gravitationnelle. C'est elle qui fait tomber la pomme sur la tête de Newton en même temps qu'elle permet la stabilité des orbites, la course des planètes autour du Soleil, celle du système solaire dans la Voie lactée et celle des galaxies dans l'univers.

*

Des grains élémentaires de matière, des forces qui les agencent, du vide, vous pensez être arrivé dans le secret de la réalité ? Il est vrai que nous avons là un modèle d'univers qui fonctionne à merveille. Une belle mécanique faite de particules et de forces, de points dans l'espace, qui suivent des trajectoires. Descartes, pour qui tout phénomène physique devait pouvoir être expliqué par des procédés simples s'attachant à la description de la position, de la forme et du mouvement de l'objet observé, n'est pas contredit. Vous me voyez presque embarrassé de devoir vous annoncer qu'il faut poursuivre notre exploration, tant la tentation est grande d'ériger ce modèle mécanique en une sorte d'absolu.

Mais ce que la physique découvre depuis près d'un siècle remet l'ensemble de ce modèle en question. Car ce que vous avez redécouvert dans les pages qui précèdent est un simple

modèle, précurseur voilà quelques siècles, obsolète aujourd'hui.

Pourtant, toute notre idée de la réalité est bâtie sur ce schéma mécanique, car, plus qu'un simple outil de découverte, ce modèle constitue notre paradigme – le voilà donc –, la base de notre vision du monde. Pour reprendre les mots de David Bohm, « un paradigme n'est pas simplement une théorie scientifique particulière mais toute une méthode de travail, de réflexion, de communication et de perception intellectuelle^[106] ». C'est en quelque sorte un « camp de base » conceptuel, ontologique, pour l'humanité. On y séjourne, on y observe le paysage, à chaque étape plus majestueux, et un jour, on s'en élance pour aller en établir un plus haut. Sans camp de base, sans étapes progressives, on ne peut atteindre le sommet. C'est la raison pour laquelle je vous ai emmené jusqu'au cœur de l'atome mécanique. C'est le « camp de base » dans lequel la majorité d'entre nous avons vu le jour. Il me semblait donc nécessaire de partir de ce que nous considérions comme le point de départ de notre connaissance, pour mieux mesurer la portée des découvertes ultérieures. Car désormais il faut abandonner le camp de base et continuer l'ascension. Rassurez-vous, il est parfaitement compréhensible, et même normal, que nous ne soyons pas très à l'aise en constatant que nos concepts familiers ne sont plus appropriés face aux découvertes de la physique. Le paysage n'est plus tout à fait le même que celui que nous observions tranquillement au chaud, en bas. Tout est plus grand ici, et cela fait peur...

Ondes et énergie : la révolution

En fait, voilà près d'un siècle que nous sommes entrés dans un changement de paradigme. Le processus est assez long. Il peut prendre encore quelques décennies. Changer de paradigme signifie que nos théories scientifiques sont bien sûr en train d'évoluer en profondeur, cela implique également que nos perceptions, notre vision des choses, notre façon d'en parler, et sans doute jusqu'à nos comportements en tant qu'êtres humains, vont en être affectés. La belle horloge a commencé à vaciller il y a plus de cent ans. Je vous invite à découvrir pourquoi.

*

« À la fin du siècle dernier, donc, la quasi-totalité des phénomènes physiques relevait de deux types d'explication : soit de la théorie de l'électromagnétisme de Maxwell, qui rendait compte des effets magnétiques, des interférences lumineuses, etc. ; soit de la théorie de l'attraction universelle de Newton, base de la mécanique, et plus particulièrement de l'astronomie. Après s'être affrontées, ces deux théories s'étaient finalement partagé les divers domaines de la physique en créant les notions fondamentales d'onde et de corpuscule^[107]. » Schématiquement, les corpuscules représentent des objets, des points, des grains de matière, constituants ultimes de matière. Les ondes, elles, symbolisent la façon dont l'énergie et l'information se transmettent dans la matière. Prenons l'exemple d'une mare dans laquelle nous jetons un caillou. Cela provoque des cercles qui vont en s'élargissant jusqu'à atteindre

les rives de la mare. C'est une succession d'ondes dans l'eau. L'onde, ou le mouvement, représente une propriété de la matière, en l'occurrence, ici, l'eau de la mare. Ce n'est pas l'eau qui avance vers la rive, mais ses molécules qui, en se communiquant leur mouvement les unes aux autres, transmettent ainsi de l'énergie, un mouvement, et non pas de la matière^[108].

Une onde a besoin d'un support pour transmettre énergie et informations. Le son, par exemple, est une onde qui se propage dans l'air. Une onde correspond à une succession de variations de pression du milieu dans lequel elle se propage. Le son particulièrement aigu émis par les vocalises d'une cantatrice déclenche une succession de variations de pression qui se propagent à travers les molécules de l'air. Rien ne se déplace. La voix est une information constituée d'un ensemble de variations de pression des molécules de l'air qui est ainsi communiquée des unes aux autres – jusqu'à un verre de cristal imprudemment laissé à proximité. Les molécules d'air communiquent alors ces variations de pression aux molécules du cristal, et le verre éclate. Rien n'a touché le verre. Ce sont ses propres molécules qui, sous l'impulsion de l'énergie émise par la cantatrice et acheminée à travers les molécules d'air, se sont trouvées soumises à des variations de pression incompatibles avec leur structure interne.

C'est pour cette raison simple que personne ne vous entendra crier dans l'espace interstellaire : il ne s'y trouve aucune matière à travers laquelle vos cris puissent se propager.

*

Il y a donc un bon siècle, tout semble aller pour le mieux dans un monde où les physiciens rencontrent soit des corpuscules, soit des ondes. « Bien assise sur cette dichotomie, la physique dite "classique" (par opposition à ce qui deviendra la physique "quantique") fonctionnait à la satisfaction générale,

à quelques rares détails près^[109]. » Ce sont quelques-uns de ces détails qui vont être à l'origine d'une des plus grandes révolutions scientifiques ; révolution au cœur de laquelle nous nous trouvons aujourd'hui encore.

Un de ces « détails » d'ailleurs est continuellement sous vos yeux ! Vous ne voyez pas ? La lumière !

Ne parle-t-on pas d'« ondes lumineuses » ? Et d'où nous provient cette lumière pour l'essentiel ? Du Soleil. Maintenant, vous devinez, j'en suis convaincu, le paradoxe dans lequel nous allons nous trouver : la lumière, une onde lumineuse, depuis le Soleil... mais bien sûr ! Comment franchit-elle donc le cosmos sans aucun support dans lequel se propager, alors qu'entre le Soleil et nous, il y a cent cinquante millions de kilomètres... de vide !

L'explication, découverte dans les années vingt, est un de ces « détails » qui commencèrent à faire voler en éclats notre belle et simple vision du monde. La lumière est une onde, c'est un fait acquis, mais elle nous parvient depuis le Soleil sous forme... de petits paquets ! On les baptisera même des photons. Voilà la plus intrigante des découvertes.

*

C'est Max Planck, en 1900, qui proposa le premier l'hypothèse que les ondes émises par la chaleur d'un corps puissent se propager non pas de façon continue, mais sous forme de... petits paquets. Le plus significatif est qu'il n'y croit pas lui-même. Cela n'a pas de sens : le transfert d'énergie, d'information, se faisant de façon discontinue, par petits paquets ! Une onde discontinue ? Une onde séquencée en paquets ! Que les échanges d'énergie et d'information, de nature ondulatoire, se fassent par petits paquets de quantité définie, des quanta d'énergie, va à l'encontre de toutes les lois de la physique. Les caractéristiques d'un objet ne peuvent pas se transformer en objet lui-même. Il s'agit de deux catégories

différentes. C'est un peu comme si les propriétés d'un objet, son mouvement, sa taille, se transformaient en cet objet ! Pour dire cela de façon imagée, c'est comme si la hauteur de ma table se transformait en ma table. La propriété de l'objet devient l'objet. Cela ne semble avoir aucun sens, mais c'est pourtant ce qui se passe.

Avec les années, nombres d'expériences et de nouvelles hypothèses vont progressivement imposer cette idée du quantum d'énergie (quanta au pluriel) et, comme le propre de la science est de construire des modèles à partir des expériences qu'elle est en mesure de reproduire, il va bien falloir construire un nouveau modèle, qui, en l'occurrence, ne peut plus être une simple amélioration du précédent.

Et cela ne s'arrête pas là. Car si une onde peut, comme c'est le cas avec les photons, se voir associer les propriétés d'un corpuscule, l'inverse ne serait-il pas vrai ? Un objet pourrait-il avoir les caractéristiques d'une onde ? La question est posée en 1923 par un Français, Louis de Broglie. Et la réponse, dont la preuve expérimentale arrivera quelques années plus tard, est positive ! En d'autres termes, les particules, les corpuscules de matière, possèdent une nature... ondulatoire. Maxwell, Newton, Descartes, des philosophes grecs à Pascal, combien sont-ils à se retourner dans leur tombe ?

*

Les ondes sont aussi des grains de matière !

Et les grains de matières sont également des ondes !

En somme, on ne peut plus vraiment parler ni d'objet ni d'onde. Il faudrait pouvoir élaborer un concept qui intègre ces deux caractéristiques en même temps. Ardu à visualiser.

La vérification du fonctionnement de la théorie des quanta appliqué aux ondes, ainsi qu'aux corpuscules, permet de redessiner une certaine unité à la physique, mais quel

chambardement ! Je vous ferai grâce de la chronologie historique des événements qui conduisirent de brillants chercheurs tels que Planck, Heisenberg, de Broglie, Einstein, Schrödinger, ou Niels Bohr, pour n'en citer que quelques-uns, à faire tomber les unes après les autres les citadelles de la physique classique pour finalement élaborer ce que nous connaissons sous le nom de « physique quantique ».

Le fait est qu'en moins d'un siècle la physique quantique est devenue l'outil de référence. Je vous invite fortement à vous plonger dans les nombreux ouvrages accessibles traitant de ce sujet. Les implications sont colossales et ne peuvent être présentées dans le détail ici. Pour conserver une certaine fluidité à ce livre, je vous propose d'aller directement à l'essentiel de ce que la physique quantique a changé dans notre appréhension du réel : la notion d'existence conjointe sous forme de corpuscule et d'onde des constituants de la matière.

*

Après avoir décrit en détail la taille et les dimensions des particules, il faut reconnaître que le modèle pascalien n'est plus approprié pour décrire l'infiniment petit. On ne voit plus aujourd'hui la matière comme un assemblage de milliards d'éléments tout petits et solides ! Les particules ne se comportent pas comme des petites billes, les électrons ne tournent pas autour du noyau atomique comme la Lune autour de la Terre. Enfin, les boules de couleur de notre enfance représentant les neutrons, les protons et les électrons, si faciles à comprendre et si amusantes, sont maintenant complètement dépassées ! Ce n'est pas en rapetissant à l'extrême que l'on accède à un infiniment petit copie miniature de notre environnement familier. Tout simplement parce que l'on a découvert que ce monde-là n'existe pas ! La nature n'est pas constituée de corps similaires à ceux qui nous entourent, en simplement plus petit.

Les conséquences sont vertigineuses.

Les particules possèdent donc à la fois les caractéristiques d'un corpuscule et celles d'une onde. Pourquoi parler de particule alors, plutôt que d'onde ou corpuscule, car nous n'avons plus affaire ici à un objet proprement dit – essayez d'ôter de votre esprit ce concept matériel. Les physiciens comme David Bohm évoquent un « paquet d'ondes ». « Un paquet d'ondes se compose d'un groupe d'ondes possédant toutes des longueurs approchantes. Ces ondes vont se combiner dans une petite zone de l'espace pour produire une grande perturbation, tandis qu'en dehors de cette zone leur intensité est négligeable. Le paquet d'ondes évoque donc un modèle de particule fondé sur le concept ondulatoire^[110]. »

*

Cela conduit à admettre que les particules n'ont pas, en dehors du moment où on les observe, d'existence définie par un point dans l'espace. Plutôt qu'un point, le paquet d'ondes représente des amplitudes d'existence^[111]. Un nombre gigantesque de positions, une sorte de surimpression simultanée d'une infinité d'états.

La particule n'a pas d'existence en soi ?

Et nous alors ? Parce que l'on parle quand même de ce qui nous compose !

L'expansion du petit poisson rouge

Lorsqu'on observe une particule quantique, elle apparaît. Juste avant cette mesure, elle est indiscernable dans l'espace. Elle est partout et nulle part. Son existence dépendrait-elle de notre observation ? Nous en arrivons à un aspect essentiel de la théorie, et il faut ici bien faire la distinction entre deux notions importantes : d'une part, l'incertitude quant à l'existence de la particule dans son état quantique et, d'autre part, la portée des mesures que nous sommes à même de faire concernant cette particule. La physique quantique permet d'effectuer des calculs extrêmement pointus – avec parfois une précision relative de un milliardième. Mais ces calculs sont toujours relatifs à une prédiction de mesures, ce qui signifie l'interaction entre un appareil de mesure imaginé par l'homme et un système quantique. Et au niveau quantique, ce qui est contraire à l'idée que l'on se fait d'une mesure, l'objet quantique sur lequel on effectue cette mesure en est irréversiblement perturbé ! En outre, la théorie quantique permet de prévoir des probabilités de mesures.

Prenons l'exemple d'un petit poisson rouge que nous lâcherions dans un grand aquarium d'eau opaque. Vous ne voyez plus où il est, mais dans notre monde macroscopique, vous savez que le poisson se trouve à un endroit précis de l'aquarium. C'est l'évidence même. Il est ainsi possible de calculer avec certitude son emplacement et, en vous munissant d'une épuisette, de le récupérer. Imaginons maintenant que le petit poisson rouge soit un poisson quantique. Les choses se compliquent sérieusement. Car, dans ce monde quantique, il

nous sera possible de faire des calculs très précis, mais qui ne nous donneront que des probabilités. Probabilité de trouver le poisson à l'intérieur de tel volume... ou celle de le trouver au même instant à l'extérieur du même volume ! Le poisson se trouve alors partout, sous la forme d'un potentiel de poisson. Pour dire les choses autrement, le poisson rouge n'est plus... quelque part !

*

C'est déroutant, je vous l'accorde.

À tel point qu'Einstein lui-même n'a jamais pu accepter cette notion de probabilité pourtant centrale dans la théorie quantique. « Dieu ne joue pas aux dés ! » disait-il. C'est pourtant là que se situe l'aspect révolutionnaire de la physique quantique : nous assistons à la fin du déterminisme scientifique. La « fin des certitudes » pour reprendre le mot du prix Nobel de chimie Ilya Prigogine : « Mais la certitude n'a jamais fait partie de notre vie. Je ne sais pas ce que sera demain. Pourquoi penser que la certitude est la condition même de la science ? [...] Einstein a cru à un déterminisme absolu de l'univers, mais il croyait aussi au rôle créateur de l'imagination. Pour lui, une théorie physique résultait du libre jeu de l'imagination. Comment réconcilier ces deux approches ? Car s'il y a libre création due à notre vie spirituelle et cela dans un univers déterministe, alors nous nous trouvons hors de l'univers. Nous arrivons dès lors à un dualisme difficile à accepter. [...] La science traditionnelle identifiait raison et certitude, et ignorance et probabilité. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui^[112]. »

*

La mécanique quantique révolutionne l'idée que nous nous étions toujours faite de la réalité objective des choses. Elle

permet de prédire des mesures résultant d'une interaction avec une précision extrême, mais ne dit rien sur la nature profonde du monde quantique. C'est donc seulement en effectuant une mesure que l'on observe une particule, action par laquelle on affecte irrémédiablement cette particule. En dehors de cette mesure, nous savons qu'elle n'est pas quelque part, sur un point ou une trajectoire précis, mais que l'ensemble de ses positions coexistent. Encore une fois, est-ce le fait d'observer qui donne une existence aux choses ?

Mais alors, qui observe ? Et qu'est-ce qu'un observateur ?

La matière est ainsi constituée de potentialités d'existence et la physique quantique nous démontre que l'existence des objets et des corps ne va pas de soi. Un processus non matériel et non mécanique, et dont nous constatons l'influence, entre en jeu.

Un processus non mécanique...

Le comportement quantique n'est pas défini par la taille de l'objet concerné mais par le fait que cet objet soit indiscernable et non local. Saviez-vous que du phénomène de non-localité quantique découlent les recherches actuelles sur la téléportation ? Que des expériences concluantes ont déjà été effectuées en laboratoire ? Dans un autre registre, alors qu'il se trouve dans un état d'indiscernabilité, un objet peut être en quelque sorte en deux endroits distincts en même temps ! Ce phénomène concerne les particules mais aussi des atomes, des molécules et même des ensembles complexes de molécules. L'indiscernabilité comme la non-localité sont parmi les fondements de la physique quantique. Ils en sont l'essence même et conduisent une partie des physiciens à se poser très sérieusement la question de savoir si notre monde existe en soi, ou s'il ne serait qu'une projection de notre esprit...

N'est-ce pas ironique ? Voilà que cette interrogation existentielle, d'ordinaire réservée aux amphithéâtres des universités de philosophie ou de théologie, découle ici directement des observations expérimentales !

Un don d'ubiquité

Nous avons découvert combien notre cerveau façonne une image de l'environnement que nos sens perçoivent en fonction d'un modèle basé sur notre culture, nos croyances, nos attentes et notre conception de ce qui est réel. Il était donc impossible de savoir si cette image correspondait à quelque chose qui existe en soi. Ou si ce quelque chose existait sous la forme que nous lui voyons.

Ensuite, nous avons constaté que la physique quantique, à travers une notion révolutionnaire comme l'« indiscernabilité », remettait en question le modèle que la physique dite classique avait échafaudé depuis plusieurs siècles. Modèle que nous prenions pour une réalité solide et intangible. L'indiscernabilité quantique, et plus encore la notion quantique phare de « non-séparabilité », ou « non-localité » (entanglement), soulèvent des questions fondamentales que nous n'avons pas l'habitude d'aborder en science.

La matière ne serait donc qu'une sorte de paravent.

Différentes disciplines scientifiques, et parmi elles la physique, permettent d'observer et de connaître la nature des choses, indépendamment de nos sens corruptibles. L'analyse, la formulation d'hypothèses que l'on peut confronter à l'expérience, autorisent les scientifiques à construire des modèles plus sûrs, plus universels et surtout plus indépendants des aléas de nos perceptions. Parmi toutes ces disciplines, la physique quantique a atteint une frontière, une sorte de limite que d'autres branches de la recherche approchent également. La biologie moléculaire, par exemple,

utilise encore avec succès la physique « ancien modèle ». Cependant, nombreux sont aujourd'hui les femmes et les hommes de science à pressentir les avancées – sans commune mesure avec les précédentes – que nous pourrions faire si les concepts nouveaux issus de la physique quantique étaient appliqués à ces autres domaines de recherche que sont la biologie, la médecine, la neurologie... Des laboratoires à travers le monde travaillent d'ores et déjà à l'élaboration d'expérimentations proprement stupéfiantes. Il faut reconnaître que la physique quantique fait office de précurseur dans cette aventure.

Le processus est en marche.

*

Ce que la physique quantique attaque de front est la notion d'espace – et donc de temps, puisque nous savons depuis Einstein que les deux sont indissociables. Qu'une particule ait le potentiel de se trouver partout, au même instant, dans n'importe quel endroit de l'univers, et que sa localisation dépende de son observation, cela dépasse notre capacité à le concevoir. C'est ce que l'on appelle le principe de non-localité. Je vais reprendre un exemple assez frappant et souvent utilisé dans les livres de physique quantique. Il est cité dans l'excellent ouvrage de Sven Ortoli et Jean-Pierre Pharabod, *Le cantique des quantiques* : « Un atome errant dans le vide interstellaire se désexcite et émet un photon. Ce photon est représenté quantitativement par une onde sphérique issue de l'atome, se développant à la vitesse de la lumière et pouvant occuper une surface considérable dans l'espace. Si par exemple l'atome se trouve à une année-lumière de la Terre, la surface en question, lorsque l'onde atteindra la Terre, sera d'environ 1027 km² (un milliard de milliards de milliards de km²). Supposons que sur la Terre un observateur ait installé une cellule photoélectrique, qui par chance détecte ce photon et produise un signal

enregistrable. Alors l'onde disparaît instantanément, et aucun autre observateur ne pourra plus détecter le photon^[113]. » Le photon est observé sur terre, mais il était potentiellement observable sur absolument n'importe quel point de cette colossale surface.

Remplaçons le photon par un objet plus palpable, le temps de la démonstration. Imaginons par exemple que ce livre soit un objet quantique et qu'il possède les mêmes propriétés que le photon – ce qui n'est pas possible dans le monde réel, mais laissons faire notre imagination. Vous le tenez dans vos mains, il est visible, localisé juste devant vous parce que vous êtes en train de l'observer. Maintenant, lancez le livre en l'air de toutes vos forces. Il est important que vous ne le regardiez pas, qu'aucun appareil de mesure ne l'observe. Alors, à peine votre « livre quantique » a-t-il quitté vos doigts qu'il commence à s'étaler. Attention, si vous le regardez, il va vous retomber sur la tête ! Jetez-le en l'air et dirigez vos yeux vers le sol. En cessant de l'observer, il retrouve son état quantique et... perd sa localisation précise. Il s'étale dans l'espace-temps en suivant une trajectoire d'onde. Il n'est plus quelque part, il est nulle part, et potentiellement partout. Pour être plus scientifiquement exact, ce n'est pas tant que l'on ignore où il est, mais plutôt que toutes ses positions possibles coexistent. Votre livre existe simultanément sur un nombre colossal de positions. Il est maintenant indiscernable dans l'espace !

*

C'est exactement ce qui se passe avec notre photon, comme avec l'ensemble des particules qui composent notre environnement et qui évoluent dans un monde quantique. Nous ne sommes plus là dans des concepts familiers, je vous l'accorde, c'est pourtant une caractéristique propre et même centrale de l'état quantique d'un objet. Nous savons que ce n'est pas son énergie qui occupe l'espace de façon uniforme : il

a vraiment disparu en s'étalant potentiellement partout.

*

La situation devient encore plus complexe lorsque vous voulez récupérer votre livre quantique. La notion d'indiscernabilité révèle alors tout son sens. Où chercher ? Comment chercher, et quoi chercher ? Le livre fait-il encore partie de votre réalité alors qu'il n'existe plus en tant qu'objet ? Vous n'êtes pas au bout de vos surprises car, en devenant indiscernable sous son état quantique, votre livre perd aussi sa qualité d'objet distinct. La non-séparabilité, appelée aussi « non-localité », nous indique qu'il devient enchevêtré avec le reste de l'univers. Vous m'en voyez désolé, il semble que votre livre ait totalement disparu !

Non-localité

Attardons-nous sur cette notion de non-localité. Elle établit que si deux objets quantiques sont séparés par des distances même colossales, ils conservent une sorte de lien instantané. Toute action sur l'un se répercute instantanément sur l'autre. Cette propriété, une fois de plus, défie l'entendement. Elle n'a été démontrée de façon expérimentale qu'en 1982 par le Français Alain Aspect dans le laboratoire d'optique de l'université Paris-Sud à Orsay. Il a ainsi observé l'existence de cette corrélation sur des paires de photons jumeaux envoyées dans des directions opposées. Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, une mesure opérée sur un objet quantique a sur lui des conséquences irréversibles. Ainsi, une mesure effectuée sur l'un des deux photons, appelons-le photon A, fixe donc une valeur à sa polarisation. Dans l'expérience d'Alain Aspect, cette opération induit instantanément la définition de la polarisation de l'autre photon, le photon B, mesuré au même instant. La polarisation de l'un influence celle de l'autre, on dit alors de ces deux photons qu'ils sont corrélés.

Les différentes étapes de cette expérience historique, qui sont reproduites dans de nombreux ouvrages accessibles^[114], permirent à Alain Aspect d'éliminer les unes après les autres les causes mécaniques de cette corrélation, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une : un message serait envoyé du photon A au photon B. Dans ce cas, nous savons que le message ne peut en aucun cas se propager plus vite que la vitesse de la lumière ; donc, si une distance suffisante sépare l'appareil mesurant le photon A de celui mesurant le photon B, il faudra un certain temps au

message supposé pour aller de A à B, et il sera possible de l'observer. Le dispositif mis au point séparait les deux appareils de mesure de plusieurs mètres. Cela imposait que le message supposé atteigne une vitesse deux fois supérieure à celle de la lumière pour transmettre les caractéristiques de la polarisation de A à B. Si la polarisation des photons était toujours corrélée alors que l'on procédait à des mesures de manière instantanée sur les deux photons, cela éliminait définitivement l'hypothèse d'un échange d'information pour expliquer la non-localité quantique. Et ce fut le cas. La polarisation des deux photons était corrélée, ce qui impliquait que cette corrélation s'opérait sans qu'il y ait aucune communication ou aucun échange d'énergie !

*

Le physicien Hal Puthoff utilise un exemple frappant pour illustrer la nature de ce lien mystérieux entre deux particules : « On peut le comparer à deux bâtons plantés dans le sable au bord de la mer et sur le point d'être frappés par une vague déferlante. Si vous ne saviez rien de la vague et que les deux bâtons tombaient l'un après l'autre à cause de cette vague, vous pourriez penser qu'un bâton a eu un effet à distance sur l'autre, et qualifier cela d'effet non local^[115]. »

*

Dans le cas de nos particules, aucune vague matérielle ne peut être observée, et les deux bâtons ne se sont pas envoyé de message. Comment sont-ils tombés ? En réalité, il semblerait qu'il ne se soit pas passé quelque chose : la non-localité serait un état, plutôt qu'un processus mécanique.

*

Le travail d'Alain Aspect a été amplement confirmé depuis

par de très nombreuses expériences réalisées dans différents laboratoires. Elles ont permis d'affiner la nature de cette corrélation. La confirmation de la non-localité quantique a pour conséquence la plus spectaculaire de violer la notion d'espace. La corrélation quantique n'est donc pas une sorte de communication entre les particules puisque, selon la théorie de la relativité, rien ne peut se propager à une vitesse égale ou supérieure à celle de la lumière. Or, ici, l'influence est instantanée, quelle que soit la distance. En outre, peut-on parler d'influence entre deux particules puisque sous leur état quantique elles sont imbriquées, et ne forment plus deux entités distinctes, mais une seule ? Pour résumer de façon simple l'opinion généralement admise dans la communauté des physiciens, disons que dans la mesure où cette influence entre deux particules subsiste, c'est qu'elle opère ailleurs que dans l'espace. Sans qu'il puisse se dégager à ce jour d'explication technique sur le comment de cette non-localité.

Hors de l'espace...

*

Nous ne sommes plus ici dans le domaine des conjectures, mais dans la constatation expérimentale. La non-localité est la physique quantique. Dans l'univers quantique, il n'existe plus de distinction entre objets, plus de séparation. L'existence d'objets distincts dans l'univers physique est propre à notre réalité empirique uniquement. « Ce qui peut nous apparaître comme objets infiniment éloignés et sans relations réciproques, par exemple cette étoile et mon œil, en réalité ne sont pas séparables, ils n'ont pas de localisation telle que l'un est ici, l'autre à des milliards de milliards de kilomètres. Bien au contraire, ils manifestent une réalité non locale, une réalité dont, en outre, on ne peut rien savoir de plus, si ce n'est qu'elle assure une sorte de permanence à ce que l'on appelle l'Univers. Je la retrouve chaque matin en m'éveillant, et je peux

recommencer à peu près avec elle les mêmes expériences de la veille^[116]. »

La notion d'espace est absente de la réalité quantique. Combien de temps va-t-il nous falloir pour prendre toute la mesure de cette information ? Et le temps alors a-t-il encore une signification puisque, comme je l'ai souligné précédemment, nous savons depuis Einstein que la notion d'espace est indissociable de celle de temps ?

*

À l'automne 2001, une expérience a été réalisée par le professeur Nicolas Gisin du groupe de physique appliquée de l'université de Genève, assisté du docteur Antoine Suarez du Center for Quantum Philosophy de Genève^[117]. On en doit l'idée initiale à Valerio Scarani et Antoine Suarez. Rappelons que, selon la théorie de la relativité d'Einstein, l'ordre chronologique de deux événements peut dépendre de la vitesse de l'observateur. Le temps absolu et universel est une illusion, il n'est pas continu et fixe. L'écoulement du temps dépend du mouvement relatif de l'observateur. Nous disposons en quelque sorte, chacun d'entre nous, de notre temps personnel. Nous ne nous en rendons pas compte quotidiennement car les différences de nos vitesses de déplacement, quels que soient nos modes de transport sur terre, rendent les écarts absolument négligeables. Néanmoins, si nous embarquions par exemple deux horloges d'une extrême précision à bord de deux avions partant dans des directions opposées, l'un vers New York à l'ouest, l'autre vers New Delhi à l'est, elles nous permettraient de constater que le temps propre s'écoule plus lentement pour les passagers du vol vers New York et plus vite pour ceux du vol vers New Delhi. La différence est d'une infime fraction de seconde.

Cette fraction de seconde fut suffisante pour Suarez et Scarani. Cela leur permit de proposer une expérience dans

laquelle les appareils de mesure qui analysaient les deux photons étant en mouvement, selon le temps propre de l'appareil A, le photon de A était analysé avant celui de B. Mais simultanément, selon le temps propre de l'appareil B, le photon de B était analysé avant celui de A. Ainsi, aucun des deux photons ne fut analysé en second. Et donc aucune communication ne fut possible. La technicité et la mise en place très ingénieuse des appareils de mesure permirent de faire l'observation de la corrélation entre les deux particules, l'une chacune avant l'autre ! « En effet, elles démontrent que ces corrélations ne peuvent pas être comprises comme des corrélations entre événements, chaque événement résultant d'une chaîne causale : deux chaînes causales ne peuvent produire des événements corrélés que si elles ont une cause commune (explication réfutée depuis longtemps par l'observation de la violation des "inégalités de Bell"), ou si elles sont reliées par une ou des communications (explication réfutée par nos récents résultats). La conclusion en est que les corrélations au niveau du monde quantique ont leurs causes propres, non réductibles à celles des événements, et elles sont insensibles à l'espace et au temps^[118]. » Cette expérience, un peu opaque je vous l'accorde, comme l'ensemble des précédentes expériences menées par cette équipe et par d'autres, ne nous ouvre rien de moins que les portes d'un autre monde !

*

Depuis Alain Aspect, tous ceux qui se sont penchés sur la non-localité apportent chacun, expériences après expériences, des preuves tangibles de l'existence d'une réalité indicible dont notre environnement serait une sorte de reflet coïncé dans l'espace et le temps. Tout cela est non seulement très récent – 1982 pour l'expérience d'Alain Aspect – mais toujours en cours. Nous sommes en train de faire ces découvertes, en ce

moment même ! Des découvertes de nature à métamorphoser notre vision du monde.

*

Mais comment des constituants élémentaires indiscernables en viennent-ils à former les objets localisés et concrets qui nous entourent ? Ce que nous pensions être des morceaux de matière n'en sont pas. Nous découvrons à la place un concept ! Celui de « paquets d'ondes » non locaux pouvant s'étendre dans tout l'espace et n'étant plus liés au temps, donc aux effets de la causalité. L'emploi du pluriel ne devrait-il pas d'ailleurs être évité ? Comment une sorte de globalité indivisible de potentiels donne-t-elle des objets macroscopiques tangibles comme ce livre, une table ou un arbre ? Est-ce dû à la taille de l'objet, par un effet d'entraînement ? Plus les particules sont nombreuses, plus leur champ d'indiscernabilité se réduit, et réduit en conséquence le champ de leur non-localité ? Il y a ici une frontière dont il n'est pas aisé de sentir les contours.

*

Une particule est une entité aux propriétés quantiques, ce qui n'est pas le cas de votre livre. Et pourtant ce livre est composé d'une formidable quantité de particules quantiques. Alors comment se fait-il qu'il n'hérite pas lui-même du comportement de ses composants ? Parce que ce ne sont pas ses composants ? Mais qu'il en est simplement un reflet, une ombre, une apparence ?

Les mondes invisibles

Refaisons le voyage vers l'infiniment petit, cette fois avec de l'eau. Sa formule chimique est H_2O : deux molécules d'hydrogène chacune composée d'un électron et d'une paire neutron-proton, et une d'oxygène composée, elle, de huit électrons et d'autant de paires de neutron-proton. Je tiens donc un verre rempli de molécules d'eau, d'un nombre incalculable de molécules d'eau, chacune rassemblant vingt-sept particules élémentaires. La physique quantique nous dit que ces vingt-sept particules sont non locales, qu'elles sont indiscernables et qu'elles n'ont même pas d'existence distincte les unes des autres.

Qu'est-ce qui me désaltère alors ? Nous n'en avons pas la moindre idée.

Les physiciens ont appelé ce phénomène l'« effet de décohérence ». Ils ne peuvent en expliquer la nature aujourd'hui mais constatent que si les objets macroscopiques qui apparaissent dans notre environnement n'ont pas de comportement quantique, c'est dû à cet effet de décohérence.

Là encore, le physicien Bernard d'Espagnat, ancien directeur du laboratoire de physique théorique et particules élémentaires de l'université d'Orsay, et membre de l'Institut, précise : « Les effets de décohérence s'avèrent jouer un très grand rôle en ce qui concerne notre perception du monde et en particulier relativement au fait que les objets macroscopiques nous apparaissent comme étant localisés, c'est-à-dire situés en des lieux définis. [...] Il n'y a aucune différence de nature entre les systèmes quantiques et ceux que nous percevons comme

classiques, et ce n'est qu'à cause de leur couplage avec l'environnement que ces derniers sont perçus comme tels^[119]. »

Nous devons reconnaître qu'il est impossible de se figurer la réalité quantique de mon verre d'eau. Je le tiens dans la main, il me faudrait à peine cinq gorgées pour le vider, et pourtant le nombre incalculable de molécules qui composent chimiquement cette eau sont originaires de particules non locales, qui pourraient aussi bien être sur Vénus, à Boston ou justement... dans le verre que je tiens à la main. En fait, les particules non locales de l'eau de mon verre peuvent effectivement se trouver à Boston ou sur Vénus, plutôt que dans mon verre, mais avec une probabilité calculable tellement faible – bien que non nulle ! – qu'elle n'a absolument aucune importance pratique.

Cette fameuse probabilité... Que faire ? Renoncer à vouloir essayer de saisir ce que tout cela représente ? Ce serait un beau gâchis d'énergie, vous ne trouvez pas ? Que percevons-nous ? L'apparence d'une réalité non locale ? À ce stade, toute hypothèse n'est que conjecture. On peut toutefois accorder, comme une partie des physiciens quantiques au premier rang desquels je citerais Bernard d'Espagnat dont les travaux ont inspiré ces chapitres, que « la localité des objets macroscopiques telle que nous la percevons est une propriété, non seulement qui ne va pas de soi, mais qu'il serait même contestable de leur attribuer au titre de la réalité indépendante^[120] ».

Une conclusion en découle : tenir un verre d'eau, sentir le vent d'un soir d'été sur son visage et redécouvrir le même monde tous les matins lorsqu'on se réveille ne constitue pas une réalité absolue ! Un insondable effet de décohérence – dont il semblerait que nous soyons partiellement les acteurs – me permet de sentir, d'éprouver un monde d'objets, monde qui est le même que celui de ma femme, des enfants et sans doute aussi le même que celui des oiseaux qui volettent devant la fenêtre. Le même que le vôtre...

Il ne faut néanmoins pas perdre de vue, comme le dit le jeune physicien Valerio Scarani, auteur d'un livre passionnant^[121], que « les résultats “étonnants” de la physique quantique ne sont pas absurdes, ils ne sont pas incompatibles avec les formes de la connaissance humaine. L'étonnement vient de préjugés, d'une mauvaise épistémologie, d'une connaissance trop attachée aux perceptions sensorielles. Nous regardons le monde à travers de mauvaises lunettes, il ne reste plus qu'à changer de lunettes^[122] ».

Pour voir quoi ? Pour deviner l'existence d'une autre réalité ! D'une réalité hors du temps et de l'espace. Donc absolument imperceptible, mais dont néanmoins certaines des propriétés seraient dépendantes de nous.

N'est-ce pas une situation ambivalente, où l'atome n'est pas un rêve, pas une illusion, mais pas non plus un objet, car une partie de ses propriétés dépendent de nous, observateurs humains ! Il ne constitue donc pas un objet en soi. On aborde là des questions philosophiques, matière qu'enseigna Bernard d'Espagnat à la Sorbonne. « La physique joue un rôle un peu comparable à celui joué par les paraboles dans les religions : celui de laisser deviner sous une forme déguisée une vérité qui – à tort ou à raison, mais ici à raison – est tenue comme ne pouvant être exprimée que sous une forme déguisée. [...] Les choses ne sont pas des éléments de la réalité indépendante. La physique nous montre qu'elles sont bien davantage des vues que nous, humains, nous prenons de cette réalité. Elles sont des phénomènes, dans le sens étymologique^[123]. »

cerveau reconstruit des images à partir de sensations perçues, et voilà que la physique nous apprend que la réalité empirique ne serait, elle aussi, qu'un mode de notre sensibilité. Des ombres dansantes sur le fond de la caverne.

*

La non-localité plaide en faveur de l'existence d'une réalité située au-delà de l'homme, car au-delà de l'espace et du temps. Une réalité qui ne se réduirait pas à nous, bien qu'elle ne soit pas non plus totalement étrangère à l'apparence de notre environnement. En résumé, cette réalité n'est pas accessible à nos outils scientifiques, seuls certains états de ce réel seraient perceptibles. La non-séparabilité, ou non-localité, ferait de ce quelque chose d'immanent une sorte de Tout unique et indivisible. Nous avons vu que notre réalité n'est pas constituée de briques. La matière n'est pas une multitude d'éléments. Ce serait une sorte de globalité dont notre environnement serait une infinitude de projections. Niels Bohr évoquait un univers global et indivisible. Pour Bernard d'Espagnat, les interactions non locales induisent cette globalité – que nous ne percevons pas –, ce qui lui fait dire : « La réalité ultime est “une et indivisible”, la division observée en termes d'objets localisés, le “chatoiement des phénomènes”, étant introduits par nous. Par les “formes a priori de notre sensibilité”, comme aurait dit le bon vieux Kant. Un intérêt de cette manière de voir est qu'elle est pleinement en harmonie avec les lois quantiques fondamentales^[124]. »

Il nous faut maintenant intégrer ces notions.

Espace et temps, s'ils fondent notre réalité empirique, sont absents de la réalité quantique. La situation n'est pas sans évoquer le mythe platonicien de la caverne. En effet, c'est un peu comme si nous vivions au fond d'une caverne obscure et ne distinguions de l'extérieur que les ombres de ce qui veut bien passer devant l'ouverture. L'extérieur étant cette réalité

quantique, et le fond de la grotte notre réalité empirique. Nous vivons dans un monde d'ombres dansantes que nous prenions pour la réalité. Et nous venons de découvrir que la caverne donnait sur un monde extérieur.

*

« L'idée de réalité indépendante ne se ramène pas à la notion de matière – notion aujourd'hui extrêmement floue, de l'aveu même des physiciens. [...] Si la physique, d'une part, ne nous fournit pas une description complète de la réalité indépendante et, d'autre part, réussit cependant à nous donner sur elle certaines lueurs, pourquoi telles ou telles autres approches – je pense au sacré, à la musique, à la peinture, à la poésie (avec, au premier chef, celle dont le sentiment, tout spontané, est éveillé en nous par la nature) – ne nous donneraient-elles pas de tels aperçus, de telles lueurs, elles aussi^[125] ? »

Alors que la sentinelle de la science qu'est la physique quantique approche de notre regard cette notion de non-localité, nous est-il possible d'avoir un autre accès à cette réalité qu'elle laisse présager ? La non-localité nous révèle l'existence d'une autre réalité, mais elle apporte aussi la preuve expérimentale de la nature indivisible de notre monde, de l'interconnexion de toutes les choses qui le composent, parce que originaires de la même source. Vous, moi, les montagnes, les fleurs, la mer, le cosmos, l'univers entier provient d'une même et unique source.

Notre environnement n'est-il en définitive qu'une projection, un reflet, une marque que l'éternité a voulu laisser dans le temps ? Et qui nous dit qu'il n'y en ait qu'une seule...

Nous avons vu que c'est seulement en effectuant une mesure que l'on observe une particule. Si on ne l'observe pas, nous savons par l'expérience qu'elle a une amplitude infinie d'existences qui toutes coexistent. Les physiciens sont unanimes à reconnaître que l'acte d'observer paraît absolument

central. L'observateur est celui qui donne une existence aux objets, au monde. Mais qui est cet observateur ? Vous ? Nous tous ? Mais ne sommes-nous pas nous-mêmes des reflets ?

Si la physique quantique nous apporte aujourd'hui la preuve que les objets et les choses qui composent notre environnement sont des reflets, pourquoi nos corps ne le seraient-ils pas eux aussi, étant constitués des mêmes éléments que les objets et les choses ?

Mais de quoi serions-nous les reflets ?

Et qui nous observe ?

*

Comme le monde matériel, nous ne sommes nous-mêmes que des reflets ! Notre organisme biologique, notre corps, ne sont que des apparences. Une partie de nous provient d'autre part... et n'a sans doute rien d'organique. Pourquoi cela n'a-t-il pas plus d'incidences dans notre vie ? Pourquoi continuons-nous à vouloir croire qu'il ne peut exister de phénomènes ou d'interactions en dehors de la matière, alors que la physique quantique nous prouve que notre réalité est le jeu d'influences non matérielles ? Une notion comme celle de non-localité peut effectivement sembler abstraite, et bien éloignée de vos vies quotidiennes. Pourtant, ce qu'elle implique sur la nature de notre monde a une répercussion directe sur des sujets très concrets comme le fonctionnement de notre organisme, les effets biologiques entre cellules, le comportement de la vie en général, les liens invisibles reliant toute chose et tout organisme dans le cosmos, ou encore l'expansion de l'univers... Voilà ce qu'est un changement de paradigme : nous savons tout cela. C'est là, autour de nous, prouvé. Mais nous n'y croyons pas encore ! Comme elle sonne juste cette remarque de Thomas Kuhn : « La concurrence entre paradigmes n'est pas le genre de bataille qui puisse se gagner avec des preuves^[126]. »

Aussi, et ce n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'approche expérimentale de John Mack avec les experiencers, le psychiatre Stan Grof suggère qu'« en raison des limitations inhérentes à nos facultés intellectuelles, aucune tentative humaine de comprendre les raisons ou motifs du processus de la création ne pourra s'avérer pleinement satisfaisante. La raison est un instrument inadéquat pour l'analyse des dimensions transcendantes de l'existence, et ce d'autant plus que nous avons affaire à des principes opérant à un très haut niveau métaphysique. En définitive, une véritable compréhension de telles choses n'est possible qu'à travers une expérience personnelle directe^[127] ».

*

Ce qui nous ramène à nos... experiencers.

Budd Hopkins

Que se passe-t-il lors de ces expériences ? Qu'arrive-t-il à Sue après qu'elle a aperçu ces êtres ? Ou à Karin ? Ou aux milliers d'autres experiencers ? A-t-on une idée de ce qui suit l'apparition de ces lumières, puis ce premier contact avec une ou plusieurs entités ?

Oui, partiellement. Des morceaux de souvenirs, des impressions, des sensations très intenses, des peurs, des images, des odeurs, des questions aussi. Tout un ensemble d'éléments formidablement complexe, cohérent et solide, ce qui précisément estomaqua John Mack lorsque le chercheur Budd Hopkins lui fit découvrir l'ampleur du phénomène, au début de l'année 1990. Budd Hopkins est cet artiste new-yorkais devenu spécialiste de la question des « enlèvements extraterrestres » dès la fin des années soixante-dix. En 1981, il publia *Missing Time*^[128], son premier livre sur le sujet, fruit de plusieurs années d'enquête, et qui rassemblait de nombreux témoignages. Depuis, il ne cesse de recevoir des appels, des lettres de tous les États-Unis et aussi de l'étranger, de la part de personnes reconnaissant dans le récit que font les témoins dans ses livres des éléments de leur propre vie. Des centaines et des centaines de lettres d'hommes et de femmes demandant de l'aide et rapportant des détails que ni Budd Hopkins ni aucun autre chercheur n'avaient publiés auparavant, des récits consistants, et d'une troublante similitude.

Comme me le dit Budd Hopkins, « nous ne savons pas ce qui arrive à ces gens, cela ne nous laisse alors fondamentalement que deux options : l'une consiste à se mettre la tête dans le

sable et à dire qu'on ne veut pas en entendre parler, l'autre est d'enquêter, et d'essayer d'apporter des réponses^[129] ».

Budd Hopkins a enquêté, accumulé des centaines de cas, levant progressivement le voile sur ces expériences nettement plus répandues qu'il ne l'aurait jamais imaginé. Dans le même temps et devant ces témoignages de détresse, cette souffrance à laquelle il n'allait plus cesser d'être confronté, il demanda très tôt à ce que des spécialistes en santé mentale s'investissent. « Mon souhait le plus grand était que des personnes avec une crédibilité scientifique importante, et spécialement dans le domaine de la santé mentale, se penchent là-dessus sérieusement. Peu importait leur opinion, ils pouvaient commencer en se disant qu'il n'y avait rien à trouver, je m'en moquais. S'ils étaient suffisamment intéressés ne serait-ce que pour aborder la question sérieusement, ça me suffisait... aussi, j'ai été extrêmement heureux quand John a commencé son travail. C'était très audacieux de sa part, très audacieux et extrêmement utile. »

Budd Hopkins se souvient de cette première fois où, accueillant le célèbre psychiatre de Harvard, il lui a tendu, plutôt qu'un long discours, quelques-unes de ces centaines de lettres qu'il recevait de la part d'expérimentateurs. Budd jugea avec sagesse que les récits, les mots bruts contenus dans ces écrits d'anonymes, allaient en apprendre bien plus au psychiatre que tout ce que lui-même tenterait de résumer. Ne perdez pas de vue que les expérimentateurs sont réellement des gens comme vous et moi ! Ce peut être votre voisin, votre collègue de travail, une personne que vous croisez chaque jour. Et au fur et à mesure que John Mack décachetait les enveloppes, il en prenait conscience. Dans les semaines qui suivirent, il commença à recevoir des expérimentateurs en consultation. C'est ainsi que débuta son propre travail de recherche.

Budd Hopkins habite dans le Lower West Side, le bas de Manhattan. Il me reçoit avec beaucoup de gentillesse, et me fait une synthèse extrêmement claire, et en même temps un peu préoccupante, de ses trente années d'enquête.

– Nous n'avons aucune idée du moment où le phénomène des enlèvements extraterrestres a commencé. Voilà ce qui se passe en général. Les ovnis, des appareils, ont des occupants, des êtres qui semblent particulièrement intéressés par les êtres humains en tant qu'objet d'étude. Il semble que ces êtres suivent des lignées génétiques. Ainsi, si quelqu'un rapporte avoir vécu des enlèvements, on découvre souvent que c'est aussi le cas de ses parents mais aussi de ses enfants. Généralement, lors d'un enlèvement, la personne qui peut être dans sa voiture, devant sa télévision, dans son jardin, ou encore dans son lit, est paralysée, puis elle voit apparaître des petits êtres avec de grosses têtes. C'est extrêmement terrifiant pour la majorité des gens à cet instant, naturellement.

« Cette ou ces personnes sont ensuite emportées dans un faisceau de lumière – nous n'avons aucune idée de la façon dont c'est possible – jusqu'à un vaisseau, ils sont emmenés à l'intérieur alors qu'ils sont toujours paralysés, incapables du moindre mouvement. On les tranquillise, on les calme d'une manière ou d'une autre. Alors, une série d'examens physiques ont lieu, qui se concentrent sur le cerveau, l'appareil reproducteur et le système nerveux. Des échantillons sont prélevés. Souvent un instrument enlève un petit échantillon de peau. J'ai vu des centaines de ce que nous appelons des scoop marks, des cicatrices laissées après les enlèvements.

Tout en continuant son exposé, Budd Hopkins va me chercher des photos de ces marques, et les étale devant moi. On dirait de petites encoches, sur le dos, les bras, les jambes... Il y en a qui ressemblent plus à des points. Ces marques, me dit Budd Hopkins, les enlevés les découvrent sur eux au matin en se réveillant, ou après avoir pensé vivre une expérience.

– J'en ai vu des centaines ! J'ai aussi constaté la présence de blessures internes, chez certains enlevés, qui ne peuvent en aucun cas avoir été causées accidentellement.

« Très régulièrement, des instruments sont insérés dans le corps. La personne est en général extrêmement passive. La communication avec les entités se fait par télépathie. La personne reçoit des messages rassurants : “Restez calme, tout se passera bien !” Ensuite, elle est rhabillée et remise où elle avait été prise. Il arrive toutefois que les gens ne soient pas ramenés au bon endroit. Ils se retrouvent dans une pièce différente de celle où ils se trouvaient avant l'expérience. Ou assis à une autre place dans la voiture où ils étaient. Parfois même, ils ne portent pas les mêmes vêtements que ceux qu'ils avaient avant l'expérience. J'ai des cas de gens qui se retrouvent le matin avec des habits qui ne leur appartiennent pas !

« La mémoire consciente est en grande partie effacée, pas totalement mais en grande partie. La personne n'a ainsi que des fragments de souvenirs, mais pas la mémoire de l'ensemble de l'événement. Ça la laisse très confuse. “Est-ce que c'est vraiment arrivé ? Est-ce que je deviens fou ?” Les souvenirs peuvent resurgir, comme dans les cas de trauma, sous forme de flash-back violents, dans lesquels la personne se voit allongée, avec des visages au-dessus d'elle.

« Une des choses les plus importantes à réaliser est que la personne est enlevée encore et encore tout au long de sa vie. Ça n'arrive pas qu'une seule fois. C'est un peu comme si la personne était devenue un objet d'étude systématique de la part des occupants des ovnis.

« Ce phénomène est mondial. J'ai vu des enlevés en Turquie. J'ai eu des cas où les enlèvements avaient eu lieu en Israël, au Japon, en France, en Angleterre, partout ! Les enlevés proviennent de l'ensemble de la population. Il n'y a aucun profil culturel ou social. Tout le monde peut être concerné. Un

ingénieur de la Nasa est venu me voir, ainsi qu'un chercheur de cette même agence spatiale... pour me parler de leurs expériences d'enlèvement ! Tous deux étaient des enlevés ! Je vois des femmes, des hommes. Huit psychiatres sont venus à propos de leurs propres expériences ! Des officiers de police, des militaires de haut rang, des artistes, des écrivains, des avocats : il est vraiment évident que cela ne concerne pas un groupe particulier, une partie identifiable de la population, mais tout le monde ! J'aimerais que les gens crédibles, à qui cela arrive, parlent publiquement de leurs propres expériences, mais si vous êtes un chercheur de la Nasa ou un lieutenant de police, par exemple, et que votre carrière dépend de votre crédibilité, jamais vous n'interviendrez publiquement pour évoquer une telle expérience. L'immense majorité de ceux à qui cela arrive tiennent à garder l'anonymat. Seul un jeune pompiste de dix-huit ans, par exemple, acceptera de raconter son histoire, parce que lui ne voit aucun risque professionnel à le faire. Mais les témoignages que le public attend sont ceux du chercheur de la Nasa ou de l'officier. Pas le sien, que personne ne croira !

« Il y a ces marques sur le corps, le fait que les gens soient physiquement absents pendant la période où ils disent avoir été enlevés. Je sais que tout cela paraît fou, ces témoins qui disent passer à travers des vitres. Il y a plusieurs cas, aussi, où un enfant est retrouvé pleurant à l'extérieur de la maison, alors que portes et fenêtres sont verrouillées. Et l'enfant raconte qu'un petit homme l'a fait flotter et l'a fait passer à travers la fenêtre. Les parents se retrouvent dans une situation très angoissante, car ils ont bien constaté eux-mêmes que la maison était fermée à double tour. Pourtant l'enfant a été retrouvé dehors, seul, en train de pleurer !

« Nous n'avons vraiment aucune idée de pourquoi ce phénomène se produit. De ce qu'ils veulent. On n'en sait vraiment rien ! Toutefois, je retiens que ce qu'ils font provoque beaucoup de souffrance. Il y a eu des suicides, des personnes ont fait des dépressions nerveuses à cause de ces expériences,

d'autres sont touchées physiquement. Je n'ai pas le sentiment que les entités provoquent cela intentionnellement, mais c'est une des conséquences de ce qu'elles font.

« Il est très difficile d'extrapoler à partir des témoignages et d'avoir une idée précise de la raison de ces enlèvements. Nous ne savons pas, tout simplement. Maintenant, à l'évidence, toutes les personnes qui ont ces expériences doivent trouver un moyen de vivre avec, d'une manière ou d'une autre. Avec le trauma que cela implique, avec leur propre personnalité. Chacun a sa façon propre d'intégrer ces expériences si particulières. Vous ne pouvez pas contrôler ces expériences ni prévoir quand elles se produiront. Il faut faire avec. Alors, un certain nombre de gens essaient de faire face d'une façon qui leur soit utile, qui les aide : "Je les déteste ! Je déteste ces yeux noirs ! Je déteste la façon dont ils entrent dans ma vie, je voudrais les tuer !" D'autres personnes vont penser qu'ils reçoivent une forme de sagesse de la part de ces entités : "Je pense qu'ils sont là pour nous aider." C'est une façon de faire avec ! Peut-être qu'aucune de ces deux opinions n'est juste.

« Je pense que nous avons à disposition beaucoup d'indices. Vous voyez, si par exemple on se dit : "Ok, si ça se produit vraiment, on devrait voir des ovnis !" Eh bien, on en voit, et dans énormément de cas. Si ça atterrit au sol, on devrait avoir des marques. Ça en laisse ! Si des gens sont enlevés et que des expériences sont faites sur eux, on devrait pouvoir constater la présence de traces physiques. Il y en a ! Ça devrait laisser des traces émotionnelles. C'est le cas ! Toutes les traces que l'on serait en droit d'attendre sont présentes ! Le seul problème est qu'admettre cela est extrêmement difficile pour ceux qui n'en connaissent pas l'existence.

« Certains enlevés rapportent avoir des implants. Nous n'avons aucune idée de leur fonction. Pour vous donner juste un cas : une femme et son fils rentraient chez eux après une fête de famille. Il était assez tard dans la nuit, le fils avait seize ans. Ils se rappellent tous deux que la voiture s'est arrêtée,

mais ils ne savent pourquoi. Ils se souviennent de lumières entourant la voiture, puis de cette frayeur. C'est leur dernier souvenir. Quand ils ont repris conscience, la mère était incapable de conduire et c'est le fils qui a ramené la voiture à la maison. La mère avait des sensations physiques sur le visage et sur le corps très obsédantes. Ils n'ont pas fait de lien avec des ovnis. Ils ont tous les deux un trou noir couvrant la même période de plusieurs heures. Quelques années plus tard, la femme a eu un accident : elle s'est heurté la tête contre un mur, et est tombée inconsciente au sol. Saignant de la tête, elle a été conduite à l'hôpital, où les médecins ont suspecté une fracture du crâne. On lui a donc fait une radio. Le radiologue est venu la voir un peu plus tard et lui a demandé : "À quelle occasion vous a-t-on mis ce petit objet métallique dans le cerveau ?" Elle n'avait jamais rien eu au crâne, elle a répondu : "Je n'en sais rien, je n'ai jamais rien eu à la tête." Ils lui ont fait une nouvelle série de clichés. On voit distinctement l'objet. J'ai ici une de ces radios, accompagnée du rapport du radiologue qui décrit précisément cet objet très profondément enfoncé dans le crâne, à tel point qu'on ne peut pas l'enlever ! Lorsque le chirurgien a regardé la radio, il a dit qu'il serait extrêmement dangereux de tenter de l'extraire. La femme n'avait jamais subi aucune opération à la tête de sa vie.

Implants

Parfois donc, les experiencers rapportent qu'un implant a été inséré dans leur corps, dans leur crâne, ou sous leur peau. Ils pensent que c'est une sorte de marqueur qui permettrait aux extraterrestres de les suivre et de les retrouver, où qu'ils soient. Différents petits objets que les experiencers identifient comme étant des implants ont été extraits. Les résultats des analyses effectuées sont contradictoires : certains chercheurs ne considèrent pas qu'ils aient obtenu la preuve concluante que ces objets soient d'origine extraterrestre, alors que d'autres sont convaincus que leur provenance est inexpiquée.

Ces objets, que peuvent-ils nous apprendre en eux-mêmes ? John Mack a eu l'occasion d'en avoir entre les mains : « Nous n'avons pas de preuves indiquant que les implants récupérés soient composés exclusivement d'éléments rares, ni d'éléments plus ordinaires, mais combinés de façon inhabituelle. En discutant avec des ingénieurs chimistes et d'autres techniciens experts en matériaux, j'ai appris qu'il serait extrêmement difficile d'effectuer un diagnostic concernant la nature exacte d'une substance encore inconnue sans avoir de plus amples informations sur ses origines^[130]. »

David Pritchard, professeur de physique au MIT, pense que la démonstration de l'origine extraterrestre de ces objets ne pourra se faire qu'à travers l'étude de leur fonction, plutôt que de leur seule composition. Et cela demandera des moyens considérables. Pritchard a pu s'en rendre compte en tentant d'analyser un implant dans son laboratoire.

Qu'est-ce que l'objet en lui-même ? Un petit morceau de

métal, parfois un objet ne correspondant pas à une formation biologiquement naturelle, qui pourrait donc avoir été fabriqué. Les analyses les plus poussées ne nous permettent pas d'aller plus loin. Est-ce une surprise ? Lavoisier, tenant une météorite dans les mains, affirmait qu'elle ne pouvait provenir du ciel ! Nous en sommes exactement au même stade avec les implants sous-cutanés. Comment analyser un objet dont on ne connaît pas la fonction ?

On peut en identifier les composants. On l'a fait. Cela n'ouvre sur rien de bien significatif. Rien qui autorise à pouvoir infirmer ou affirmer que ces implants soient d'une origine extraterrestre. « Les phénomènes physiques qui accompagnent les enlèvements sont importants, mais leur signification provient avant tout du fait qu'ils corroborent les expériences d'enlèvement elles-mêmes^[131]. » Seuls, ils ne nous apprennent pas grand-chose et, surtout, ils ne constituent pas la preuve miracle. S'ils renforcent les témoignages, toutefois John Mack souligne la limite du seul examen des caractéristiques matérielles de ce phénomène. « Je suis de plus en plus convaincu que la nature subtile et insaisissable du phénomène des enlèvements est telle que ses secrets ne pourront être percés par ceux qui utiliseront une approche purement empirique, ceux qui voudront toujours maintenir observateur et observé, sujet et objet totalement séparés. Je suis également assez tracassé par le fait que si trop d'attention est donnée à la seule étude des manifestations physiques, nous ne serons pas capables de réaliser la signification potentiellement profonde de ce phénomène^[132]. »

*

Lorsque j'ai parlé des marques physiques avec Karin, j'ai été frappé de sa réponse :

– J'ai eu toutes sortes de marques sur le corps après ces expériences, ça ne prouve pas que j'aie eu des expériences ! D'autres gens ont des marques qui sont apparues sur leur

corps, des implants ont été enlevés, on a constaté des marques de brûlures sur le sol... Ça ne prouve rien ! Je pense que l'on est invité à être plus souple sur notre façon de poser des questions, sur ce que nous considérons comme étant la réalité. Nous vivons avec une vision du monde très matérialiste, limitée par les croyances scientifiques. On n'est pas habitué à découvrir les choses autrement, à utiliser notre intuition. Je ne pense pas que nous puissions interagir avec le reste de l'univers d'une manière très efficace comme cela. On nous demande de grandir un petit peu, en ne nous donnant pas ces « preuves » sur un plateau. Les livres, le cinéma, tout nous a habitués à l'idée qu'une vie extraterrestre est possible, mais pour la majorité des gens, cette vie extraterrestre est toujours associée à quelque chose d'amusant, comme une sorte de nouvel animal dans la forêt. Une nouvelle espèce. Nous l'envisageons comme quelque chose d'opérant dans cette dimension, à partir de notre vision du monde actuelle... Il ne nous vient pas à l'esprit que ça puisse apparaître sous forme de... conscience ! Peut-être devrions-nous employer des mots comme vibration, fréquence, changement de dimension... Nous ne sommes pas habitués à penser comme ça, nous devons être un peu plus souples.

En privilégiant l'écoute, le décryptage d'expériences subjectives sans le support de preuves matérielles, ce qui est le propre de la psychiatrie, John Mack a un accès direct à la réalité des enlèvements, à travers les experiencers. Les éléments physiques sont venus étayer les récits de ses patients, mais il était conscient de leur caractère scientifiquement non décisif. Aussi a-t-il toujours privilégié son approche intuitive de praticien. Comme le note Will :

– John a confirmé que les expériences humaines sont aussi un moyen de connaître le monde. Malheureusement, des branches de la science sont devenues très discriminatoires et en arrivent à ignorer des expériences vécues, pour se pencher uniquement sur des traces physiques. John Mack nous rappelle que les expériences humaines peuvent être d'une grande

variété, et inclure des facettes qui n'offrent pas nécessairement d'indices physiques. John nous dit simplement d'écouter les gens ! D'écouter ce que toutes ces personnes disent. Voyez les similarités, ou les différences qui existent dans ce qu'ils rapportent, et en écoutant, et étant attentif, on peut également se faire une idée de ce qu'est le monde.

Le cauchemar de Danny et de Jake

Je remonte en direction du Vermont cette fois directement depuis New York. Six heures de route avant de retrouver la maison de Sue et de David. Au téléphone, Sue m'a juste dit qu'elle voulait me parler de ses deux fils, Danny et Jake. Car si pendant des années elle a eu les plus grandes difficultés à aborder le sujet avec son mari, la situation a été encore plus douloureuse avec ses propres enfants. Mais pas pour les mêmes raisons.

– Danny avait beaucoup de saignements de nez, je ne savais pas vraiment ce que ça pouvait signifier, mais je me rappelle que lorsque j'étais enfant, j'étais comme lui. Je me réveillais aussi assez souvent le matin avec une grande marque rouge sur le front, comme une bosse, c'était assez douloureux, et rouge, juste au milieu du front. Ma mère me disait toujours que ce devait être une piqûre d'araignée. Je me souviens que même enfant je me demandais comment on pouvait être piqué autant de fois exactement au même endroit, juste au milieu du front. J'avais aussi des marques derrière les oreilles parfois, c'était vraiment quelque chose de récurrent dans ma vie, j'avais toujours quelque chose... des marques sur mes jambes, sur mes bras... maintenant, je sais à quoi elles étaient dues ! J'ai remarqué les mêmes marques sur mes garçons quand ils avaient entre dix et onze ans...

À cette époque, les parents de Sue habitaient toujours la même maison de Waitsfield dans le Vermont.

– Un soir, comme nous le faisions régulièrement avec David, j'ai laissé les garçons chez mes parents. Ils y ont passé la nuit

et je suis allée les chercher le lendemain matin. Dans la voiture, alors que nous rentrions chez nous, ils ont commencé à me dire qu'ils avaient tous les deux fait un cauchemar. J'ai demandé à Danny de me raconter en premier : « C'était bizarre, j'ai rêvé que je me réveillais dans la chambre. » Ils avaient dormi dans ce qui était ma chambre autrefois. Danny continua : « J'ai rêvé que je me réveillais dans la chambre et que je voyais ce petit vampire. » À cet instant, Jake est intervenu pour dire qu'il se souvenait avoir fait le même rêve. Tout en conduisant, je voyais bien que mes deux enfants avaient peur en se remémorant leur nuit. Ce n'était pas comme s'ils me racontaient une histoire, ils avaient fait exactement le même rêve, la même nuit, et avaient vraiment un ton effrayé. Jake m'a dit : « Moi aussi j'ai rêvé que je me réveillais dans la chambre, et il y avait des petits singes à côté du lit ! J'ai rêvé que Danny et moi on s'est levés, et comme on avait peur, on a essayé de s'enfuir mais il y avait un champ de force et on ne pouvait pas passer à travers... Après, je ne me souviens plus. » Je conduisais en regardant droit devant moi, sans savoir quoi leur dire. C'est tout ce dont ils se souvenaient. Je ne savais pas quoi faire. Je ne voulais pas les effrayer, j'avais fait ces « rêves » moi-même lorsque j'étais enfant, tant et tant de fois. Je ne pouvais pas leur parler de mes expériences... comment aurais-je pu leur en parler ? Je ne savais pas à qui demander conseil. Je n'avais jamais évoqué mes expériences devant les enfants...

La détresse d'une mère qui ne sait pas quoi faire ! Qui se dit qu'elle n'arrive pas à protéger ses propres enfants ! Qui ne peut pas en parler avec eux. Tirillée entre des expériences dont tout son être lui dit qu'elles sont réelles – et donc réelles aussi pour ses enfants puisque tout ce qu'ils disent vivre, elle l'a vécu – et puis cette idée, sa seule planche de salut rationnelle : « Et si c'est moi qui suis folle ? »

Même après des jours et des jours passés ensemble à en discuter, je ne sais pas si je mesure bien toute la détresse de cette situation.

« Je ne voulais pas les effrayer davantage... »

*

Sue vit des décennies dans ce « refus ontologique » que décrit bien John Mack. Une situation qui lui permet de faire face au quotidien de la vie sans avoir à trancher sur la réalité ou non de ses expériences. Le Dr Paul Bernstein m'a livré quelques-unes des raisons de ce mécanisme mental :

– En général, la vision que nous avons des extraterrestres est effrayante. Alors une des façons de composer avec cette peur, c'est de se dire que l'on n'a pas à s'en faire, puisque les extraterrestres... n'existent pas ! Cela s'appelle un déni. On pratique ce type de refus très régulièrement. À la mort d'un proche par exemple, lorsque l'on n'arrive pas à intégrer un changement brutal dans notre réalité, dans notre vie. Et particulièrement un changement à caractère douloureux.

*

Sue le confirme :

– J'avais le sentiment que le monde n'était pas un endroit sûr, que nulle part, n'était sûr ! Quoi que je fasse, où que j'aile, ils me trouveraient ! C'est ce qui m'a vraiment obsédée avec mes enfants... savoir qu'ils étaient aussi visités et que je ne pouvais rien y faire...

– Même pas en parler à David ?

– J'ai essayé de cacher mes peurs à mon mari, parce que c'est un homme très solide, et il ne comprenait pas... ce n'était pas tant qu'il n'acceptait pas mes peurs, mais plutôt que ça n'avait aucun sens pour lui. Et si j'avais voulu lui expliquer de quoi j'étais effrayée, il n'aurait jamais voulu en entendre parler... Pour David, ce n'était pas tellement qu'il ne me croyait pas, mais il voulait que j'arrête tout ça. Il devait penser que j'avais un moyen, je ne sais pas, de stopper tout ça... parce qu'il

voulait avoir une vie normale...

– Il a fini par réaliser que vous ne contrôliez pas ce qui se passait !

– Oui, avoir été témoin lui-même a été décisif.

Confirmation

Sue se rappelle encore avec une terrible netteté ce soir de 1990. Ce soir où à la fois David fut témoin de l'une des expériences de sa femme et où Sue eut définitivement la certitude que leurs deux enfants étaient impliqués. Danny avait alors treize ans et Jake onze.

Alors que la nuit était tombée, et que Sue et David étaient couchés, ils furent réveillés par une lumière bleue, pulsant à travers leur chambre située au premier étage. La chienne Mali, au rez-de-chaussée, poussait des couinements plaintifs. Sue se leva, David n'y parvint pas. Elle se tint debout à côté de leur lit, puis se sentit comme poussée vers l'escalier...

– C'était un dimanche soir, nous habitions en ville à cette époque, à Waterbury, dans une rue du centre-ville. David et moi étions montés nous coucher assez tôt. J'ai entendu la chienne couiner en bas, elle faisait vraiment de drôles de bruits, une sorte de plainte, comme si elle était effrayée. J'ai regardé l'heure, il n'était pas loin de vingt-trois heures. Je me suis levée en me demandant ce qui lui arrivait, peut-être, me suis-je dit, a-t-elle besoin de sortir. Je me suis donc levée, j'ai commencé à faire le tour du lit et David s'est réveillé. Il s'est redressé dans le lit et m'a demandé : « Sue, qu'est-ce que tu fais ? Où vas-tu ? » Je lui ai dit que Mali pleurait et que j'allais voir ce qu'elle avait. Il ne m'a pas répondu, j'ai pensé qu'il s'était rendormi. J'ai contourné le lit pour sortir, et me suis avancée à l'extérieur de la chambre, juste en haut de l'escalier. L'escalier descendait sur le couloir d'entrée, la cuisine était dans le prolongement de ce couloir d'entrée. Depuis le haut de l'escalier, j'ai regardé en bas

et j'ai vu cette lumière blanc bleuté qui brillait au-dessus des marches. Une lumière pulsante ! Là je me suis dit : « Oh merde, ils sont là encore ! » J'ai regardé autour de moi...

Sue se sent gênée d'avoir juré devant moi.

– Je ne parle pas comme ça d'habitude, mais dans ces moments-là je ressens une telle frayeur...

– Ça n'a aucune importance, Sue.

– Alors que je descendais les marches, je me souviens avoir pensé : « Il faut que j'en aie le cœur net ! » Je regardais tout. Avec beaucoup d'attention, je regardais chaque chose pour être certaine que je ne rêvais pas ! « Je suis dans ma maison, nous sommes dimanche soir, David est couché, il est onze heures du soir, ce sont mes dessins sur les murs, c'est la couleur de mon tapis, je sais que je suis réveillée ! Je peux sentir le tapis sous mes pieds, je sais, je sais que je suis réveillée ! » Et c'est comme si je ne pouvais pas faire autre chose que descendre. On se sent tellement obligé, contraint. Pourtant j'étais vraiment terrorisée, mais je ne pouvais rien faire d'autre que descendre cet escalier. Je vois Mali en bas. Elle est couchée le ventre à terre en train de gémir, elle grogne, montre les dents en fixant quelque chose droit devant elle dans la cuisine. J'arrive au bas des escaliers, je l'enjambe, je me sens un peu comme un robot. Je ne peux rien faire d'autre qu'avancer. Je l'enjambe et elle ne me regarde pas, elle est prostrée par terre et elle couine. Je fais attention au moindre détail, comme la différence de température entre la moquette de l'escalier et le carrelage du couloir menant à la cuisine. Je sens le froid des carreaux sous mes pieds. Mais c'est comme si j'étais sous le contrôle de quelque chose... c'est très difficile à décrire... Faire attention à tous ces détails m'aide à garder un peu mon calme. Je suis passée dans la cuisine et...

Sue marque une hésitation, son visage est tordu de douleur. Je la sens revivre la scène avec intensité et désespoir.

– Danny... était là, debout... il avait treize ans. Il se tenait droit comme un robot, ses mains étaient toutes droites et

contre son corps. Ses yeux étaient exorbités. Il avait l'air tellement effrayé ! Ses pupilles étaient affreusement dilatées, si bien qu'il avait l'air d'avoir les yeux noirs plutôt que bleus...

Sue est peu à peu submergée par l'émotion.

– Je me souviens avoir pensé : « Oh mon Dieu, il est paralysé de terreur ! » J'avais le cœur qui cognait dans ma poitrine...

Les larmes glissent sur ses joues.

– C'est la pensée qui m'est venue à l'esprit : « Il est paralysé de peur ! » Alors je me suis approchée, j'ai mis mes mains autour de lui et je lui ai dit : « Trésor, ils ne vont pas te faire de mal. Ils ne vont pas te faire de mal. Ça va aller, ils ne vont pas te faire de mal. » C'était comme s'il ne pouvait même pas m'entendre, qu'il ne pouvait me voir, ses yeux regardaient droit devant lui. Je me rappelle m'être sentie confuse en disant cela. Je ne savais pas qui je désignais par ce ils. Mais c'était viscéral... À ce moment-là... mes pieds n'étaient plus sur le sol ! J'avais le sentiment que mon corps était « balayé », que je flottais en l'air. La lumière était tout autour de nous...

Sue reprend sa respiration quelques instants. Ses yeux sont rouges, la peau de son visage s'est également teintée de pourpre, elle respire avec difficulté.

– Je me suis glissée derrière Danny, je voyais son dos, et juste à cet instant, j'ai vu Jake passer la porte et entrer dans la cuisine. Il avait l'air terrifié aussi. Jake avait onze ans à cette époque. Ça m'a mise dans une colère... Je me disais : « Vous avez gâché ma vie entière, ne gâchez pas celle de mes enfants ! »... Mais je ne pouvais rien faire ! Puis, dès que nous avons été tous les trois alignés dans la cuisine, immédiatement après, tout ce qui a suivi était comme un rêve, comme... vraiment un rêve avec des choses incompréhensibles... Je savais que je n'étais plus dans ma maison, je ne sais pas où j'étais mais je pouvais entendre Danny hurler, et... moi j'essayais de taper quelque chose... Je me souviens que tout était fou... et la chose suivante que je me rappelle c'est de me

réveiller le lendemain matin. Me réveiller dans mon lit. David était là. Lorsque je me suis réveillée, je suis restée allongée quelques minutes en me disant : « Il faut que ce soit un rêve. » Je ne pouvais pas croire, je ne voulais pas penser que ce qui s'était passé était réel. Je suis restée allongée quelques minutes, puis j'ai réalisé que David était réveillé. Je lui ai dit : « David, j'ai vraiment fait un rêve étrange hier soir. » Et là, il est resté sans rien dire, puis, d'une voix vraiment bizarre, il m'a dit : « Vraiment Sue ? Quel était ton rêve ? » Alors je lui ai raconté m'être réveillée, avoir regardé l'heure et entendu Mali pleurer, m'être levée... Il m'a interrompue, sa voix était très calme, il m'a dit : « Sue, tu t'es levée... tu t'es levée et je t'ai demandé ce que tu faisais. Tu contournais le lit, je t'ai demandé où tu allais, tu m'as dit que Mali couinait et que tu descendais voir. » Il a ajouté : « J'ai essayé de me lever, mais je ne pouvais plus bouger... quelque chose n'allait pas et je devais t'aider... mais je ne pouvais pas, j'étais comme paralysé, quelque chose me maintenait et tout est devenu noir ; je ne me rappelle rien ensuite. » David et moi étions aussi terrifiés l'un que l'autre. Je ressentais une terreur absolument totale... devant ce qui se passait, et de n'avoir personne à qui en parler... C'est là que j'ai su avec certitude que les enfants étaient également enlevés, parce que c'était un souvenir conscient, une expérience consciente.

*

Jake habite dans les environs de Boston. Il a maintenant vingt-sept ans. Lui et sa mère ont les plus grandes difficultés à aborder ce sujet ensemble, même encore aujourd'hui. La moindre évocation plonge Jake dans une terreur qu'il ne s'explique pas.

– Quand elle en parle, je ne peux pas la regarder dans les yeux ! me dit-il en parlant de Sue.

Lorsque j'évoque la question avec lui quelques jours plus

tard, alors que nous dînons tous les deux dans un restaurant vietnamien de Cambridge, il se met soudain à bredouiller, puis il se tait quelques instants en baissant la tête, des gouttes de sueur apparaissent sur ses tempes et, après s'être excusé, il lâche avec peine, pris d'une réelle bouffée d'angoisse :

– Non... non, je ne me souviens de rien.

Il me faut voir le frère aîné, Danny...

Danny

C'est à l'hôpital que je le rencontre. Atteint d'une méningite à l'âge de treize ans, il est totalement paralysé depuis, et doit vivre dans un centre de soins spécialisé, situé à une heure de route de chez Sue. Sue m'a précisé que sa méningite s'était déclarée six semaines après l'expérience de la cuisine.

Elle ne sait pas s'il a des souvenirs de cet épisode ; en revanche, me dit-elle, il en a d'une autre expérience qui se serait produite plusieurs années après.

– À cette époque, Danny était traité dans le centre de réadaptation d'un hôpital d'Englewood, dans le Colorado. Je l'avais accompagné et nous sommes restés là-bas six mois. Il allait mieux. Je m'en souviens parce que nous avons eu une expérience la même nuit, lui à l'hôpital, moi dans le studio que j'occupais.

Alors que nous sommes en route, Sue revient sur la sienne.

– Danny avait dix-sept ans à l'époque. Il était paralysé depuis quatre ans. Je le retrouvais tous les jours. Ce soir-là, j'étais allée me coucher assez tôt dans mon studio situé en face de l'hôpital. Puis j'ai été réveillée avec la sensation d'avoir une queue de chat autour de la gorge... J'étais à moitié endormie, et tout d'un coup je réalise qu'il n'y a pas de chat dans cet appartement ! Je réalise où je suis ! Je tourne la tête, et là, juste à côté de moi, se tenait un de ces petits êtres...

Je remarque que la même émotion saisit Sue dès qu'elle se remémore et revit une de ses rencontres.

– Je le regarde... et je suis tellement en colère... j'étais

tellement obsédée ! « Non seulement vous venez dans ma propre maison, mais vous me trouvez aussi quand je suis ailleurs ! » Je me suis redressée très brusquement en avançant ma main pour essayer d'allumer la lumière, et en me redressant, j'ai vu qu'ils étaient plusieurs, ils étaient trois... En approchant mon bras très vite, j'en ai bousculé un de toutes mes forces, avec mon poing ! J'en ai boxé un ! Je ne suis pas violente, je ne me bats jamais, mais là, je l'ai tapé, j'étais tellement choquée, en colère... Il a été si surpris qu'il n'a pas esquivé, et je vois encore cette surprise sur son visage... J'ai mis un coup de poing juste sur le plexus, enfin... là où se trouve le plexus pour nous... Ça ne donnait pas vraiment l'impression de frapper quelque chose de solide... Si vous tapez quelqu'un sur la poitrine, vous allez sentir les côtes, l'estomac... vous savez, tout ce qui est dedans ! Là, c'est un peu comme si ma main était... entrée dedans ! Mon Dieu, c'est bizarre, je croyais taper une poupée... vous savez, c'est solide, il y a une résistance, mais votre main s'enfonce parce qu'il n'y a rien à l'intérieur... Ce fut une très étrange sensation de le taper. Je me souviens des yeux, ils étaient grands... et puis presque immédiatement après, l'être qui se tenait juste derrière a mis quelque chose là...

Sue me désigne sur sa main gauche la partie de peau à la base du pouce, entre le pouce et la naissance de l'index.

– Il a fait quelque chose là. Je ne sais pas ce que c'était, j'ai eu la sensation d'une piqûre... comme si une aiguille m'était rentrée juste là. Et à cette seconde, j'étais partie ! Je n'étais plus là, je ne me rappelle rien. Tant que j'étais consciente, je voulais hurler... et c'est comme ça à chaque fois, ça m'arrive tellement souvent, c'est très bizarre ! ça n'arrive pas à sortir ! Comme un cri au ralenti, étouffé...

*

Danny a trente ans. Lorsque nous pénétrons dans sa chambre, je découvre un jeune homme aux yeux rieurs. Danny

ne peut pas respirer sans l'aide d'un appareillage lourd, il ne peut pas bouger non plus, à l'exception de la tête, mais il conserve toutes ses facultés intellectuelles. Il semble animé d'une incroyable énergie de vie. Il plaisante avec son père, échange quelques infos sur les matchs en cours, lance un regard complice à sa mère.

Son père le taquine :

– On ne va pas rester longtemps aujourd'hui, il faut qu'on aille voir des gens importants !

Danny sourit. Il lui ressemble.

– Il est tout le temps comme ça, dit-il d'une petite voix.

David s'assoit devant la fenêtre, je reste debout devant le lit, avec Sue. Danny ne peut parler que lorsque son respirateur lui fait expirer de l'air. Ses phrases sont courtes, coupées en plein milieu, en suspens quelques instants, pour reprendre leur fil à la bouffée d'air suivante. On en vient directement à son expérience, dans cet hôpital du Colorado, alors qu'il avait dix-sept ans.

– Je me souviens d'un petit mec gris... sortant du mur... grosse tête... dans ma chambre... je ne voyais qu'un mur !

Sue intervient.

– Ce matin-là, il devait être huit heures trente, donc le lendemain de la nuit où j'ai eu cette expérience. Je suis entrée dans la chambre de Danny, et là, simplement en regardant son visage, j'ai vu qu'il était très bouleversé. Ses yeux étaient écarquillés. Tu m'as dit que tu avais eu très peur la nuit précédente. Tu avais voulu demander aux infirmières de m'appeler, mais tu ne voulais pas me réveiller.

– Quelque chose m'a réveillé... j'ai eu très peur... je sais que j'étais dans ma chambre... j'ai vu ma pendule... j'ai vu le ventilateur... tout était à sa place... je sais que je ne rêvais pas... Au milieu de la chambre j'ai vu une ouverture... comme un espace qui s'ouvre... et il y a ce petit être qui entre dans la

chambre...

Je lui demande s'il n'a pas pu rêver.

– Quand c'est arrivé c'était clair. Dans les rêves... habituellement le temps n'a pas de sens... Là je pouvais voir l'heure qu'il était... je savais que j'étais dans ma chambre... je savais que j'étais réveillé quand il est apparu.

Sue précise :

– Il m'a dit que c'est un peu comme si l'espace de sa chambre s'était ouvert et que cet être était venu de l'ouverture. Après que ce petit être à grosse tête est sorti, il ne se rappelle plus rien.

Danny poursuit :

– Oui, après je ne sais plus... Et puis quand je rêve, je sais que je rêve... parce que dans mes rêves j'ai toujours treize ans... j'ai tout le temps treize ans... Dans cette expérience... ça se passait au moment présent !

Dans tous ses rêves, Danny marche, court, alors que dans son expérience, il en avait dix-sept, et se trouvait sur son lit d'hôpital. Il conclut :

– Ça s'est juste produit une fois... Je rêve énormément en ce moment... La nuit dernière je nageais... je savais que j'étais en train de rêver...

Le psychiatre de l'hôpital

Ce fut un véritable choc sur le moment. Des entités dans son studio, et au même instant, cet espace qui s'ouvre au milieu de la chambre d'hôpital de son fils, d'où sort une autre entité. Ce matin-là, épuisée, n'y tenant plus, Sue prend une décision importante : elle doit en parler à quelqu'un, ne plus garder cela pour elle !

– À Englewood, Danny a commencé à voir un psychologue dans le cadre de son traitement. J'ai décidé de parler à ce psychologue, je lui ai dit : « Je vais devoir prendre un risque, que vous pensiez que je suis folle, mais il faut que je vous dise quelque chose à propos de ce qui se passe dans ma famille. » Et je lui ai raconté ! Sa réaction a été de me dire : « Écoutez, je ne sais rien de tout cela, mais je vous crois. Je vois bien à quel point vous êtes secouée. Mais je ne connais rien de ce sujet, je ne sais pas quoi faire... » Quelques jours plus tard, je suis allée dans une grande librairie. Je n'avais pas grand-chose à faire, alors je lisais beaucoup. Au moment où j'entre dans la librairie, il y a une pile de livres par terre qu'ils sont en train de mettre en rayon, ce sont des exemplaires d'Abduction de John Mack. Je l'achète, je rentre, je commence à le lire. Après le premier, puis le second chapitre, je suis bouleversée : je lis le récit de ma vie ! Les descriptions... c'est affolant... je dois téléphoner à John Mack. Je dois parler à cet homme ! C'est un psychiatre de Harvard, je sais qu'il me croira... J'ai immédiatement appelé, il y avait un numéro à la fin du livre. Je devais avoir un ton qui a vraiment impressionné mon interlocuteur, parce que John Mack m'a rappelée dans l'heure. Il ne savait rien de moi, mais il

m'a rappelée de Boston jusque dans le Colorado, et nous avons parlé une heure et demie... La première chose qu'il m'a dite c'est : « Que puis-je faire pour vous ? » Je n'ai pu que dire : « Je ne sais pas... je ne sais pas par où commencer... » Il a répondu : « Commencez par le milieu ! »

« C'est la première fois que j'ai parlé à John Mack. Au Dr Mack, je ne l'appelais pas John alors. Il se trouve que le responsable du département psychiatrique de l'hôpital d'Englewood avait fait ses études à Harvard, et le connaissait. Ils se sont appelés, et John a pu lui faire part directement de ses travaux. Après avoir parlé, il m'a simplement dit : "Sue, je vous crois ! J'ai entendu tant d'histoires similaires à la vôtre..." Il m'a beaucoup aidée à intégrer ces expériences. À comprendre que je n'étais pas folle.

*

« Jusqu'il y a peu, les experiencers ne pouvaient pas livrer leurs témoignages sans crainte du ridicule, ni risquer d'être exclus socialement, voire internés ; à cela s'ajoute qu'ils ne peuvent prévoir quand les expériences se produisent, et ils sont incapables de protéger d'un enlèvement ceux qui leur sont proches. Il n'est pas surprenant qu'ils présentent un haut degré de détresse^[133]. » Après ce que j'ai pu voir, ce que m'ont livré un certain nombre d'experiencers, je ne suis pas loin de partager l'avis de John Mack. La douleur et le trauma viennent autant de l'isolement social dans lequel sont maintenues les personnes qui traversent ces expériences, que de la nature des expériences elles-mêmes.

*

Le père de Sue était militaire. Il a pris sa retraite sous le soleil du Nouveau-Mexique. Sue rend visite à ses parents de temps à autre, comme cette fois, en 2002. Elle les avait

accompagnés pour la journée à Santa Fe, et rentrait avec eux à la nuit tombée.

Sue est assise à l'arrière, son père conduit, sa mère regarde la route. Soudain, Sue observe une lumière bleue qui les suit. Son père ne dit rien, il accélère, comme un robot. La lumière reste à leur hauteur, volant au-dessus du sol. La voiture va très vite.

Puis, l'instant d'après, ils sont tous les trois devant la maison des parents de Sue, assis dans la voiture, sans savoir comment ils sont arrivés là. Ils rentrent et vont se coucher sans un mot.

Le lendemain, Sue évoque cet épisode devant son père, mais il change immédiatement de sujet. Restée seule avec sa mère, celle-ci lui confirme qu'ils ont déjà vécu d'autres phénomènes comme celui-là, le premier remonte même très loin, Sue avait deux ans...

Sue avait déjà pu parler un peu du sujet avec sa mère. Jamais avec son père. Elle soupçonne que sa mère est également une expérimentatrice. Longtemps après qu'elle est revenue chez elle dans le Vermont, un matin, aux premières heures de l'aube, le téléphone sonne. Sue décroche, c'est son père, il a une voix très inhabituelle.

– Sue, je me suis toujours senti mal par rapport à ça... Je me souviens bien de cette lumière sur la route. Je peux juste te dire que c'est réel ! Je ne peux pas en parler.

Will

Il demeure bien des mystères, et bien des interrogations. Après toutes ces rencontres, ces confidences, ces témoignages bouleversants, si j'ai nettement conscience que quelque chose de réel se produit, je n'arrive pas à saisir le degré de réalité de ce phénomène. Ou je ne parviens pas encore à l'assimiler peut-être. J'ai l'impression d'avoir les mêmes interrogations que John à ses débuts : d'accord, c'est réel... mais réel comment ?

De retour à Cambridge, j'ai une longue discussion avec Will. Il est experiercer, et se souvient d'expériences qui remontent à sa petite enfance. Je trouve qu'il parvient remarquablement bien à mettre des mots sur ce qu'il ressent. Will a mon âge, il a réussi à franchir un pas dans l'intégration émotionnelle de ses expériences. C'est moins effrayant pour lui aujourd'hui.

– Lorsque j'étais enfant, il y avait toujours ces moments très étranges où je me réveillais terrifié parce que je croyais qu'il y avait une sorte d'animal dans ma chambre. Un loup ou quelque chose de ce genre. Je me souviens avoir été terrifié à l'idée de bouger parce que je me disais que si je bougeais, ce loup me mordrait. C'était un sentiment très réel de peur.... mais une peur naturelle d'enfant ! Comme tous les enfants en ont, rien à voir avec mes autres expériences, très claires, que je différenciais très nettement. J'étais dans ma chambre au milieu de la nuit alors qu'une lumière apparaissait derrière mes fenêtres et illuminait tout. Les branches des arbres devenaient toutes blanches, comme gelées par la lumière, et cette lumière semblait entrer dans ma chambre, une lumière bleutée, qui se projetait sur mes murs. À ce moment-là, c'était vraiment

effrayant. C'était une lumière très forte, stable, intense. Je bondissais de mon lit, et je partais dans le couloir, parce que j'avais l'impression que la lumière entourait toute la maison. Je restais là, dans le couloir où je pensais ne pas être vu depuis l'extérieur. Et je me retrouvais dans cette position le lendemain matin... Cette expérience a duré des années. Ça avait un début, je me rappelais me lever, être effrayé, bondir dans le couloir, et puis plus rien, jusqu'au lendemain matin, toujours dans le couloir. Pas en train de dormir par terre... je reprenais conscience le matin debout dans le couloir. Ces épisodes m'ont toujours paru étranges, mais je n'ai jamais fait la liaison avec des extraterrestres à l'époque. Et puis ces expériences se sont succédé, en se renforçant les unes après les autres. Ça ne cesse de se reproduire, et au bout d'un moment, vous commencez à comprendre que ce n'est pas rien...

« C'était au milieu de la nuit, vers deux ou trois heures. J'étais adulte alors. Il m'avait semblé entendre du bruit à l'extérieur de chez moi. Je me suis dit que ce devait être les animaux des voisins qui se battaient. Je suis descendu et j'ai regardé par la vitre de la porte de la cuisine. Je n'avais pas allumé la lumière pour pouvoir voir à l'extérieur. J'ai regardé et j'ai cru voir ce chat. Un chat du quartier avec qui j'étais copain. Je suis sorti, j'ai caressé le chat et je suis rentré... mais quand je suis rentré, j'ai subitement réalisé que quelque chose n'allait pas... que sortir caresser le chat ne me semblait pas vraiment réel... Alors que j'étais de retour dans le couloir, j'ai tourné l'interrupteur. La lumière ne s'est pas allumée. J'ai fait quelques pas, tourné un autre interrupteur... pas de lumière non plus ! À ce moment, j'ai réalisé que ce n'était pas normal du tout. J'ai immédiatement fait demi-tour et me suis dirigé vers la porte pour essayer de comprendre ce qui se passait dehors, parce que ce n'était pas juste un chat, il y avait quelque chose dehors... Je traverse la cuisine à nouveau, mais ça devient incroyablement difficile pour moi de bouger. Avant que je n'aie atteint la porte, je ne pouvais absolument plus faire un

geste. Je regardais à travers la vitre de la porte, très anxieux... et j'ai vu cet immense éclair de lumière, tellement brillant, tout ce qui était à l'extérieur est devenu gris-blanc. Un éclair de lumière qui a submergé l'allée extérieure. Et c'est tout ! Je me suis retrouvé dans mon lit le lendemain matin... après une expérience qui pouvait très bien n'avoir été qu'un rêve, si cela avait été la seule expérience de ma vie. Dans ce cas, j'aurais pu penser que c'était un rêve très étrange se produisant dans un environnement qui se trouvait être exactement celui de ma maison...

« Après cela, j'ai dû gérer beaucoup de stress et d'anxiété, mais ce n'était pas parce que j'étais convaincu d'être visité par des entités, au contraire ; j'ai commencé à lire beaucoup sur la psychologie, des ouvrages sur les désordres mentaux qui peuvent affecter la perception. J'étais assez soucieux à l'idée que je devenais peut-être fou. J'ai cherché toutes les explications possibles à ce qui m'arrivait. J'ai lu des livres sur les hallucinations nocturnes. Lorsqu'on se réveille, parfois, on peut avoir des hallucinations... alors j'ai vraiment essayé de savoir si je n'étais pas en train de perdre le contrôle de moi-même.

« Ça a été une période assez dure pour moi, de vivre en me demandant si j'étais cinglé ! J'ai dû composer avec ce stress incroyable, cette anxiété, consécutive au fait d'avoir perçu des entités qui ne sont pas censées exister. Mon esprit rationnel essayait désespérément de trouver une solution pour expliquer ce que pouvaient être ces entités dans ma chambre ! Mais quelle explication plausible pouvais-je trouver ? Ça n'a aucun sens, on ferme nos portes, comment se fait-il qu'il y ait des entités dans notre maison en plein milieu de la nuit ?

« Ça m'a demandé du temps avant de me sentir en sécurité... il m'a vraiment fallu du temps pour réaliser que ce qui m'arrivait ne signifiait pas que j'étais fou. Et puis, au bout d'un moment, vous arrivez à vivre avec. Après tout, ils vous ramènent toujours intact. Accepter ce qui m'arrivait s'est fait de

façon progressive, mais j'y suis parvenu, même si cela reste toujours assez obscur... même si ces expériences qui paraissent irréelles continuent encore maintenant.

« J'ai eu ces expériences de lumière bleue remplissant la chambre alors que les fenêtres étaient fermées. Et la chambre tout entière était remplie de cette lumière bleue... À ce moment, au moment où l'expérience commence, c'est comme si j'en savais plus sur ce qui allait se passer que je n'en sais maintenant... Au début, lorsque je me réveille, adulte, dans ma chambre, remplie de cette lumière bleue, pendant un instant je pense : "Est-ce une fuite de gaz ? une explosion ? un feu ?" Mais c'est immédiatement suivi par cette peur : "Ils arrivent !" J'essaie de me cacher sous le lit, de me dissimuler, mais il n'y a nulle part dans cette chambre où se cacher. Les portes s'ouvrent et ces deux êtres entrent, l'un attrape ma jambe. C'est très physique, il touche ma jambe. Et je sais que cette lumière signifie que ces choses vont ensuite apparaître.

« Dans le cours de l'expérience elle-même, il y a des petits instants où vous êtes dans le même état d'éveil que lorsque vous êtes réveillé en plein jour... exactement le même état que celui dans lequel nous sommes maintenant. C'est lors de ces moments que je réalise combien il manque des morceaux, des parties de temps. Je n'ai que ces petits moments... je me rappelle la lumière bleue, les êtres entrant dans la pièce, un qui touche ma jambe, mais ensuite je ne me souviens de rien... Je ne pense pas qu'ils disparaissent... Je sais qu'il ne s'agissait pas d'un rêve. Il me semble que des parties de ma vie sont enlevées...

« Je pense que ces êtres ne peuvent pas apparaître dans notre monde en dehors de circonstances particulières. Je pense que c'est une combinaison entre le fait que les gens eux-mêmes sont dans un état particulier, un état différent de conscience. Lorsque les gens dorment et se réveillent, ils traversent toute une gamme d'états différents de conscience par exemple. Je soupçonne que les gens doivent être dans un état particulier, et

en plus de cela, je pense que les êtres doivent fournir des efforts technologiques pour atteindre notre monde. Je n'ai pas le sentiment qu'il s'agisse de soucoupes en métal, évoluant physiquement dans notre ciel. Ce que nous avons appris de beaucoup d'enlevés, moi y compris, qui ont décrit ces expériences en détail... Je crois que nous décrivons deux réalités différentes se rencontrant, se mélangeant temporairement puis se séparant, laissant bien peu de traces. Je pense que la rencontre de ces deux mondes n'est possible que quelques minutes d'affilée. Je ne pense pas qu'une entité puisse apparaître dans notre monde et y rester. Je ne les ai vues dans notre environnement que brièvement, dix minutes, cinq minutes, vingt minutes... puis ils emportent... nous, moi, quiconque de notre environnement, ils nous emmènent dans leur environnement extraterrestre pour la durée de l'expérience, puis nous ramènent.

« Ce contact, ce n'est pas simplement une confrontation entre l'humanité et une autre espèce. Je pense que c'est la rencontre de deux réalités. Beaucoup de mots sont utilisés pour décrire cela. On parle de dimensions, ou de plans de réalité. Dans d'autres cultures, on appelle cela le monde spirituel. C'est une façon de décrire d'autres aspects de la réalité habités par d'autres formes de vie intelligente. On parle de monde spirituel mais peut-être aujourd'hui, dans notre culture, nous allons parler d'autres dimensions, peut-être que notre langage n'est pas suffisant. Si j'en crois ma propre expérience, je pense que nous faisons l'expérience de contacts avec différents niveaux de réalité. Niveaux qui sont aussi réels que notre réalité à nous ici. Mais qui ne sont pas présents au quotidien. Ils ne se rencontrent que très brièvement, puis se séparent, et ce qui reste, ce sont seulement des souvenirs dans l'esprit des gens, le souvenir de ces rencontres.

« Ces êtres sont physiques, mais ils ne sont physiques que lorsque nous sommes dans leur environnement, ou qu'ils pénètrent brièvement dans notre environnement. Je ne pense

pas que nous créions ce phénomène, il existe indépendamment de notre propre volonté. Les êtres que je voyais enfant sont les mêmes que ceux que je vois aujourd'hui. Je pense que nous faisons l'expérience d'un contact avec d'autres êtres intelligents.

Derrière le voile

Depuis la Station spatiale internationale, en orbite à quatre cents kilomètres au-dessus de la Terre, la fine pellicule d'atmosphère qui recouvre notre planète apparaît vraiment très ténue. Quelques kilomètres d'épaisseur à peine, c'est une membrane fragile, un écrin d'oxygène extrêmement fin. Tous les spationautes, sans exception, sont frappés par cette vulnérabilité lorsqu'ils rejoignent la station orbitale. Nous vivons sur une sublime planète bleue recouverte d'eau, dans un équilibre précaire.

La vie foisonne sur terre, on y trouve des écosystèmes extraordinairement complexes, d'innombrables espèces vivantes obéissant à des processus d'interaction d'une ingéniosité prodigieuse. La diversité des organismes qui se développent sur notre planète, depuis un peu moins de quatre milliards d'années, a pour origine un seul et même ancêtre commun. Toutes ces formes, toutes ces apparences, du hibou à la baleine, de la libellule au crabe, de la tulipe à l'éléphant, sont composées des mêmes matériaux, selon la même recette biochimique. Plus fantastique encore, chacun de ces milliards d'éléments est à sa place. Minéral, organique, le moindre composant est interconnecté avec l'ensemble, comme l'explique Rupert Sheldrake, scientifique anglais spécialiste en biochimie et biologie cellulaire : « L'atmosphère, la désagrégation des roches, la chimie des océans et la structure géologique de la Terre ont été si profondément modifiées par les activités biologiques que tous ces systèmes entrecroisés ne se comprennent qu'en relation les uns avec les autres. Ensemble,

ils interagissent de manière à préserver une stabilité remarquable et durable, sans laquelle l'évolution et l'existence continue des organismes vivants seraient impossibles. Ils constituent un organisme vivant unique^[134]. » Notre planète se comporte selon un processus autorégulateur d'activité. Elle ne peut être appréhendée que comme un tout ; un organisme. Aucune de ses parties ne peut subsister sans les autres.

Que cette particularité déterminante ne nous incite pas à modifier notre comportement à son égard révèle combien nous sommes loin de saisir dans quelle réalité nous vivons.

*

L'essence du changement de paradigme que nous traversons porte sur notre attachement à considérer le monde matériel, celui de l'espace, du temps et de la matière, comme constituant la réalité fondamentale. Nous avons vu dans les chapitres précédents que cela est peut-être rassurant et compréhensible, mais illusoire. La non-localité quantique nous suggère l'existence d'une autre réalité, d'un autre monde dont nous ne serions qu'un reflet, peut-être un parmi une infinité d'autres reflets. Certains biologistes pensent maintenant qu'il existe une sorte de lien non local entre les cellules. Un lien entre elles qui ne soit pas organique et ne corresponde pas non plus à un échange d'information. Un lien qui représente un autre état de la réalité. La physique nous a montré que lorsque nous parlons de l'existence d'objets distincts, nous faisons de notre réalité quelque chose de plus concret que ce qu'elle est. « Les phénomènes n'apparaissent que dans un processus de dépendance mutuelle, ils sont donc vides^[135]. » Cette phrase ne provient pas d'un manuel de physique, mais de l'enseignement bouddhique de Nagarjuna, un philosophe indien du II^e siècle après Jésus-Christ – nous le savions donc déjà ?

*

L'interdépendance de toute chose, professée par des enseignements millénaires, se révèle à travers la physique depuis quelques décennies. Tout est interconnecté. Des liens invisibles nous rattachent au reste de l'univers. Non seulement John Mack a donc découvert que nous n'étions pas seuls, mais il a aussi compris comment. « Nous avons traité l'univers comme si c'était juste de la matière inerte – vous savez, de la matière et de l'énergie. Si ces êtres sont le reflet d'une forme d'intelligence dans une autre dimension, en se manifestant à certaines personnes, ils les amènent directement à reconnaître la réalité de leur existence. Cela amorce en quelque sorte un mécanisme psychologique d'ouverture à travers lequel ces personnes vont prendre conscience que nous sommes liés à beaucoup plus de choses – et pas seulement à ces êtres, mais aussi à d'autres énergies, à d'autres entités. Cela initie un processus qui peut être extrêmement dérangement, mais qui conduit ces gens à réaliser que l'univers est un espace intelligent, et pas simplement une chose physique^[136]. »

*

« D'une manière générale, le débat entourant les ovnis est concentré autour de la question de savoir s'ils sont réels dans un strict sens matériel, et si leur existence peut être prouvée par les méthodes de la science traditionnelle. De la même façon, en ce qui concerne les enlèvements, l'intérêt est centré sur la question suivante : oui ou non des gens sont-ils enlevés avec leur corps, à travers le ciel, dans des vaisseaux spatiaux par des extraterrestres ? Ce sont très certainement des questions pertinentes. Après plus de dix ans de travail avec des enlevés, j'en viens à penser que ce ne sont pas les questions les plus significatives posées par le phénomène des enlèvements. Il me semble que ce qui est important pour notre culture repose sur la nature extraordinaire et la puissance de l'expérience que vivent les enlevés. L'ouverture que cette expérience provoque

vers des dimensions plus profondes de la réalité, et ce que cela signifie pour notre culture et le futur des êtres humains^[137]. »

Le vent agite le feuillage devant la maison de John Mack. Je le trouve assis face à son piano, dans la partie du salon qui jouxte la cuisine, jouant avec hésitation, concentré. Le soleil entre par les grandes fenêtres. Mes entretiens avec les experiencers, avec lui ou avec d'autres scientifiques, m'ont permis de saisir un peu mieux le sens de cette phrase lue dans l'un de ses textes : « La compréhension n'est accessible qu'à ceux qui l'acceptent^[138]. » Cela signifie que les choses vraiment nouvelles ne s'imposent pas d'elles-mêmes, dans un premier temps. Il faut faire la démarche préalable de s'ouvrir à ce qu'elles ont à nous apprendre. Avoir envie d'entendre. Ce que disait Thomas Kuhn en d'autres termes : « La concurrence entre paradigmes n'est pas le genre de bataille qui puisse se gagner avec des preuves^[139]. » Le préalable indispensable est d'être disposé à assumer toutes les conséquences que cette curiosité serait susceptible de faire jaillir, dans notre façon de vivre, de regarder le monde, les autres, le cosmos... Être prêt à accepter ce que l'on va trouver.

*

John me regarde avec amusement, cherchant à discerner si je suis, moi aussi, traversé par ce trouble qui l'a étreint lorsqu'il entama lui-même ses recherches avec les experiencers. Oui, je suis troublé, je suis secoué, et je ne cherche pas à le dissimuler. Je lui raconte ma rencontre avec Sue et David. J'ai tant de questions !

– John, est-ce réel ? Enfin, est-ce qu'ils passent vraiment à travers les fenêtres avec leur corps ?

– Il semblerait que oui ! Quelque chose de réel se produit qui n'est pas une invention du témoin, ni dû à quelque origine d'ordre psychologique. Maintenant, une fois que l'on a dit ça, on est obligé de se poser la question de savoir comment nous

définissons ce qui est réel, et de quels moyens nous disposons pour le savoir !

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Au début de mon travail sur ce phénomène, je pensais que c'était stupéfiant ! Voilà des gens visités par des extraterrestres, peut-être même enlevés dans des vaisseaux avec des êtres faisant des expériences sur eux. Je me suis dit que c'était quelque chose d'énorme, mais je n'avais pas encore compris les implications de cette histoire.

– Les implications ?

– Ce phénomène nous impose de revoir notre vision du monde. En règle générale, un psychiatre n'est pas directement concerné par le fait de savoir si son patient, en parlant de sa vie, lui dit la vérité ou non. Ce qui prime avant tout, dans une relation de travail efficace, c'est l'exploration du « sens » de ce que nous dit le patient, des raisons qui le poussent à formuler telle ou telle chose, sans nécessairement devoir le prendre au mot. Mais dans un cas comme celui des « enlèvements extraterrestres », qui remet en cause l'entière vision du monde de notre société, les intérêts en jeu sont bien plus importants. Si c'est « vrai », même les plus sceptiques le reconnaîtront, nous vivons alors dans un univers sensiblement différent de celui dans lequel vous et moi pensions vivre. Les conséquences ne sont pas seulement d'ordre scientifique, mais concernent virtuellement toutes les institutions de notre société.

– Sans compter que s'il n'y a rien de pathologique dans leur discours, ne pas en tenir compte peut sensiblement accroître la situation traumatisante dans laquelle se trouvent les experiencers.

– Bien sûr ! C'est une profonde source de détresse pour eux. Les traiter comme nous le faisons au nom d'un scepticisme injustifié n'est pas sans conséquences, cliniques mais aussi morales. Maintenant, au-delà du rapport patient-thérapeute, une fois que l'on a établi que les experiencers sont des gens

sains d'esprit, qu'ils ont un comportement normal, qu'ils font face, autant qu'il est possible de le faire, à quelque chose d'aussi perturbant, eh bien, où cela nous mène-t-il ? Nous voilà sur un territoire inconnu. Si nous concédons que les *experiençers* ont pris part à un événement réel, quelque chose qui semble entrer dans notre réalité tridimensionnelle, sans en faire entièrement partie, des questions jaillissent telles que : de quelle réalité s'agit-il ? D'où viennent ces êtres ? Ce phénomène nous révèle que notre compréhension de la réalité est extrêmement limitée. L'univers est bien plus mystérieux que nous ne l'avions imaginé. Il y a d'autres intelligences, et certaines semblent capables de nous atteindre.

Et les *experiençers* en sont les témoins. *Il semblerait qu'une intelligence soit en train d'essayer d'établir une connexion, qu'elle tente de nous atteindre.* Ne restons pas subjugués devant notre miroir...

Une autre histoire

John Mack s'est éteint dans la nuit du 27 au 28 septembre 2004, à Londres. Son ami, l'astrophysicien Rudy Schild, m'annonça son décès accidentel le lendemain en fin d'après-midi. Ce fut un terrible choc. Je me rendis à la cérémonie qui se tint en sa mémoire, à Harvard, à la fin du mois d'octobre. Ce jour-là, dans une émotion intense, cet homme d'exception fut honoré par ses pairs et par beaucoup d'amis.

*

Je retrouve Karin, qui tient le coup. Nous parlons beaucoup de John Mack dans les jours qui suivent. De l'importance de son travail, pour l'étude du phénomène et de ses implications sur notre société, mais aussi de l'aide qu'il apporta aux experiencers.

– John savait créer un énorme espace à l'intérieur d'une pièce. Il avait la possibilité de mettre son jugement entre parenthèses, tout en restant sceptique, en conservant tous ses outils d'évaluation psychiatrique, et restait capable de discerner ce qui relevait d'une pathologie mentale de ce qui n'en était pas.

« Au début, John pensait qu'il allait avoir affaire à des fous. Puis il a vu des gens, les uns après les autres, de plus en plus. Et tout ce que chacun rapportait avait les caractéristiques d'une expérience réelle. Arrivé à un certain point, il est devenu évident qu'il avait un choix à faire : soit il changeait sa vision de la réalité, soit il rangeait ces expériences dans une catégorie qui n'allait pas être la bonne. Pour lui, ça n'avait pas de sens ! Ce

fut une question d'intégrité. Ce qui lui importait était d'être vrai, juste. Ça lui a demandé un réel courage.

« Si la culture occidentale prédominante croit que ces expériences sont irréelles, je ne comprends pas pourquoi elle est effrayée à l'idée de les examiner comme une hypothèse... Tous ces gens qui enseignent dans nos universités, qui forment notre monde scientifique... ils sont effrayés à l'idée d'examiner comment leur monde existe. Ou n'existe pas de la façon dont ils le pensent. C'est terrifiant. C'est beaucoup plus facile de garder les murs, de conserver cette structure, ce à quoi l'on est habitué, plutôt que de s'engager dans des questionnements plus vastes. Parce que dès que l'on commence à le faire, ça remet en question absolument tout ce que nous croyons. Cela inclut notre idée de Dieu, si oui ou non nous sommes seuls dans l'univers, sur quelle base existe cette réalité. Comment est-ce que nous savons ci et ça ? Qui est qualifié pour porter un jugement ? Est-ce que nous pouvons valider notre propre expérience, ou bien la science est-elle la seule qui puisse se prononcer sur sa réalité ? Les gens sont terrifiés. Ils sont effrayés à l'idée de changer de voiture ! À l'idée de faire de toutes petites choses, de faire de simples changements dans la vie.

« Je n'étais pas quelqu'un qui s'intéressait à ces histoires d'ovnis ou qui croyait à ces enlèvements extraterrestres, jusqu'à ce que ça m'arrive ! J'étais très comme tout le monde, j'avais une vision très traditionnelle des choses... Je ne demande à personne de me croire sur parole. Si quelqu'un m'avait dit avoir ce type d'expérience, avant que j'en aie moi-même, je ne l'aurais jamais cru. J'aurais pensé qu'il inventait, ou qu'il était fou.

« J'ai commencé à vivre ça dans la douleur, parce que c'est là où j'étais. Nous réagissons tous d'une manière différente aux traumatismes. Chacun est unique, nous essayons tous de grandir, et si nous arrivons aussi à nous servir de nos traumatismes pour cela...

« Les premières expériences, je ne comprenais vraiment pas ce qui m'arrivait. C'était essentiellement effrayant et dérangent. Mais avec le temps, j'ai appris à mieux le vivre. Il y a eu des choses merveilleuses qui sont arrivées dans ces expériences, autant que de choses horribles... C'est un peu à l'image de ce qu'est la vie...

« Au début de l'expérience, quand on commence à être paralysé, il faut imaginer un courant électrique, au même niveau et peut-être même plus violent que celui qui nous électrocuterait, un courant passant à travers le corps tout entier et qui fait que l'on est paralysé, qu'on ne peut pas bouger... Il faut bien saisir ça, d'accord ? C'est physique ! Ça ne fait pas mal comme une électrocution, parce que ça intervient sur le système nerveux, mais c'est fort comme ça !

« Dans mes expériences, lorsque le contact se produit, pour un moment, ils sont denses, comme cette fréquence qui est la nôtre est dense. Mes expériences sont aussi réelles que l'eau est réelle, ou l'air. Puis, durant l'expérience elle-même, les vibrations changent. Au début, ça commence lorsqu'ils nous rencontrent. Quand ils viennent chercher les enlevés, dans cette densité, ils sont alors solides comme nous maintenant. Ensuite, nous sommes enlevés, nous quittons cette dimension et, en quittant cette dimension, les choses semblent moins denses. C'est comme si les vibrations changeaient, que tout s'accélérait. On sent que le corps devient lumineux. En ce qui me concerne, j'ai la sensation que chacune de mes cellules s'éloigne l'une de l'autre et que la vitesse de vibration de la matière augmente. C'est réel, c'est tellement réel qu'il a fallu que j'en parle à des thérapeutes pour pouvoir l'intégrer. Pour pouvoir vivre avec. Si c'était juste quelque chose qui se passait dans ma tête, comme un genre de rêve, je n'en aurais parlé à personne. Je l'aurais gardé pour moi, je suis au courant que ces histoires sont insensées pour qui les entend. Je suis au courant qu'elles paraissent folles à tout le monde. Pourquoi voudrais-je sortir et annoncer : "Eh, je fais ces rêves-là et je

pense qu'ils sont vrais !" C'est ridicule, c'est stupide, je ne ferais pas ça. La seule raison pour laquelle je crois en la réalité de ce qui m'est arrivé, c'est que mon corps était physiquement impliqué et parce que ces expériences, ces êtres, sont physiquement entrés dans mon univers.

« Ce que j'ai appris de ces expériences n'est pas en rapport avec ce qu'il y a là-bas, mais avec ce qu'il y a ici ! En quoi c'est important d'être humain. En quoi c'est important d'être sur cette planète.

En quoi c'est important d'être sur cette planète...

Mon avion vole vers l'Europe. Il fait nuit sur l'Atlantique Nord. Je ne parviens pas à fermer l'œil. Je regarde au-dehors, le nez collé au hublot, et je songe à ces années d'enquête. Des réponses ? Le fin mot de l'histoire ? La clarté de la lune miroite sur la surface de l'océan et laisse deviner la cambrure de la Terre. Des étoiles, quelques fragments de nuages, je réalise avec soudaineté que je ressens tout cela différemment. L'avion, l'espace à l'extérieur, le ciel, les étoiles, la Terre et même les passagers endormis.

J'ai changé. Tout cela m'a profondément changé. Et il me vient alors à l'esprit cette phrase de Krishnamurti : « La vérité est une vision intime, en élaboration perpétuelle. » Je veux clore, temporairement, mon enquête sur ces mots. Car nous ne possédons que des réponses d'humains. Nous voyons l'homme en toute chose. Rien que l'homme. Seule notre propre image est perceptible dans ces phénomènes dont la nature profonde, à l'instar de celle de l'univers, nous échappe. Mais j'ai l'intuition d'avoir été témoin de quelque chose d'important.

*

Tout ne fait que commencer.

Épilogue

Je travaillais déjà sur ce livre depuis plusieurs mois lorsque je découvris qu'un ouvrage consacré au jeune Karmapa venait d'être publié en France. J'eus la surprise de constater que je connaissais l'auteur, nous nous étions vus à plusieurs reprises en Inde durant ce printemps de l'année 2000. Michele Martin était une Américaine d'une cinquantaine d'années, engagée dans l'étude du bouddhisme depuis près de trente ans. Michele m'avait fait une forte impression. J'avais le souvenir d'une femme élégante et rayonnante de vie, au regard pétillant de douceur et d'intelligence.

J'achetai le livre et le lus avec le plus grand plaisir. Elle avait fait un travail remarquable, aussi bien par la richesse de son enquête que par la présentation historique du personnage. Michele, qui parle et lit le tibétain, s'était entretenue avec plusieurs membres de la famille du Karmapa, ainsi qu'avec le Karmapa lui-même, à bien des reprises. Elle avait en outre voyagé jusqu'au Tibet. Dans les premières pages, Michele évoquait en détail la petite enfance du Karmapa dans une famille de nomades de l'est du pays. C'est alors que je lus la chose suivante : « Depuis sa naissance jusqu'à son départ pour le monastère, à l'âge de quatre ans, il arrivait souvent qu'une sphère de lumière se déplace à l'intérieur de la tente. Sa mère la voyait fréquemment et, parfois, quand la tente était plongée dans la pénombre paisible de la nuit, toute la famille pouvait être témoin du phénomène. La lumière jaillissait soudain de nulle part, puis s'évanouissait de même ; elle pouvait également se manifester à l'extérieur de la tente^[140]. »

Bibliographie

Cette bibliographie est très loin d'être exhaustive. Mon envie est davantage ici de suggérer quelques pistes de lecture.

Études générales sur les ovnis

Il existe plusieurs ouvrages proposant une bonne introduction générale au phénomène des ovnis, alliant sérieux de l'enquête et rigueur dans la présentation des témoignages. Je citerai les suivants :

Berliner, Don, *Ovni document de synthèse*, Éditions du Rocher, 2005.

Cometa, rapport, *Les ovni et la Défense, à quoi doit-on se préparer ?* Préface du général Bernard Norlain, Éditions du Rocher, 2003.

Sturrock, Peter A., *La science face à l'énigme des ovnis*, Presses du Châtelet, 2002.

Velasco, Jean-Jacques et Montigiani, Nicolas, *Troubles dans le ciel*, Belfond, à paraître en 2007.

Pour ceux qui lisent l'anglais, l'excellent :

Dolan, Richard M., *UFOs and the National Security State. Chronology of a Cover-up 1941-1973*, Keyhole Publishing Company, 2000.

Quelques livres plus anciens comme celui d'Allen Hynek, ou les enquêtes d'Aimé Michel donnent une bonne perspective de la pérennité du phénomène.

Hynek, Allen J., *Les objets volants non identifiés : mythe ou réalité ?*, Belfond, 1974.

Michel, Aimé, *Mystérieux objets célestes*, Seghers, 1977.

Michel, Aimé, *Lueurs sur les soucoupes volantes*, Mame, 1954.

Les ovnis : information et désinformation

Information et désinformation sont des sujets à la fois sensibles et importants qui font l'objet de bien des fantasmes. L'ouvrage de François Parmentier, notamment, pose le problème à plat et décortique avec brio l'historique des mécanismes de désinformation à l'œuvre depuis la Seconde Guerre mondiale. Documenté, précis, rigoureux.

Bourdaïs, Gildas, *Ovnis, la levée progressive du secret*, JMG éditions, 2001.

Guérin, Pierre, *Ovni, les mécanismes d'une désinformation*, Albin Michel, 2000.

Parmentier, François, *Ovni : 60 ans de désinformation*, préface de Vladimir Volkoff, Éditions du Rocher, 2004.

Études sur les « enlèvements extraterrestres »

Il existe peu d'ouvrages en français sur le sujet. Voici néanmoins quelques pistes, ainsi que deux ouvrages en anglais assez complets. Avec, bien sûr, les incontournables que sont les deux ouvrages de John Mack sur le sujet (je recommande vivement le second, *Passport to the Cosmos*).

Brosses, Marie-Thérèse de, *Enquête sur les enlèvements extraterrestres*, Plon, 1995.

Collectif : *UFOs and Abductions : Challenging the Borders of Knowledge*, David M. Jacobs (éd.), University Press of Kansas, 2000.

Hopkins, Budd et Rainey, Carol, *Sight Unseen*, Atria Books, New York 2003.

Hopkins, Budd, *Enlèvements extraterrestres, les témoins parlent*, Éditions du Rocher, 1995.

Jacobs, David M., Les kidnappeurs d'un autre monde, Presses de la Cité, 1992.

Mack, John E., Abduction : Human Encounters with Aliens, New York, Charles Scribner, 1994. Édition française : Dossier extraterrestres, Presses de la Cité, 1995.

Mack, John E., Passport to the Cosmos, Crown Publishers, 1999.

Introduction à la physique quantique

Les deux ouvrages suivants sont clairs et concis. Ils permettent de découvrir le monde de la physique quantique assez aisément.

Ortoli, Sven et Pharabod, Jean-Pierre, Le cantique des quantiques. Le monde existe-t-il ?, Éditions La Découverte et Syros, 1998.

Scarani, Valerio, *Initiation à la physique quantique, la matière et ses phénomènes*, Vuibert, 2003.

Beaucoup plus pointus et étourdissants d'érudition, les ouvrages du physicien Bernard d'Espagnat proposent à la fois une présentation des fondements de la physique quantique, mais aussi une analyse des conséquences philosophiques et épistémologiques de ces découvertes sur notre façon de voir le monde.

Espagnat, Bernard d', Traité de physique et de philosophie, Fayard, 2002.

Espagnat, Bernard d' et Klein, Étienne, Regards sur la matière. Des quanta et des choses, Fayard, 1993.

David Bohm, quant à lui, comme Goswami, pousse encore plus loin l'interprétation des implications de la physique quantique sur notre réalité, ou sur la notion de conscience, par exemple.

Fascinant !

Bohm, David, La plénitude de l'univers, Éditions du Rocher, 1990.

Bohm, David et Peat, F. David, La conscience et l'univers, Éditions du Rocher, 1990.

Goswami, Amit, Ph. D, *Physics of the Soul. The Quantum Book of Living, Dying, Reincarnation and Immortality*, Hampton Roads Publishing Company, Inc., 2001.

Les phénomènes paranormaux vus par la science

La physique quantique offre aujourd'hui une grille d'interprétation de certains phénomènes paranormaux. Des chercheurs éminents travaillent sur ces sujets, et commencent à voir se dessiner un nouveau monde, une nouvelle façon de voir le monde. Ils explorent le changement de paradigme en train de se produire.

McTaggart, Lynne, L'univers informé, Ariane Éditions Inc., 2005.

Picard, Michel, Aimé Michel ou la quête du surhumain, JMG éditions, 2000.

Radin, Dean, *Entangled Minds, Extrasensory Experiences in a Quantum Reality*, Paraview Pocket Books, New York, 2006.

Radin, Dean, *La conscience invisible. Le paranormal à l'épreuve de la science*, Presses du Châtelet, 2000.

Études sur l'apparition et les modes de fonctionnement de la vie

Je suggère ici quelques ouvrages qui explorent une nouvelle approche de la vie et du développement des organismes. La révolution scientifique en vigueur dans la physique a un prolongement évident sur les autres disciplines scientifiques, comme la biologie par exemple. Notre représentation globale de

la réalité s'en trouve enrichie, et des comportements jusque-là mystérieux reçoivent une explication.

Narby, Jeremy, *Le serpent cosmique. L'ADN et les origines du savoir*, Georg éditeur, Genève, 1995.

Narby, Jeremy, *Intelligence dans la nature*, Buchet-Chastel, 2005.

Sagan, Carl, *Les dragons de l'Eden*, Seuil, 1980.

Sheldrake, Rupert, *L'âme de la nature*, Albin Michel, 2001.

Sheldrake, Rupert, *Le septième sens*, Éditions du Rocher, 2004.

Sheldrake, Rupert, *Ces chiens qui attendent leur maître*, Éditions du Rocher, 2001.

Expériences psycho-spirituelles / psychiatrie

Les recherches sur la conscience permettent de découvrir qu'un grand nombre d'expériences humaines, jusque-là traitées comme pathologiques, n'ont en réalité rien à voir avec un quelconque dérèglement mental de ceux qui les rapportent. Le terme « folie » servait à se débarrasser, là encore, de ce que l'on ne comprenait pas. La physique, la biologie, la cosmologie nous imposent de changer notre vision du monde... En toute logique, il doit en aller de même pour ce qui concerne notre vision de l'homme. Nous ne sommes pas que des machines biologiques perfectionnées !

Grof, Stanislav, *Le jeu cosmique*, Éditions du Rocher, 2004.

Grof, Stanislav, *Royaume de l'inconscient humain*, Éditions du Rocher, 1983.

Ring, Kenneth, *Projet Oméga, expériences du troisième type-NDE*, Éditions du Rocher, 1994.

Ring, Kenneth et Elsaesser Valarino Evelyn, *Lessons from the Light, what we Can Learn from Near-Death Experience*, Moment Point Press, Inc., 2000.

Mijares, Sharon G. Ph. D et Khalsa, Gurucharan Singh, Ph. D,

The Psychospiritual Clinician's Handbook, The Haworth Reference Press, 2005.

Schweitzer, Albert, Les jugements psychiatriques sur Jésus. Examen et critique, Éditions Église réformée de la Bastille/le Foyer de l'âme, 2001.

Réflexions sur la science

La science n'offre jamais aucune certitude définitive. Elle constitue un formidable outil de connaissance et de découverte d'un monde sans cesse en évolution. Et il existe d'autres outils tout aussi valides.

Brown, David Jay, Conversations on the Edge of the Apocalypse, Palgrave Macmillan, New York, 2005.

Desjardins, Arnaud, Monde moderne et sagesse ancienne, La Table ronde, 1973.

Damour, Thibault et Carrière, Jean-Claude, Entretiens sur la multitude du monde, Odile Jacob, 2002.

Thuillier, Pierre, *D'Archimède à Einstein. Les faces cachées de l'invention scientifique*, Fayard, 1988.

Astronomie/astrophysique

Découverte des exoplanètes, forme de l'univers... quelques bases :

Luminet, Jean-Pierre, L'univers chiffonné, Fayard, 2001.

Mayor, Michel et Frei, Pierre-Yves, *Les nouveaux mondes du cosmos, à la découverte des exoplanètes*, Seuil, 2001.

Heidmann, Jean, Vidal-Majar, Alfred, Prantzos, Nicolas et Reeves, Hubert, Sommes-nous seuls dans l'univers ?, Fayard, 2000.

Quelques sites internet

En anglais :

Site du centre de recherche fondé par John Mack :

<http://johnemackinstitute.org/>

Bon site d'introduction général au phénomène ovni :

<http://www.ufoevidence.org/>

Site de la fondation de Budd Hopkins :

<http://www.intrudersfoundation.org/>

Très bon site de présentation et d'information à l'intention des scientifiques comme du grand public sur le phénomène ovni :

<http://www.ufoskeptic.org/>

Site du Centre national d'études spatiales :

http://www.cnes.fr/html/_php

En France, il existe une revue d'ufologie appelée Lumières dans la nuit. Depuis 1958, elle fait connaître les témoignages d'observation d'ovni.

Infos à : LDLN, BP 3, 86800 Saint-Julien-l'Ars,

ou sur :

<http://ldln.net/>

Que faire en cas d'observation d'un phénomène aérospatial non identifié ?

Le GEIPAN, par l'intermédiaire de son site internet, préconise la conduite suivante :

Comment réagir lorsqu'on observe un tel phénomène ?

Fournir une description aussi précise que possible. Si vous observez un phénomène que vous ne pouvez expliquer, vous devez vous efforcer de retranscrire fidèlement et aussi vite que possible :

- La date, l'heure précise et la durée de l'observation ;
- La position du phénomène dans le paysage ;
- Les formes, dimensions, couleurs, mouvements ;
- La présence ou l'absence de bruit ;
- Tout autre élément qui peut vous paraître intéressant.

S'il y a des traces apparentes d'interaction physique du phénomène avec son environnement (traces au sol, sur la végétation par ex.), éviter de perturber la zone.

Aucune analyse significative ne peut être faite à partir d'échantillons mal prélevés.

Dans tous les cas, il convient de se rendre à la gendarmerie locale qui prend les mesures nécessaires et dresse un procès-verbal transmis au GEIPAN.

Site du GEIPAN :

http://www.cnes.fr/html/_112_4461_4469_.php

Si vous souhaitez partager avec l'auteur une expérience que vous auriez vécue, adressez votre courrier à :

Stéphane Allix

Éditions Albin Michel

22, rue Huyghens 75014 Paris

Du même auteur

La petite cuillère de Schéhérazade, préface de Larry Collins, Éditions Ramsay, 1998

Carnets afghans, avec la collaboration de Natacha Calestrémé, Éditions Robert Laffont, 2002

Afghanistan, aux sources de la drogue, Éditions Ramsay, 2003

Afghanistan, visions d'un partisan, Album photographique, Transboréal, 2003

[1] Voir *Carnets afghans*, écrit en collaboration avec Natacha Calestrémé, Robert Laffont, 2002.

[2] *La petite cuillère de Schéhérazade*, Ramsay, 1998.

[3] Jean-Paul Ribes, *Karmapa*, Fayard, 2000.

[4] Paldén Gyatso, *Le feu sous la neige, mémoires d'un moine tibétain*, Actes Sud, 1997.

[5] Passerelles. *Entretiens du Dalai-Lama avec des scientifiques sur la nature de l'esprit*, Albin Michel, « Espaces libres », 2000.

[6] Sogyal Rimpoche, *The Tibetan Book of Living and Dying*, Rider, Random House, 1992, p. 52.

[7] Rupert Sheldrake, cité dans David Jay Brown, *Conversations on the Edge of the Apocalypse*, Palgrave Macmillan, New York, 2005, p. 56.

[8] Jeremy Narby, *Le serpent cosmique*, Georg éditeur, Genève, 1995, p. 94-95.

[9] Pierre Teilhard de Chardin, *L'avenir de l'homme*, Éditions du Seuil, 1959, p. 129.

[10] Communiqué de la Nasa en date du 6 août 1996, communiqué 96-159.

[11] Christian de Duve, *Singularités*, Odile Jacob, 2005, p. 182.

- [12] Jean Heidmann, dans *Sommes-nous seuls dans l'univers ?*, Fayard, 2000, p. 54.
- [13] Hubert Reeves, *Ibid.*, p. 248.
- [14] Pierre Teilhard de Chardin, *L'avenir de l'homme*, op. cit., p. 128.
- [15] Michel Mayor et Pierre-Yves Frei, *Les nouveaux mondes du cosmos*, Éditions du Seuil, 2001.
- [16] Rudy Schild, entretien avec l'auteur, Centre d'astrophysique de Harvard Smithsonian, octobre 2004.
- [17] *Id.*
- [18] Hubert Reeves, dans *Sommes-nous seuls dans l'univers ?*, op. cit., p. 279.
- [19] *Ibid.*, p. 271.
- [20] Carl Sagan, *Les dragons de l'Eden*, Éditions du Seuil, 1980.
- [21] Albert Einstein, *Out of my Later Years*, New York, Philosophical Library, 1956, p. 98.
- [22] Peter Sturrock, *La science face à l'énigme des ovnis*, Presses du Châtelet, 2002, p. 187.
- [23] Centre national d'études spatiales, Groupe d'étude des phénomènes aérospatiaux non identifiés. Note technique no 3, Toulouse, 27 avril 1981, p. 9.
- [24] Centre national d'études spatiales, Groupe d'étude des phénomènes aérospatiaux non identifiés. Enquête 86/06. Note technique no 17, Toulouse, 21 mars 1983.
- [25] *Ibid.*, p. 2.
- [26] *Id.*
- [27] *Id.*
- [28] *Ibid.*, p. 29.
- [29] *Ibid.*, p. 30.
- [30] *Ibid.*, p. 41.
- [31] Général Lionel Chassin, préface de l'ouvrage d'Aimé Michel, *Mystérieux objets célestes*, Seghers, 1977, p. 22-23.
- [32] Jean-Luc Bruneau, entretien avec l'auteur, Paris, novembre 2005.
- [33] Claude Poher, entretien avec l'auteur, Toulouse, novembre 2005.
- [34] *Id.*
- [35] Colonel Jack Krine, entretien avec l'auteur, Paris, novembre 2005-mars 2006.
- [36] Colonel René Giraud, entretien avec l'auteur, Paris, novembre 2005-mars 2006.
- [37] *Rapport Cometa, Les ovni et la Défense*, Éditions du Rocher, 2003.

- [38] *Ibid.* p. 167-168.
- [39] Voir Bernard Haisch Ph. D, An Information Site on the UFO Phenomenon by and for Professional Scientists on : www.ufoskeptic.org/
- [40] Don Berliner, *Ovni, document de synthèse*, Éditions du Rocher, 2005, p. 15.
- [41] François Parmentier, *Ovni, 60 ans de désinformation*, Éditions du Rocher, 2004, p. 170.
- [42] Peter Sturrock, *Journal of Scientific Exploration*, vol. 1, no 1, 1987, cité dans Don Berliner, *Ovni, document de synthèse, op. cit.*, 2005, p. 51-52.
- [43] François Parmentier, *Ovni, 60 ans de désinformation, op. cit.*, 2004, p. 108.
- [44] Jean-Paul Poirier, *Ces pierres qui tombent du ciel*, Le Pommier-Fayard, 1999, p. 34.
- [45] Larry Collins, *Dédale*, Robert Laffont, 1989, p. 37.
- [46] Peter Sturrock, *La science face à l'énigme des ovnis*, Presses du Châtelet, 2002, p. 37.
- [47] David Bohm et F. David Peat, *La conscience et l'univers*, Éditions du Rocher, 1990, p. 28.
- [48] Stanislav Grof, *Le jeu cosmique*, Éditions du Rocher, 1998, p. 277-278.
- [49] Kary Mullis, *Dancing Naked in the Mind Field*, Vintage Book, 2000, p. 208-209.
- [50] Stanislas Lem, *Solaris*, Denoël, 1966, p. 116.
- [51] John M. Hull, *The National Journal for People with Disability*, Melbourne, vol. 3, no 2, avril-mai 2001.
- [52] *Id.*
- [53] John M. Hull, *Le chemin vers la nuit, devenir aveugle et réapprendre à vivre*, Robert Laffont, 1995.
- [54] John M. Hull, *The National Journal for People with Disability, op. cit.*
- [55] *Id.*
- [56] Jeremy Narby, *Le serpent cosmique, op. cit.*, p. 55.
- [57] Pr Régis Dutheil et Brigitte Dutheil, *L'homme superlumineux*, Sand, 1990, p. 35.
- [58] David Bohm et F. David Peat, *La conscience et l'univers, op. cit.*, p. 66.
- [59] Amit Goswami, Ph. D, dans *What the Bleep do We know !?*, un film de William Arntz, Betsy Chasse et Mark Vicente, 2004, Captured Light & Lord of the Wind Films, LLC.
- [60] Salvador de Madariaga, *Hernan Cortés*, Calmann-Lévy, 1964, p. 22-23.
- [61] Simon Leys (citant Lu Xun), *La forêt en feu*, Hermann, 1983, p. 210.
- [62] Dr Joseph Dispenza, dans *What the Bleep do We know !?*, *op. cit.*

- [63] David Bohm et F. David Peat, *La conscience et l'univers*, op. cit., p. 66.
- [64] Budd Hopkins et Carol Rainey, *Sight Unseen*, New York, Atria Books, 2003, p. 51.
- [65] Aimé Michel, Planète no 27, cité dans Michel Picard, *Aimé Michel*, JMG éditions, 2000, p. 34.
- [66] Michel, entretien avec l'auteur, Paris, mars 2006.
- [67] Ézéchiél, 1 : 4.
- [68] Aimé Michel, *Mystérieux objets célestes*, op. cit., p. 317-318.
- [69] Jacques Vallée, *Confrontations*, Robert Laffont, 1991, p. 204.
- [70] Louis Pauwels et Jacques Bergier, *Le matin des magiciens*, Gallimard, 1960, p. 27-28.
- [71] John Mack, entretien avec l'auteur, Cambridge (Massachusetts), septembre 2003.
- [72] John E. Mack, *A Prince of our Disorder : The Life of T.E. Lawrence*, Boston (Massachusetts), Little, Brown & Company, 1976, prix Pulitzer 1977.
- [73] John E. Mack, *Abduction : Human Encounters with Aliens*, New York, Charles Scribner, 1994 ; édition française : *Dossier extraterrestres*, Presses de la Cité, 1995.
- [74] *Ibid.*, p. 20-21.
- [75] *New York Times Magazine*, 20 mars 1994, « John Mack », article de S. Rae, p. 30.
- [76] John E. Mack, « Other Realities : The "Alien Abduction" Phenomenon », *Noetic Sciences Review*, automne 1992, p. 5.
- [77] Kary Mullis, *Dancing Naked in the Mind Field*, op. cit., p. 130.
- [78] John E. Mack, *Dossier extraterrestres*, op. cit., p. 520.
- [79] *Ibid.*, p. 523-524.
- [80] *Ibid.*, p. 525.
- [81] *Ibid.*, p. 528.
- [82] 4th Annual Harvard Mind/Brain/Behavior Junior Symposium, *Schizophrenia, Dreams and Alien Encounters*, 11 septembre 2003.
- [83] Richard McNally cité par Kaja Perina dans « Cracking the Harvard x-files », *Psychology Today*, mars-avril 2003.
- [84] William J. Cromie, « Alien abduction claims examined, signs of trauma found », *Harvard University Gazette*, 20 février 2003.
- [85] « Cracking the Harvard x-files », art. cit.
- [86] CIM-10 / ICD-10, Classification internationale des troubles mentaux et des troubles du comportement, descriptions cliniques et directives pour le diagnostic,

OMS/Masson, 2000, p. 4.

[87] *Ibid.*, p. 132.

[88] David Servan-Schreiber, Guérir le stress, l'anxiété et la dépression sans médicaments ni psychanalyse, Robert Laffont, 2003, p. 87.

[89] CIM-10 / ICD-10, Classification internationale des troubles mentaux et des troubles du comportement, descriptions cliniques et directives pour le diagnostic, *op.cit.*, 2000, p. 132.

[90] John E. Mack, *Dossier extraterrestres*, *op. cit.*, 1995, p. 45-46.

[91] *Ibid.*, p. 162.

[92] *Id.*

[93] *Ibid.*, p. 199.

[94] John E. Mack, *Passport to the Cosmos*, Crown Publishers, 1999, p. 263.

[95] John E. Mack, *Passport to the Cosmos*, *op. cit.*, p. 155.

[96] *Ibid.*, p. 192.

[97] *Ibid.*, p. 202.

[98] David M. Jacobs dans *UFOs and Abductions : Challenging the Borders of Knowledge*, David M. Jacobs (éd.), University Press of Kansas, 2000, p. 213.

[99] Dr Paul Bernstein, Ph. D, entretien avec l'auteur, Boston, octobre 2004.

[100] John E. Mack, *Dossier extraterrestres*, *op. cit.*, p. 27.

[101] John E. Mack, dans *The Psychospiritual Clinician's Handbook*, S.G. Mijares Ph. D & G. Singh Khalpa Ph. D (éd.), The Haworth Reference Press, 2005, p. 19-20.

[102] Thomas S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Champs/Flammarion, 1999, p. 87.

[103] John E. Mack, *Passport to the Cosmos*, *op. cit.*

[104] Blaise Pascal, *Pensées*, section II, 72, d'après l'édition de M. Brunschwig, coll. Gallia, Londres, 1913, p. 24-26.

[105] Bernard d'Espagnat et Étienne Klein, *Regards sur la matière*, Fayard, 1993, p. 61.

[106] David Bohm et F. David Peat, *La conscience et l'univers*, *op. cit.*, p. 55.

[107] Sven Ortoli et Jean-Pierre Pharabod, *Le cantique des quantiques*, La Découverte/Poche Essais, 1998, p. 20.

[108] *Id.*

[109] *Ibid.*, p. 23.

[110] David Bohm et F. David Peat, *La conscience et l'univers*, *op. cit.*, p. 44.

[111] Thibault Damour et Jean-Claude Carrière, *Entretiens sur la multitude du monde*,

Odile Jacob, 2002 p. 112.

[112] Entretien avec Ilya Prigogine, *Résonance* no 9, octobre 1995.

[113] Sven Ortoli et Jean-Pierre Pharabod, *Le cantique des quantiques*, *op. cit.*, p. 46.

[114] Voir Sven Ortoli et Jean-Pierre Pharabod, *Le cantique des quantiques*, *op. cit.*, p. 58-62.

[115] Lynne McTaggart, *L'univers informé*, Ariane, 2005, p. 32-33.

[116] Aimé Michel, Question de no 35, 1980, cité dans Michel Picard, *Aimé Michel*, *op. cit.*, p. 120.

[117] Communiqué de l'université de Genève, Pr Nicolas Gisin, Corrélations quantiques insensibles à l'espace et au temps, Genève, 31 octobre 2001.

[118] *Id.*

[119] Bernard d'Espagnat, *Traité de physique et de philosophie*, Fayard, 2002, p. 211-213.

[120] *Ibid.*, p. 212.

[121] Valerio Scarani, *Initiation à la physique quantique*, Vuibert, 2003.

[122] *Ibid.*, p. 102.

[123] Bernard d'Espagnat et Étienne Klein, *Regards sur la matière*, *op. cit.*, p. 258-259.

[124] Bernard d'Espagnat, *Physique contemporaine et intelligibilité du monde*, exposé prononcé lors de la 2e journée scientifique de la Fondation Robert Laurent-Vibert, Lourmarin, 24 avril 2004.

[125] Bernard d'Espagnat et Étienne Klein, *Regards sur la matière*, *op. cit.*, p. 261.

[126] Thomas S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, *op. cit.*, p. 204.

[127] Stanislav Grof, *Le jeu cosmique*, *op. cit.*, p. 58.

[128] Budd Hopkins, *Missing Time*, Richard Marek Publishers, 1981 ; édition française : *Enlèvements extraterrestres*, Éditions du Rocher, 1995.

[129] Entretien avec l'auteur, New York, septembre 2003-octobre 2004.

[130] John E. Mack, *Dossier extraterrestres*, *op. cit.*, p. 53.

[131] *Ibid.*, p. 51.

[132] John E. Mack, *Passport to the Cosmos*, *op. cit.*, p. 268-269.

[133] John E. Mack, *Passport to the Cosmos*, *op. cit.*, p. 208.

[134] Rupert Sheldrake, *L'âme de la nature*, Albin Michel, 2001, p. 172.

[135] Michele Martin, *Une musique venue du ciel*, Éditions Claire Lumière, 2004, p. 198.

[136] John E. Mack, cité dans David Jay Brown, *Conversations on the Edge of the*

Apocalypse, *op. cit.*, p. 96.

[137] John E. Mack, *Passport to the Cosmos*, *op. cit.*, p. 268.

[138] John E. Mack, *Dossier extraterrestres*, *op. cit.*, p. 476.

[139] Thomas S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, *op. cit.*, p. 204.

[140] Michele Martin, *Une musique venue du ciel*, *op. cit.*, p. 33.